

***Un ethnologue dans les tranchées: Lettres de Robert Hertz à sa  
femme Alice***  
**CNRS Éditions, Paris, 2002**

Verdun, Caserne Miribel  
Sergent, 15<sup>e</sup> Compagnie  
44<sup>e</sup> régiment territorial d'infanterie<sup>1</sup>

mardi 4 août

Ma chérie,

Je vais très bien.

Nous avons fait excellent voyage. J'étais à côté de Jacques Ferdinand-Dreyfus<sup>2</sup> qui est à Verdun aussi, et d'autres bons camarades. Le moral est excellent, les gars sont décidés à vaincre ou se faire tuer. Les Allemands se sont trompés s'ils croient entrer chez nous comme ils voudront. Les socialistes sont les plus enragés.

Nous avons un wagon de 3<sup>e</sup> classe et étions très bien assis. Arrivés ici, nous avons eu la bonne surprise de trouver un lit et j'ai bien dormi. Nous restons à Verdun un ou deux jours (pour l'armement) puis partons pour un fort. Ne t'inquiète pas--nous ne marchons qu'en 4<sup>e</sup> ligne--et ne serons pas exposés. Je me dis tout le temps que nous sommes heureux et que les femmes sont bien plus à plaindre.

Pourvu que tu te sois bien tirée d'affaire--soigne-toi bien, soigne Antoine<sup>3</sup>--ne t'énerve pas--n'écoute pas les nouvelles (toutes fausses) qui circulent, ne t'inquiète pas pour moi--(je t'écris sur mes genoux). Je vais très bien et me soigne. Aie confiance--tout ira bien. Je t'embrasse de toute ma tendresse, toi et mon petit Antoine.

Ton Robert

Verdun  
vendredi 7 août 1914

Chère Alice,

J'ai reçu aujourd'hui ta lettre de mardi--et quoique ce soient des nouvelles un peu vieilles, j'en ai été bien content.

---

<sup>1</sup> Hertz resta dans cette caserne un peu plus d'une semaine avant de partir, le 14 août, pour rejoindre la réserve du 44<sup>e</sup> Régiment de la Territoriale Infanterie, troisième armée française commandée par le général Ruffey. La troisième armée occupait le territoire délimité par une ligne s'étendant de Clermont au nord jusqu'à Bras, puis à l'est jusqu'à Etain et de là au sud jusqu'à Commercy, la Meuse le coupant en deux. Comme on va le voir dans les lettres qui suivent, l'occupation principale de cette unité était la défense fixe autour de Verdun et donc le maintien des tranchées. Le 21 octobre, Hertz allait quitter le 44<sup>e</sup> pour une unité de défense mobile, le 330<sup>e</sup> Régiment, qui appartenait cependant toujours à la réserve.

<sup>2</sup> Jacques Ferdinand-Dreyfus, ami de Hertz, était membre du Groupe d'études socialistes fondé par Hertz en 1908. Licencié ès sciences, il écrivit plusieurs études, dont *Les Retraites ouvrières. Guide ouvrier. Commentaire de la loi* (avec André Bruckère, 1912) et *Les Prévisions statistiques et financières des assurances sociales* (1923).

<sup>3</sup> Son fils.

Je suis ravi que tu sois à Arcueil et je suis bien reconnaissant à Léon et Cécile de te donner l'hospitalité<sup>4</sup>. C'est une grande tranquillité pour moi ; car je pensais bien que tu aurais du mal à te rendre à Morgat, et j'étais ennuyé de te savoir à Paris. [...] Maintenant laisse-toi vivre--sois calme--tout ce qui se passe est si extraordinaire qu'on en est encore tout ébahi. L'essentiel en ce qui nous concerne, c'est que tu saches bien que je ne risque rien et que je vis dans d'excellentes conditions (logement, nourriture, hygiène). Il y a les plus grandes chances pour que nous restions ici en réserve--et si nous marchons ce sera pour garder des ouvrages retranchés où le risque est minime. Il faut donc ne pas t'inquiéter du tout, avoir confiance et bon espoir. Embrasse bien Léon et Cécile--je voudrais avoir des nouvelles de tous. Donne-m'en, n'est-ce pas ? Les lettres ont l'air de commencer à arriver et je serais bien heureux d'en recevoir régulièrement. Si tu peux m'envoyer un bout de journal du jour ou de la veille, tu me feras plaisir--car nous sommes sevrés de nouvelles et de lectures. Le moral est excellent et tu serais étonnée de la gaieté qui règne ici où pourtant nous sommes à 20 ou 30 kilomètres de la ligne de feu. Aujourd'hui on a ramené à la caserne un casque à pointe et l'équipement d'un officier allemand qui a été tué. J'ai aperçu ici Jacques Ferdinand-Dreyfus, mais nous ne sommes pas ensemble. J'ai de très bons camarades et je t'assure que nous ne sommes pas à plaindre. Nous sommes sans doute ceux qui souffrent le moins de la guerre--à part la séparation et l'éloignement des nôtres, nous sommes vraiment tout à fait bien. Même l'absence de nouvelles n'est pas aussi pénible que j'aurais cru. Les conditions diplomatiques et autres paraissent si favorables qu'on peut vraiment avoir bon espoir et la façon dont les choses se passent ici est encourageante. J'ai d'excellents brodequins du régiment et personne n'en manque. Je me demande comment tu as fait pour les bagages. Donne-moi des nouvelles de vous deux et de tous et de Jacques et d'Edmond<sup>5</sup>, etc. etc. Je t'embrasse de tout mon cœur, ma femme aimée, sois paisible.  
[...]

R.

Verdun  
lundi le 10 août 1914

Chère Alice,

Voilà juste huit jours que nous nous sommes quittés ! Quel contraste entre ces heures d'agitation et d'angoisse et la vie calme, plate, et vide que nous menons ici. Nous sommes maintenant tout à fait installés et dans des conditions de confortables que je n'espérais pas trouver. Caserne nouveau modèle--ce que j'y apprécie surtout ce sont les lavabos où l'on peut se doucher tout à son aise. Tous les matins je me mets tout nu et je fais consciencieusement mes ablutions. La nourriture est très bonne et copieuse. Je dors bien (dans les draps !)--nous faisons de l'exercice, du service de garde, mais nous avons en somme peu de chose à faire. J'avoue que l'on est un peu déçu et honteux de rester ainsi à ne rien faire--bien commodément installés--et de mener la vie de caserne, quand

---

<sup>4</sup> Léon et Cécile Eyrolles, beau-frère et sœur de Hertz. Léon Eyrolles (1861-1945), ingénieur des travaux publics, fonda en 1891 l'Ecole spéciale des travaux publics du bâtiment et de l'industrie, qui deviendra l'Ecole normale pour ingénieurs . Comme directeur de cette école, il allait jouer un rôle très important de conseiller de l'Etat français pendant la guerre. Il fonda également une maison d'édition pour les études en ingénierie et la Librairie de l'Enseignement technique et était membre du conseil d'administration du collège Sévigné où Alice travaillait de 1910 à 1927. Sa femme, Cécile, était artiste peintre.

<sup>5</sup> Le frère et le beau-frère de Hertz respectivement.

on croyait être parti à la guerre. Aurons-nous jamais l'occasion de tirer un coup de fusil ? C'est très douteux. Tout le monde est plein de bonne humeur ; mais nulle tension, nulle fièvre. Les seuls moments émouvants de la journée, c'est le soir quand on va lire à la sous-préfecture les nouvelles officielles de la journée : un soldat monte sur un mur et lit à haute voix devant l'énorme foule de soldats de toutes armes et de tous grades. Lorsqu'on a appris que la cavalerie française était entrée dans Mulhouse<sup>6</sup>, la Marseillaise a éclaté. La défense des Belges à Liège nous a fait vibrer aussi<sup>7</sup>. A part cela, nous ne savons presque rien. Nous rencontrons parfois des aviateurs qui s'en vont tous les jours survoler l'Alsace jusqu'à Metz, etc. Quelques-uns d'entre eux ont eu les ailes de leur aéroplane criblées de balles. On ne croit pas que les Allemands fassent un gros effort par ici--l'autre jour, les douaniers sont rentrés ici après avoir fait le coup de feu à la frontière contre les uhlans. Ils étaient accompagnés de trois petits gars, en civil, des petits paysans : l'un d'eux est allé sous les balles prendre le cheval du capitaine allemand qui avait été tué ; il a eu sa casquette trouée d'une balle. Il est ravi et ne quitte plus le quartier. Je crois que les Allemands se sont joliment trompés sur les forces de leurs adversaires : le Français est guerrier ; il aime se battre, il est débrouillard, en général il sait tirer--et en ce moment il y va de bon cœur. Il paraît que les chasseurs à pied dont nous occupons les casernements et qui sont en première ligne sont tellement ardents qu'il a fallu les deux premiers jours leur enlever leurs munitions pour les empêcher de se jeter en avant. Quant aux services d'intendance, à en juger par nous qui sommes les moins intéressants, tout fonctionne à merveille, car nous ne manquons de rien. Tu ne peux imaginer l'animation et le mouvement qui règnent ici : sur les routes déjà à demi défoncées circulent continuellement des autos de toutes espèces : voitures élégantes conduites par leurs maîtres et portant des officiers--voitures de livraison des Galeries Lafayette ou du Louvre emportant vers les forts ou les tranchées des vivres et des munitions, camions automobiles, etc. etc. Heureusement la discipline est très rigoureuse : tous les débits sont fermés. Quelques magasins sont ouverts de sorte que nous pouvons acheter ce qui nous manque. Je vais tâcher de trouver un jeu d'échecs ! ! A l'instant, on m'apporte les deux paquets que tu m'as envoyés. Je te remercie bien, chérie ; la chemise de flanelle surtout me sera utile. Mais je t'en supplie, ne m'envoie plus rien--je suis le plus achalandé du régiment et ne manque de rien ; j'ai plutôt trop d'affaires. Une blanchisseuse me lave mon linge sale. Tu es gentille de penser à moi--maintenant je voudrais bien savoir où tu en es--si tu es à Morgat ou encore à Arcueil. Depuis deux jours, je n'ai plus de lettre de toi. J'espère que tous les nôtres vont bien. Embrasse pour moi ceux avec qui tu te trouves. Je pense à tous avec tendresse. Quelle joie de se réunir de nouveau après ce formidable ébranlement. [...] Bon courage. Soignez-vous bien.

Ton Robert

---

<sup>6</sup> Cette entrée des troupes françaises en Alsace, occupée par les Allemands depuis la guerre de 1870, est accueillie de manière aussi enthousiaste par le journaliste du *Temps* qui décrit ainsi l'arrivée le 8 de l'armée française à Mulhouse et à Altkirch : " L'entrée de l'armée française en Alsace est un événement historique que saluent les acclamations d'un peuple et la justice de l'Histoire [...] Les Alsaciens sont sortis de la ville. Ils courent aux ouvrages, saluent de leurs appels frénétiques le drapeau français. Un immense cortège s'organise qui acclame les soldats. En moins d'une heure, Mulhouse est occupée [...]. Il serait prématuré d'indiquer aujourd'hui quelles peuvent être les suites de ce premier succès. Ce qui est à retenir, c'est qu'une brigade française, attaquant une brigade allemande retranchée, l'a mise en déroute [...]. L'occupation de Mulhouse, le grand centre industriel et intellectuel alsacien avec ses 100 000 habitants, aura dans toute l'Alsace et, on peut le dire, dans toute l'Europe, un immense retentissement. " Les Allemands reprirent les deux villes le 10.

<sup>7</sup> L'armée belge à Liège réussit à arrêter l'invasion des troupes allemandes supérieures en nombre jusqu'au 17 août. Gaston Doumergue, le ministre français des Affaires étrangères, annonça le 9, l'attribution à Liège de la croix de la Légion d'honneur.

Vendredi 14 août

Ma chère Alice,

Je pars tout à l'heure pour Bras. J'en suis bien content ; car je commençais à en avoir assez de la vie de caserne. Tu n'as d'ailleurs aucune inquiétude à avoir ; car, là-bas comme ici, nous sommes en dernière ligne et avons des quantités de troupes devant nous. J'espère que tu es maintenant à Morgat. Embrasse Maman, Fanny et Dora et les enfants pour moi.<sup>8</sup> Je t'envoie toute ma tendresse pour toi et pour Antoine.

Ton Robert

2<sup>e</sup> C<sup>ie</sup> du 44<sup>e</sup> Régt Territoriale Infanterie  
à Bras par Verdun (Meuse)  
vendredi 21 août

Ma chère Alice,

Tes lettres me parviennent régulièrement au bout de 2 ou 3 jours. Aujourd'hui, j'ai reçu l'article de Hervé<sup>9</sup>. Je te remercie de ta tendresse, ma chérie ; elle me fait du bien. Je suis content que vous alliez bien ; je voudrais te savoir fixée sur ton avenir prochain. S'il n'y avait pas ton père, il me semble que Morgat te conviendrait mieux. Mais je ne puis juger à distance et j'ai confiance en toi pour décider pour le mieux. Ne t'inquiète pas à mon sujet--je continue à aller très bien. Nous menons ici une vie plus active et plus dure qu'à Verdun, mais saine et agréable. Cela ressemble plus aux manœuvres qu'à la guerre, si ce n'était la hantise du grand drame qui se joue pas bien loin d'ici. [...] Notre moral est toujours bon. Tu t'intéresserais à ce que nous faisons ici : un peu tous les métiers : bûcherons, terrassiers, vanneurs, etc. ; le tout pour mettre le pays en état de défense. Heureusement que comme sergent, je ne sers que de contremaître car, n'étant pas passé au jardin d'enfants ou chez les boy-scouts, je serais bien maladroit à abattre un bouleau ou à construire une tranchée ou un abri. J'admire le savoir-faire des braves Meusiens ou des ouvriers parisiens dégourdis et habiles qui composent notre compagnie. Je suis chef d'une demi-section (environ 30 hommes) et mes journées sont assez remplies--d'où ma correspondance ralentie. Mais c'est

---

<sup>8</sup> Fanny et Dora étaient ses sœurs.

<sup>9</sup> Gustave Hervé (1871-1944), journaliste et militant socialiste, était le fondateur, en novembre 1906, de *La Guerre sociale*, un journal quotidien révolutionnaire qui jusqu'au commencement de la guerre appelle à la grève générale. Comme de nombreux socialistes, il passe soudainement d'un pacifisme antinationaliste à un nationalisme belliqueux. Son cas est cependant l'un des plus extrêmes : avant la guerre, il préconisait l'autonomie politique comme solution au problème de l'Alsace-Lorraine, et en 1905, au Congrès socialiste de Saint-Etienne, il appelait à l'insurrection en cas de guerre (" plutôt l'insurrection que la guerre [...] la patrie est [...] une marâtre, une mégère que nous détestons ") ce qui lui valut une condamnation à quatre ans de prison. En juillet 1914 il avait déjà entamé sa conversion au nationalisme ; il condamne la grève générale comme arme du peuple en cas de guerre et dès le premier août, veut s'engager ( demande refusée). Hervé donne un nouveau nom à *La Guerre sociale* le premier janvier 1916 : *La Victoire*. Il demeurera un nationaliste convaincu le reste de sa vie, revenant à la religion catholique. Il serait intéressant de connaître précisément l'opinion de Hertz sur Hervé et son socialisme nationaliste (voir lettre du 7 janvier 1915).

intéressant. Nous ne savons toujours pas si nous avancerons, ou si nous allons attendre les Prussiens ici--cela dépend d'événement qui nous dépassent infiniment.

Quelle partie est maintenant engagée ! Ne t'inquiète pas exagérément pour Edmond. Il verra des choses intéressantes peut-être et il s'en tirera bien<sup>10</sup> [...].

Robert

le 26 août 1914

Alice bien-aimée,

Je t'écris du fond de mon petit abri dans une tranchée recouverte de feuillages pour nous protéger contre la pluie. Nous allons y passer la nuit--et cela nous plaît bien. J'ai avec moi de bons gars débrouillards qui ont plaisir à faire leur popote en plein air. Nous ne sommes pas malheureux et attendons les événements malgré tout avec confiance et bonne humeur. Chérie, nous ne sommes pas de ceux qui se faisaient des illusions et qui ignoraient la force de l'ennemi. Mais je voudrais que tu voies les troupes qui se replient en ce moment pour une nouvelle bataille. Après plusieurs jours d'un combat terrible, ils sont pleins d'entrain et ne demandent qu'à retourner au feu. Ne te laisse pas aller au désespoir, ma chérie--Napoléon a été écrasé finalement malgré des victoires autrement décisives que celles qu'ont pu remporter jusqu'ici les Prussiens. L'essentiel est de tenir le coup, d'être fermes et de sang-froid ; pour les soldats, c'est facile ; pour vous, chères femmes que nous laissons derrière nous, ce sera dur--mais il le faut pour nous et pour notre cher pays dont la vie ou la mort se décident pendant ces jours. Amie, nous serons braves, n'est-ce pas ? Chacun à sa place. Aie confiance en moi. [...]

Robert

le 28 août 1914

Ma chère femme,

Je t'écris du fond de ma tranchée, dans les bois. Nous attendons, nous attendons, comme depuis bientôt quatre semaines. Vont-ils venir par ici ? Verrons-nous les uhlands ? Aurons-nous l'occasion de nous servir de nos fusils et d'éprouver notre courage ? Depuis quelques jours, nous le croyions davantage, et la plupart de nous en étaient heureux. La canonnade ne discontinuait pas pendant des jours entiers et paraissait nettement se rapprocher de nous. Mais depuis 2 jours plus rien, un lourd silence, l'incertitude totale, les vaines hypothèses, la vie facile et gaie de gens qui font du camping dans les bois, coupée par des alertes inutiles. La guerre a son rythme. Nous sommes dans l'intervalle, entre les deux phases d'activité. Quand et où la lutte recommencera-t-elle ? Nous ne savons pas. Notre espérance résiste aux déceptions de la semaine qui vient de finir. A n'en juger que par ce que nous voyons de nos yeux, s'il y a

---

<sup>10</sup> Edmond Bauer, beau-frère de Hertz, fut blessé le 22 août à Charleroi où il fut fait prisonnier par les Allemands. Voir les lettres du 25 septembre, du 28 octobre, du 16 décembre et du 20 janvier. Après la guerre, il deviendra recteur des sciences naturelles à l'université de Strasbourg et professeur de physique à la Sorbonne.

des symptômes inquiétants, nous savons qu'il y a encore des forces solides, inentamées et que, si nous pouvons compter sur le secours efficace de l'Angleterre et de la Russe, l'Allemagne n'en a pas encore fini. Mais en tous cas nous n'avons encore rien vu auprès de ce qui nous attend et il faut nous armer de fermeté et de résolution--quand on pense à ce que serait la défaite, on se dit que tout vaut mieux que cela. Comme j'aimerais causer avec toi librement de ces choses tragiques, ma chérie --mais, tu le sais, j'ai un bœuf sur la langue. En tous cas, sois tranquille en ce qui me concerne--je vais très bien et la vie dans le bois me réussit très bien. [...]

Robert

le 30 août 1914

Chère femme,

[...] Je t'écris dans ma tranchée que nous ne quittons plus guère en prévision des événements. Le canon tonne, tonne sans interruption--à environ 15 km au nord. Nous sommes dans la coulisse d'une grande bataille, on nous tient en réserve, peut-être avec raison, on n'a pas très grande confiance dans nos capacités guerrières. Les troupes que nous voyons partir au combat sont fraîches et leur moral est bon. Puissent ces journées nous être favorables. Notre existence est toujours pareille--nous campons dans un bois sous un abri très confortable. Nous avons à manger en abondance, car ce pays est évacué par les civils et les lapins, les poulets, les pommes de terre, le vin sont à notre disposition. C'est la bombance et nos troupiers, de grands enfants de 30 à 46 ans, s'en donnent à cœur joie. Tu as peine à imaginer leur gaieté et leur insouciance--sauf les paysans meusiens que cette désolation de la terre assombrit.

[...]

Robert

Admirable journée--ciel bleu--soleil de plomb--un aéroplane passe et repasse au dessus de nos têtes--si haut (2 000 m.) et si perdu dans la lumière que nous ne savons s'il est ami ou ennemi.

le 31 août 1914

Chère femme,

Ce matin j'ai, reçu avec une carte-lettre et une carte postale de Maman, ta carte du 25 août portant le timbre de Brest et l'image du drapeau bavarois. Je suis ravi de savoir que le voyage s'est bien passé, que vous êtes là-bas réunis avec tous les nôtres--et enfin que je puis encore compter recevoir régulièrement de vos nouvelles pas trop défraîchies. Maintenant qu'il faut (sans affolement) envisager l'investissement de Paris avec toutes ses conséquences<sup>11</sup>, je suis bien content de vous savoir à l'abri, dans un

---

<sup>11</sup> Fin août et début septembre, les armées alliées ont connu plusieurs défaites importantes (à Santerne, à Guise) et l'aile gauche des Alliés a été obligée de reculer jusqu'à la ligne Bray-sur-Seine, Nogent-sur-Seine, Arcis-sur-Aube, Vitry-le-François et Bar-le-Duc. Le 3 septembre, le gouvernement quitte Paris pour Bordeaux. Il ne sera réinstallé à Paris que le 20 décembre, bien après la victoire de la Marne.

milieu sain et dans une atmosphère morale chaude et réconfortante. C'est une grande tranquillité pour moi. [...] Soyez calmes, accueillez toutes les nouvelles, mêmes les pires avec une sorte d'insouciance stoïque, avec l'inébranlable conviction que l'issue finale sera favorable, votre devoir est de garder toute votre sérénité, de n'être pas trop tendues, de vivre au jour le jour, autant que possible. Les barbares russes nous vengeront et nous délivreront des demi-barbares teutons, pourvu que nous tenions le coup et j'ai la certitude que nous le tiendrons à travers tous les revers. Chère Alice, non, nous (les territoriaux) ne sommes pas parmi les "heureux", les élus, qui en ce moment sont engagés dans l'action et donnent leur vie. Nous aussi comme vous, nous ne pouvons qu'attendre et patienter, sans souffrances matérielles, sans privations appréciables, mais dans le désœuvrement complet qui use un peu les courages et dans l'attente de nouvelles qui ne viennent pas. Aujourd'hui, nous avons pu avoir un *Matin*<sup>12</sup> vieux de 3 jours (28 août) ; nous nous sommes jetés dessus avec une avidité de gloutons... A part cela, c'est toujours le même camping dans les bois, agrémenté de canonnades tantôt plus sourdes, tantôt plus proches et fracassantes.

[...] Amassons des réserves de résolution--de volonté de ne canner à aucun prix. Je suis bien heureux que Guesde et Sembat soient au ministère--c'est un gage de résolution unanime<sup>13</sup> [...]. Je vous embrasse tous.

Robert

le 2 septembre 1914

Chère femme,

J'ai reçu dès hier ta lettre datée de Morgat 29 août. J'ai été ravi d'avoir des nouvelles aussi fraîches et aussi bonnes. Te savoir active, capable de t'intéresser à la vie qui malgré tout continue, c'est ce que je désirais par-dessus tout. Tu as raison : faire tout ce qu'on peut, chacun, et ne pas désirer faire ce qui est hors de notre pouvoir--se donner entièrement à sa tâche immédiate, dans sa petite sphère, et pour le reste espérer--c'est ce que nous pouvons faire de mieux pour le bien de tous. Je suis content de ce que tu me dis de la santé de tous. Durer, voilà le salut, et pour cela vivre calmement en gardant des réserves de force et de vitalité. A en juger par ce qui se passe de notre côté, les Allemands ont subi des pertes effroyables. Ils ne pourront jamais résister à l'effort persévérant de l'Europe résolue à ne pas devenir prussienne. Ayez donc confiance, même si Paris est investi. Je puis t'assurer en toute sincérité que nous n'avons nullement ici l'impression d'une débâcle--bien au contraire, les troupes sont inentamées, disciplinées et confiantes. Pendant 2 ou 3 jours nous avons été à la lisière d'une bataille importante<sup>14</sup>. La canonnade n'a presque pas cessé pendant 24 heures. Derrière nous les

<sup>12</sup> *Le Matin*, journal quotidien fondé à Paris en 1882.

<sup>13</sup> Jules Guesde (1845-1922), militant socialiste, fonda le premier journal marxiste en France, *L'Egalité*, et créa en 1882, avec Paul Lafargue, le Parti ouvrier, qui devint, en 1902, par fusion avec d'autres groupes socialistes, le Parti socialiste de France. En 1905, sa fusion avec le Parti socialiste français de Jaurès aboutit à la création du Parti socialiste SFIO (Section Française de l'Internationale Ouvrière). Ministre d'Etat de 1914 à 1916, Jules Guesde se rallie à des positions nationalistes. Marcel Sembat (1862-1922), de la SFIO, député de 1893 à 1922, est ministre des Travaux publics durant l'Union sacrée (1914-17).

<sup>14</sup> *Le Temps*, le 2 septembre : " Les forces françaises avaient initialement pris l'offensive dans la direction de Longwy-Neufchâteau et Paliseul. Les troupes opérant dans la région de Spincourt et Longuyon ont fait éprouver un échec à l'ennemi [...]. Dans la région de Neufchâteau et Paliseul, au contraire, certaines de nos troupes ont subi des échecs partiels qui les ont contraintes à s'appuyer sur la Meuse[...]. Ce

pièces des forts donnaient. Et dans la nuit c'était magnifique d'entendre le mugissement formidable du canon--et ce bruit de fusée que fait l'obus filant à des 6, 8 ou 10 kilomètres. Aujourd'hui, la paix est revenue dans nos parages--silence complet, si ce n'est un grondement sourd, loin loin vers le nord. Notre ballon est tranquille sous la douce lumière--fini le va-et-vient incessant des troupes cheminant vers le combat, des convois de munitions, des blessés, etc. La guerre est partie ailleurs. On nous dit que les Allemands ont été refoulés et ont souffert beaucoup. Qu'allons-nous devenir ? Allons-nous continuer à vivre comme les loups des bois ? Je m'accommode très bien de cette vie--c'est bien agréable par le temps qui court d'avoir aussi peu de besoins : tandis que la plupart souffrent du manque de tabac, de l'absence de vin, etc., je suis parfaitement content, sauf le peu de sommeil et la disette d'eau. Mais on s'arrange et nous ne sommes pas à plaindre.

Temps merveilleux, les jours et les nuits sont d'une sérénité parfaite et la lumière adorable.

Je vous embrasse tous et toutes, mes bien-aimés, et souhaite tant que vous surmontiez chagrin et angoisse pour être calmes et braves tranquillement.

Votre Robert

le 15 septembre 1914

Ma chère femme,

Ta lettre timbrée du 2 septembre m'est parvenue hier après une interruption totale du courrier d'une dizaine de jours<sup>15</sup>. Elle m'est venue comme pour mettre le comble à notre allégresse, comme pour me dire que décidément la vie reprenait et que nous étions re-nés au bonheur. Chère, ta vaillance m'a ému et réjoui ! Que j'avais tort de perdre mon temps à te reconforter et à te rassurer sur mon sort, comme je le faisais dans mes lettres... Hélas non, mon aimée, tu n'es pas encore la femme d'un héros et tu as peu de chances de le devenir, non que le désir me manque d'essayer tout au moins, mais c'est l'occasion qui se dérobe. Notre terrible 44<sup>e</sup> reste affecté à des travaux de défense qui semblent, Dieu merci, devoir être inutiles. Nous portera-t-on tout de même encore en avant ? Nous sommes beaucoup à l'espérer, peu à y croire. Il faut se résigner à faire notre devoir, qui est humble : accomplir notre tâche préventive, jour par jour, nous garder nous-mêmes et nos hommes en bon état physique et moral, rester fidèles à la jolie devise de notre régiment : toujours gaiement, quoi qu'il arrive. Nous avons vécu des heures dures, poignantes. Tu sais que je n'ai pas la larme facile, mais j'en ai avalé plus d'une dans le creux des tranchées. Nous avons vu des malheureux évacués errer le long des routes, chassés de chez eux par la mitraille, affamés, emportant quelques hardes sur une charrette, parfois traînant une vache ou un cheval par derrière, toute la famille empilée, vieille femme aveugle arrachée à son repos, vieillard paralytique, enfants à la mamelle que leur maman nourrissait en s'asseyant sous le char ou sur un tas de fumier. Regards désolés auxquels nous répondions par des appels à la confiance et au courage : " Faut pas pleurer, la vieille, vous y retournerez à votre patelin ! " Nous avons vu des régiments décimés revenir de la bataille, avec d'interminables convois de blessés. Et surtout au fond de notre bois, jour par jour, c'était la nouvelle de l'avance

---

mouvement de recul a obligé les forces opérant dans la région du Spincourt à se replier aussi sur la Meuse".

<sup>15</sup> La coupure des communications autour de Verdun pendant cette période est sans doute due aux opérations importantes qui ont eu lieu pendant la bataille de la Marne.



irrésistible des Prussiens. Pas de journal pour nous tenir au courant du moral de Paris, etc. Pas de détails, juste le sec communiqué de l'Etat-major, relatant la progression échevelée des envahisseurs. Et cette pauvreté des informations laissait place à une foule de rumeurs effrayantes contre lesquelles il fallait lutter. Alors les récriminations ont commencé, les uns commençant déjà à accuser ou la République et les socialistes, ou “les généraux de salon”, etc. Le blasphème courait : “C'est pire qu'en 70.” Heureusement, je n'ai jamais lâché pied, même aux heures les plus sombres, mais si je gardais confiance dans la fin, je m'accrochais aux Russes, les vieux doutes sur notre force, sur notre droit à la victoire m'assaillaient. Et j'entrevois déjà un sombre avenir, après tant de belles espérances, après l'enthousiaste élan du début, nous l'avons mâchée et remâchée l'amertume du doute, et du pessimisme. Puis, cela a été le prodigieux revirement, l'espérance reprenant son essor, les sarcasmes durs et les méchancetés des propagateurs de marasme définitivement arrêtés, du jour au lendemain les douteurs sont rentrés sous terre, une atmosphère chaude et légère de confiance a changé notre être, depuis douze jours nous ne cessons d'entendre la canonnade et nous mesurons d'après la provenance du son la progression de nos troupes. Nous venons de voir passer de braves gars qui se battent depuis six jours, ne cessant de tirer que pour faire des kilomètres, couchant (quand ils l'ont pu) dans les champs boueux, sans manger pendant trois jours, ils étaient fatigués certes, mais marchaient hardiment d'une belle allure. Il y en avait un qui boitait--il s'était fait une canne avec un bâton et clopinait d'un air bien décidé à ne pas rester en arrière. Oui, ceux-là sont des héros et nous les envions... chère, dans quelle exaltation heureuse vous devez vivre comme nous tous. Béni soit, de nouveau, le canon de Valmy qui ébranle le monde et ouvre une nouvelle ère en Europe<sup>16</sup>. Bénie soit notre France qui aura tant souffert, encore une fois pour elle-même et pour le monde. Je t'embrasse, mon aimée, j'embrasse ma maman et mes sœurs--avec tendresse, avec fierté. Réjouissons-nous tous d'un même cœur.

Robert

le 16 septembre 1914

Bien-aimée,

[...] Curieux et difficile à croire ce que tu me dis des 60 000 Russes débarqués en Ecosse. Je n'en ai vu aucune mention ni dans les rapports qu'on nous communique, ni dans les rares journaux que nous avons réussi à nous procurer. Mais je ne pense pas que Margery<sup>17</sup> ait inventé cela. Alors, c'est sans doute pour former une nouvelle armée qui prendrait les Allemands à revers en Belgique et leur couperait la retraite de ce côté.

Attendons. Maintenant, il n'y a plus d'effort à faire pour avoir confiance. C'est une certitude, un fait acquis. Tu ne peux imaginer la belle musique que j'entends en ce moment--la symphonie grave et terrible qui m'enveloppe. De toute part vers le nord, le canon tonne : grondements sourds, au loin, coups brefs et saccadés, péremptoires, plus près, des nappes de fer qui s'écrasent, fracas derrière nous, puis long sifflement en fusée, de longs roulements de tonnerre et cela sans interruption depuis des heures. Il vaut mieux, puisqu'on nous le défend, que je ne te dise pas l'objet de ce beau tapage--tu l'auras appris sans doute avant cette lettre--mais c'est du bel ouvrage qui se fait et le Kronprinz en rabattra quand il contempera ce soir les restes de sa grande armée. Nous

<sup>16</sup> Voir la lettre du 22 septembre et note 27.

<sup>17</sup> Margery Dodd, femme de F. Lawson Dodd, ami socialiste anglais de Hertz et membre de la Société fabienne (voir note 46?).

vivons dans la plus joyeuse excitation--nous n'avons guère bougé depuis trois semaines (et plus) que nous habitons le bois--mais au début nous étions comme une digue auprès de laquelle le flot des troupes refluit en arrière, toujours en arrière, et cela nous navrait. Maintenant, le flux est revenu, tout se porte en avant et nous les accompagnons, faute de mieux, de tout notre cœur. Ces régiments d'active qui passent et font halte près de nous nous racontent de belles histoires. Nous les accueillons à bras ouverts, nous les dorlotons le plus possible. Impossible de te dire la simplicité avec laquelle ces gars nous content leurs prouesses. C'est à peine s'ils consentent à nous montrer qui son képi, qui sa capote trouée par une balle. Ils nous montrent en riant leurs trésors--casques à pointe, bottes de prussiens, etc. etc. Chère, c'est une belle race qui n'a pas démerité. Je voudrais te parler des miens que l'occasion n'a pas servis, mais de rudes lapins tout de même. Comme ils sont fins, comme ils ont la "culture" dans le sang, et quel tact naturel. Les rapports avec eux sont exquis. Ils me traitent en ami, mais jamais la moindre familiarité, juste la nuance de respect qu'exige la discipline--et cela est général : confiance affectueuse dans les chefs de tous grades (s'ils n'en sont pas indignes). Voilà ce qu'ils n'ont pas en Allemagne, et ils ont pour nous de gentilles prévenances et ne demandent qu'à nous obliger. L'un d'eux m'a annoncé hier qu'une petite fille (d'après une carte qu'il venait de recevoir) lui était née, il cherchait un nom, j'ai suggéré : Victoire, et ce nom a été ratifié par l'assemblée et accepté par le papa. Je lui ai promis des dragées. Ce sont des Lorrains pour la plupart--quelques-uns sont des hommes admirables. Tu aimerais leur savoir-faire, leur ingéniosité. Tu aurais beaucoup appris ici en fait de maisons primitives, huttes de bûcherons, etc., etc.--car cela a été notre principale préoccupation, surtout depuis le mauvais temps. Dommage que je sois si mal doué de ce côté ; j'aurais pu te transmettre beaucoup de leur savoir. C'est parmi des hommes comme ceux-là que tu devrais vivre--ils t'en apprendraient plus que tous les professeurs non seulement en fait de travaux manuels mais aussi en histoire naturelle. Un de mes camarades sergents surtout te charmerait : un grand bien campé aux yeux bleus, barbiche châtain, chasseur enragé, gros cultivateur mais ayant aussi travaillé comme contremaître dans une usine--habile de ses mains, toujours à travailler, à construire, fabriquant tout un mobilier, jusqu'à un chandelier et toujours à l'affût des oiseaux et des bêtes de nos bois. Il m'a montré assez haut dans le tronc d'un gros hêtre un trou qu'il m'a dit renfermer un nid d'étourneau : une branche pourrie tombe, la brisure laisse un creux que l'eau de pluie agrandit, le pic y vient frapper pour chercher des vers et quand le trou est bien formé, l'étourneau vient s'y loger--savais-tu cela ? Voilà la science qu'il faut aux enfants des villes. Voilà la vieille tradition française à laquelle il faut vous relier. Un autre de mes camarades, Chiffert, est le directeur d'une mine de fer qui dépend de Chatillon Commeubry ; il connaît très bien monsieur Léon Lévy<sup>18</sup> qu'il admire beaucoup. C'est un homme fort, droit et tout à son devoir, ferme grave et pondéré, pas la moindre exaltation--à 38 ans une belle et importante position et père de 5 enfants--catholique convaincu mais libéral. Nous nous entendons bien--et je pense qu'il viendra nous voir à Paris. Que de forces dans ce peuple, qui vont rendre leur plein, maintenant la confiance en soi revenue. Nous aurons la victoire et cette victoire sera celle de l'esprit sur la masse, de l'élan généreux sur la discipline brutale, de la liberté sur la domination étouffante. Les Prussiens qui voulaient faire la loi au monde n'étaient pas dignes de commander. Ils n'ont su ni assimiler (comme la France) ni tolérer et s'attacher des populations soumises et diverses (comme l'Angleterre). Leur écrasement, c'est la défaite de l'esprit de lourdeur au sens nietzschéen. Certes, il faut de la méthode, de l'organisation, de la persévérance. Mais ce sont des instruments--c'est l'esprit neuf, frais, léger, inventif, gracieux qui doit diriger. Tout le contraste des deux

---

<sup>18</sup> Léon Lévy, ingénieur au corps des Mines et ancien élève de l'Ecole spéciale des travaux publics, connaissait le beau-frère de Hertz, Léon Eyrolles.

pays est dans l'opposition de notre charmant canon de 75 si fin, si net, un joli joujou, un objet d'orfèvrerie, et leurs “ grosses pièces ” énormes qui font un potin du diable mais (en général) peu de mal, qui demandent des 12 ou des 20 chevaux pour les traîner et qui sont aujourd'hui pour la plupart embourbées dans nos champs, tandis que nos petites pièces de campagne s'en vont alertes, traînées par 6 chevaux, grimpent partout et font de si belle besogne qu'un officier allemand prisonnier à Verdun qualifiait ce 75 d'“ inhumain ” ! !... Cette épreuve, ce “ test ” qu'ils ont cherché vaut pour toute la vie, et même dans l'ordre intellectuel. Le bluff du Kolossal s'effondre<sup>19</sup>. Les choses seront remises à leur place. Et les conséquences politiques, sociales, morales de cet immense ébranlement--l'esprit, l'imagination, s'épuisent à les pressentir. Aimée, ce sont de grands moments dont nous vivons pour tout le temps qui nous reste à vivre. Il faudra, après la paix, être à la hauteur de ce destin.

Je t'embrasse, chérie, je vous embrasse tous et toutes, mes bien-aimés et vous étreins allègrement.

Robert

[...]

le 19 septembre 1914

Chère femme,

Depuis 2 ou 3 jours plus de nouvelles de toi--en même temps une nouvelle période, sinon d'angoisse du moins d'attente impatiente.

La résistance des Allemands est plus dure que ne le faisait escompter leur retraite des premiers jours ; nous vaincrons, mais que de souffrances et d'efforts encore. Sans doute cela vaut mieux : c'est une œuvre de longue haleine que nous avons entreprise et la victoire doit être méritée par une longue suite d'obscurs et pénibles sacrifices.

Pour nous, nous en sommes toujours au même point--mais les pluies continuelles nous rendent le séjour des bois moins agréable qu'auparavant. Nous luttons contre l'eau et contre l'humidité qui envahissent nos pauvres abris. Des bûcherons de l'Argonne sont en train de construire de nouvelles baraques qu'ils nous garantissent imperméables. En surveillant leur chantier je pense à toi, chère femme, que ce spectacle passionnerait et à Antoine qui aimerait bien les aider. C'est beau de les voir travailler le bois d'une main sûre et vigoureuse. Ils restent six mois par an loin de leur maison dans la forêt, avec leur familles, ne rentrant chez eux que pour la fenaison. Quoiqu'en dise Pierre Hamp<sup>20</sup>, la plupart des hommes d'ici, ouvriers, cultivateurs, bûcherons, aiment

<sup>19</sup> Alice écrira, le 9 décembre : “ La preuve que leur système [celui des Allemands] est faux, que leur philosophie est erronée, c'est qu'ils devaient, scientifiquement, à l'aide de statistiques, de calculs, de toutes sortes de raisons et de déductions, vaincre, et qu'ils ont été arrêtés dès le début de la guerre. En somme, la masse puissante, faite pour écraser, piétiner le faible adversaire, a reçu un choc. Elle a bien failli réussir, oui, mais elle n'a pas réussi. C'est une machine colossale, qui a rencontré, qui s'est heurtée à de fins ouvriers, artistes, qui ont senti le défaut de la cuirasse du monstre. Fafner a été touché. ” Barrès opposera, dans un article de *l'Echo de Paris* du 10 avril 1915, “ l'idée de colossal ” chez les Allemands, c'est-à-dire, l'esprit d'excès et d'immensité, et “ l'esprit de mesure et la crainte des excès ” qui “ règlent tous les chefs-d'œuvre de l'action et de la pensée française. ”

<sup>20</sup> Pierre Hamp (1876-1962), écrivain et militant socialiste, auteur notamment de *La Victoire de la France sur les Français* (1915) et *La France, pays ouvrier* (1916). Il a créé une sorte de nouveau réalisme socialiste où il décrit la grandeur du travail et les conditions pénibles dans lesquelles l'homme

leur travail, ils en ont la fierté et la nostalgie. Je suis bien content de vous savoir en Bretagne. Même dans cette épreuve nous sommes des privilégiés--pense que certains de mes camarades, habitant les régions envahies, ne savent pas encore ce que sont devenus leur femme et leurs enfants, ni s'ils sont encore en vie. Et le souci de la ruine totale, de la maison brûlée, des semailles manquées, du train de culture saccagé, etc.!--des années de travail englouties--et à leur âge tout recommencer !

Aimée, je reste avec toi confiant et en bonne humeur ; pour le physique je résiste parfaitement au peu de privations de confort que nous subissons--tout cela me semble moins que rien, puisque j'étais venu avec l'idée et l'espoir que je donnerais tout.

Je vous embrasse tous bien bien tendrement.

Votre Robert

le 22 septembre 1914

Chère femme,

[...] Les choses vont moins vite que, toujours prompts à l'illusion, nous ne l'avions espéré un moment. Mais c'est déjà beaucoup d'avoir réduit à la défensive ces Allemands partis pour tout avaler d'un coup ; et la prochaine bataille semble bien devoir nous être favorable. S'il y avait beaucoup de lauriers à cueillir par ici, le Kronprinz ne nous aurait pas faussé compagnie comme il l'a fait ! Notre rôle à nous, 44<sup>e</sup>, est toujours le même avec encore plus d'inaction et de tranquillité depuis qu'une attaque contre Verdun semble exclue et que nous sommes couverts par de nombreuses troupes actives. De loin, la guerre m'apparaissait comme une œuvre sacrée, un sacrifice complet, une interruption totale des vies individuelles. C'est ce qu'elle est pour mes Maoris<sup>21</sup> qui renoncent presque au boire et au manger tant qu'ils sont sous les armes. Mais pour cela, il faut que la guerre ne dure pas trop longtemps et qu'elle tienne les hommes tendus et actifs. Pour nous, des préoccupations profanes nous tiennent : manger et boire le plus convenablement possible, nous protéger de notre mieux contre l'humidité, la pluie, et la froideur des longues nuits, voilà à quoi se passent nos journées, quand ce n'est pas à la chasse aux nouvelles et aux commentaires sur les bruits de canonnades qui nous parviennent. Depuis quelques jours un élément nouveau, très agréable, est venu pour moi s'y ajouter. Figure-toi qu'un beau jour un jeune lieutenant me fait appeler : c'était Vermeil<sup>22</sup>, cantonné dans un village voisin, qui par hasard avait appris ma présence et

---

travaille ; son style était si apprécié en Union Soviétique qu'il était, jusqu'en 1927, l'auteur français le plus traduit en russe et en ukrainien. Un " religieux de travail ", selon ses propres termes, il connaissait Hertz et sa famille, ayant suivi des cours par correspondance, dirigés par Léon Eyrolles, beau-frère de Hertz, pour préparer l'examen d'inspecteur du travail. Adhérent à la SFIO de sa création jusqu'en 1927, où il fut expulsé pour avoir pris part au scandale autour des élections législatives de cette même année, il était aussi un proche de Charles Péguy et de sa revue, les *Cahiers de la Quinzaine* ; en 1908, Péguy présenta son livre, *Vin de campagne*, pour le prix Goncourt. Il est actuellement plus connu en tant qu'auteur de *La Peine des hommes*. Pendant la guerre, il était ingénieur au ministère de l'Armement et des Munitions.

<sup>21</sup> Les Maoris, population polynésienne de Nouvelle-Zélande, étaient l'objet d'une abondante littérature ethnographique.

<sup>22</sup> Edmond Vermeil deviendra professeur d'histoire de la civilisation allemande à Strasbourg et puis en 1934 maître de conférences de langue et de littérature allemandes à la Sorbonne. Il prendra part activement pendant les années 30 aux efforts des groupes d'intellectuels antifascistes (le Groupement d'étude et d'information, dont il était secrétaire général et qui publia une série d'études sur la race et le racisme, et le Comité de vigilance des intellectuels antifascistes); il est l'auteur de plusieurs ouvrages de

venait causer un moment avec moi. Notre entretien a été très affectueux. Il ne souffre aucunement de la guerre, dormant tous les jours dans un lit. Pour moi, voilà 4 semaines que je couche dans les bois et plus de 5 semaines que je ne sais plus ce que c'est que de se déshabiller ou se déchausser pour dormir. Mais on s'y fait et, sauf par le très mauvais temps, cela n'a rien de désagréable. Je suis content d'avoir connu au moins ce petit côté de la guerre.

Depuis ce jour, je n'ai plus revu Vermeil, mais très gentiment il m'a fait parvenir tous les jours un journal et il m'a envoyé quelques livres. L'un d'eux m'intéresse passionnément : c'est la *Campagne de France* de Goethe<sup>23</sup> (en allemand). Si par hasard, à Brest, tu peux te le procurer, lis-le, ma chère femme ; je crois que cela t'intéressera beaucoup aussi. Depuis 1792 la technique de la guerre a profondément changé ; mais la nature humaine est restée la même et les observations psychologiques qu'a faites Goethe sur les Prussiens d'alors valent pour nos armées d'aujourd'hui : oscillations perpétuelles entre la confiance et le doute, entre l'inquiétude et l'espérance ; la grande place que tiennent les préoccupations matérielles : couchage, manger, boisson, tabac--les alternatives d'ordre et d'abandon, de réserve et de pillage, etc., mais surtout la personnalité de Goethe, la façon dont il domine les misères et les périls par sa hauteur d'esprit et par sa large culture, comment pendant des jours il est dominé par l'observation fortuite qu'il a faite de phénomènes de réfraction dans une fontaine, enfin son intuition du sens des événements, sa fameuse phrase sur le début d'une ère nouvelle à Valmy<sup>24</sup>... L'expédition prussienne a suivi le même chemin en 1792 et en 1914, les dates coïncident presque exactement : 20 août-20 septembre, et le recul (en ce qui concerne l'armée du Kronprinz) a commencé presque au même endroit. Espérons que les choses continueront comme elles ont commencé et que cette retraite allemande marque de nouveau l'éveil d'une nouvelle Europe, délivrée de l'oppression et de la menace de la guerre, plus alerte et plus sûre du lendemain, pouvant se donner tout entière aux grandes tâches de la conquête pacifique du monde et de l'organisation de la liberté pour tous. La mort de Péguy<sup>25</sup> m'a impressionné. Sa fin justifie toute sa vie et le sacré.

---

ce genre, par exemple, *Le Racisme allemand : essai de mise au point et L'Hitlérisme en Allemagne et devant l'Europe*.

<sup>23</sup> En 1792-1793, Goethe (1749-1832) combat dans les armées prussiennes et prend part aux campagnes contre la France. Il assiste à la bataille de Valmy (1792) et au siège de Mayence (1793) et écrit vingt-cinq ans plus tard (1817) son récit de campagne. Voir note suivante.

<sup>24</sup> Cette fameuse phrase que Goethe prétend avoir prononcé est la suivante : “ De ce jour, de ce lieu date une époque nouvelle et vous pourrez dire : j'y étais. ” Le livre de Goethe, un récit des événements (et des impressions de Goethe sur ces événements) qui ont eu lieu pendant la campagne des monarchies alliées en 1792 contre l'armée révolutionnaire française peut, à certains égards, être comparé au récit que constituent les lettres de Hertz à sa femme. Jacques Brenner, dans son introduction à la traduction française de la *Campagne de France*, note sa qualité de genre littéraire hybride, en partie reportage militaire, en partie commentaire social et culturel, en partie narration intime et révélatrice des expériences et impressions personnelles. Cette comparaison a des limites évidentes puisque Hertz écrit explicitement pour une personne, tandis que Goethe prit la décision de publier la *Campagne de France*, la considérant comme un supplément à ses mémoires publiées (voir *La Campagne de France*, Lausanne, La Guilde du Livre, 1968, p. 9). Néanmoins, la fréquence et la passion des commentaires de Hertz sur le récit de Goethe ne laissent aucun doute quant à l'effet que sa lecture a eu sur lui.

<sup>25</sup> Charles Péguy (1873-1914), reçu à l'Ecole normale supérieure, devient militant dreyfusard et proche de Lucien Herr, le bibliothécaire socialiste de l'Ecole normale. L'aspect religieux, voire mystique, de son socialisme l'amena à rompre avec éclat avec ce qu'il appelait le “ socialisme scientifique ” représenté par les universitaires et le “ socialisme politicien ” de Jaurès. Il fut tué le 5 septembre, au début de la contre-offensive victorieuse de la Marne.

Hertz répond ici à une lettre du 7 octobre dans laquelle Alice avait écrit : “ J'ai appris le deuil de Juliette Michel, la mort de Charles Péguy, et bien d'autres deuils qui nous touchent moins. Mais il ne faut pas s'attarder aux misères des individus. Tant que nous aurons en face de nos troupes les tranchées ennemies,

Je vous embrasse tous et toutes mes bien-aimés, et vous souhaite de tout mon cœur bonne santé et bon courage.

Votre Robert

le 23 septembre 1914

Chère,

Ce matin au réveil l'un des nôtres a dit : " Aujourd'hui, les alouettes vont chanter." C'est vrai, le ciel bleu est revenu et le gai soleil nous réchauffe les os. La vilaine boue calcaire dans laquelle nous pataignons depuis des jours (Goethe en 1792 s'en plaignait déjà) commence à sécher. Il faut peu de chose pour nous remettre de nos toutes petites misères. Je viens de me mettre à nu, sous bois, dans un rayon de soleil et de me jeter un bidon d'eau sur le corps. C'est ma grande volupté, et, c'est drôle, il me semble que ce tub improvisé me rapproche de toi et que tu es contente que ton homme s'efforce de garder les bonnes habitudes auxquelles tu tiens tant. Ce n'est pas tous les jours qu'un tel luxe m'est permis ; dans ce pays calcaire l'eau fait terriblement défaut, nous avons comme cette misère dont parle Goethe, de manquer d'eau (pour boire et se laver) par la pluie battante. L'orage lancé par les hommes s'est accalmi ou éloigné de nous, la canonnade languit, mais des nouvelles parviennent, qui nous remuent le cœur. Vermeil m'a appris que le fiancé de ton ancienne élève, Juliette Michel, ce jeune de Bévotte que nous avons vu au bal de l'Ecole, est mort bravement à son poste de sergent télégraphiste, dans un des premiers engagements de la guerre, le 10 août, à Mangiennes. Le savais-tu, chère ? Je pense que cela te fera de la peine pour cette pauvre petite, qui, paraît-il, est complètement brisée. Et dire que ce sera le sort de milliers et de milliers de fiancées ou de jeunes femmes. On m'a raconté l'histoire d'un petit chasseur à pied natif de l'Argonne qui après avoir bataillé un peu partout est venu se battre et mourir dans son propre village : " C'était le meilleur jeune homme du pays." Hier, un épisode gracieux est venu nous réjouir. Un de nos camarades, sergent comme moi, était sans nouvelles de sa famille depuis plusieurs semaines et très anxieux parce qu'il avait appris que les Prussiens avaient passé par son pays. Voilà que tout d'un coup hier après midi un émissaire lui annonce que sa femme va bientôt arriver sur la route. Et, de fait nous voyons quelques temps après une voiturette traînée par un cheval et où étaient entassés le jeune frère de notre ami, sa femme, son fils et les 3 sœurs de sa femme dont l'aînée est mariée à un caporal du génie qui par hasard travaillait dans nos parages et put être prévenu. Les officiers fermèrent les yeux. La charretée fut accueillie à bras ouverts et reçut l'hospitalité de la section. Ils partagèrent avec nous leurs provisions et reçurent nos patates et notre pain. Le petit garçon, Maurice, éveillé et malin, a à un mois près l'âge d'Antoine ; il trouvait très amusant tout ce qui lui arrivait. Ces braves Lorraines, aux yeux clairs, gaies et résolues, avaient trouvé le moyen de se procurer un laissez-passer et de venir à travers les lignes rassurer notre ami. C'étaient les premières femmes que nous voyions de près depuis des semaines : elles nous parurent des anges de grâce et nous firent penser à nos chères " dames ". Avec un émoi qui nous amusait elles visitèrent nos tranchées, nos sombres abris, etc.--et suppliantes " mais dites, monsieur,

---

tant que tous les jours, dans notre coin paisible et silencieux nous serons troublées par des visions de bataille, des rumeurs de balles et de coups de canon, tout notre être sera tendu là où nos frères luttent et meurent. Je comprends la prière des moines pour le salut de leurs frères. Elles quittaient leur famille, leur monde, tout, pour s'absorber dans la prière. Nous, c'est une espèce de prière aussi, cet espoir, ce désir, cet enthousiasme pour ceux vers qui vont toutes nos pensées. "

ils ne viendront pas par ici, n'est-ce pas ?” Tout en babillant, moitié rieuses, moitié terrifiées, elles nous ont raconté qu'elles avaient eu trois semaines les Prussiens chez eux. Ils se sont bien conduits--les officiers qu'elles logeaient ont poussé la galanterie jusqu'à leur offrir leurs cartes de visite. “ Le mieux ”, ont-ils dit, “ serait que Verdun se rende vite, alors vous pourriez venir nous voir à Berlin avec vos maris ”. Ils leur ont dit que Paris allait se rendre, qu'il n'y avait plus un russe en Allemagne, que l'Italie marchait avec eux ! Ils ont dit que tout ce qu'il fallait pour marcher contre les Russes, c'était un peigne pour enlever les poux ; que les Anglais, ce n'étaient pas des soldats, mais des vendus ; que “ les Français, c'est une armée, ils nous valent ! ” Ecoute encore ce mot d'un officier allemand prisonnier, un officier de réserve, professeur de français dans un gymnase allemand : on le blague, on lui dit, “ Ne trouvez-pas qu'il vaudrait mieux que Guillaume<sup>26</sup> soit à votre place. ” Il répond très sérieusement : “ de cela, nous n'avons pas le droit de discuter ”. C'est bien cette volonté de ne pas réfléchir, de ne pas discuter l'ordre établi qui a fait la grandeur mais peut-être aussi la perte de l'Allemagne. Il paraît, d'après nos gentilles informatrices, que les soldats sans leur chefs sont perdus ; ils ont pour eux, même battus à coups de bottes, une vraie dévotion. Elles ont vu des Polonais, soldats all[emands] qui priaient à l'église pour la victoire de la France et de la Russie.

Toujours pas de lettre. Je m'étais réjoui trop tôt des communications rétablies. Je vous embrasse tous, mes bien-aimés, avec tendresse.

Robert

Ce dicton de bûcherons : “ Chêne debout, sapin de travers ”.

le 25 septembre 1914

Mes bien chers,

Hier, après une longue interruption du courrier, me sont parvenues [...] enfin tes lettres du 11 et du 19 de ce mois, ma chère Alice. [...] Chère femme, moi aussi, après un moment de douleur et d'émoi, c'est une impression de soulagement que j'éprouve à être fixé sur le sort de notre cher Edmond. Je pensais bien qu'il s'était trouvé au fort de la tourmente dès la première phase de la guerre et comme toi je ne pouvais m'empêcher d'appréhender le pire. Puisque sa blessure est en bonne voie de guérison, en somme, nous voilà rassurés sur son sort, car je pense qu'il sera bien traité, surtout qu'il sait l'allemand et peut-être ses nombreuses relations scientifiques et autres pourront-elles le soulager un peu. Quant à la durée de son éloignement, d'après ce qu'on me dit, il sera libéré à peu près en même temps que nous-mêmes. J'espère que Renée<sup>27</sup> sera raisonnable et ne se tourmentera pas trop. Pour elle, je regrette qu'elle ne soit pas avec vous à Morgat. Cher Edmond, il aura fait une expérience nouvelle pour lui ! Je suis sûr qu'il s'est conduit bravement et simplement et qu'il sortira de l'épreuve grandi et mieux trempé. Chère, pour moi, quoique tu aies pu penser, j'en suis toujours au même point. Cela paraît un paradoxe vu que Verdun se trouve au cœur de la guerre et que la bataille a fait rage et continue tout autour de nous à l'Est, au Nord, à l'Ouest, et au Sud. Mais à l'intérieur et aux abords immédiats de la ceinture des forts qui protègent Verdun, c'est la paix : les Allemands n'ont pas osé venir s'y frotter et comme nous sommes affectés à la défense de la place forte de Verdun, nous n'avons pas encore eu à nous battre--et d'après les gens informés, il est peu probable que nous nous battions. Souvent je souffre

<sup>26</sup> Wilhelm II (1859-1941) l'empereur d'Allemagne ou son fils Wilhelm, le Kronprinz prussien (1882-1951).

<sup>27</sup> Femme d'Edmond Bauer, le frère d'Alice.

de cette immunité comme d'une humiliation. Il me semble que j'ai volé ma place, d'autant plus que si le hasard des études ne m'avait pas amené à devancer l'appel de 2 ou 3 ans, je marcherais avec la réserve de l'active, et je serais au feu. Je me sens jeune et capable de marcher et mon inaction me pèse. Il me semble que je joue ici la comédie et que ma place serait ailleurs, là où la réalité brutale met les âmes à nu. Mais une autre voix me répond, et souvent par l'organe de mon ami Chiffert, le sergent dont je t'ai parlé : " Pas de zèle, mon vieux, sais-tu ce que tu vauds comme guerrier ? Tu n'y vois pas trop clair avec tes binocles, tu n'es pas chasseur, pas très bon tireur, tu crois que tu saurais bien tenir sous la mitraille et affronter la mort sans broncher, mais ça ne suffit pas. Il faut avoir le sens de la guerre, la vocation, si l'on veut le faire à l'élu. Tant qu'on ne fait pas appel à ta bonne volonté, reste tranquille à la place que le sort t'a assignée, tu auras d'autres occasions de servir, etc." Jusqu'ici, c'est ce dernier raisonnement qui prévaut--d'ailleurs, on ne me demande pas mon avis et comme jusqu'ici on n'a pas demandé de territoriaux pour combler les vides de la réserve, je n'ai aucune raison de me mettre en avant. Je sens profondément tout ce que tu me dis, chère femme, sur la grandeur et sur le bienfait de cette épreuve--si nous savons le vivre comme il faut, c'est un sacrement qui nous grandira tous. Malgré toutes les horreurs et les deuils dont nous avons la sensation tous les jours, pas un instant il ne me vient à la pensée de maudire cette guerre--je la bénis au contraire comme une chose sublime et, pour nous, bienfaisante. Je vis le plus souvent dans une sorte d'extase joyeuse, je me sens léger, allègre, je cours dans les bois en chantant et mes camarades disent, " Il est extraordinaire, cet Hertz, il ne trouve pas le temps long, on dirait que c'est le plus beau moment de sa vie." Pas tout à fait, à cause de ce manque et de cet obscur remords de ne pas participer activement à l'événement. Mais maintenant ma confiance est profonde, obstinée, aveugle, celle d'un croyant qu'aucun démenti apparent ne fait douter de la toute puissance de son dieu. Il me semble que la France ne peut plus être vaincue à cause de la victoire qu'elle a remportée sur elle-même et de la foi qu'elle a retrouvée en soi. Comment pourrions-nous encore être impatients ? Je suis plein de reconnaissance pour le grand miracle de notre délivrance commencée, de notre âme refaite, je vis dans l'espoir d'une France renouvelée dans une Europe nouvelle. Il y aura encore beaucoup de petites, de basses, de luttes, mais ce ne sera plus jamais la même chose qu'avant la guerre, notre guerre.

[...]

Robert

[...]

le 28 septembre 1914

Ma femme bien-aimée,

Depuis quelques jours je reçois des lettres de toi, irrégulièrement : un jour, une du 19, puis du 4, puis du 16. Mais qu'importe puisqu'elles ne contiennent que de bonnes nouvelles sur vous tous et puisque chacune est pour moi comme un bain vivifiant d'où je sors plus fort et plus courageux. [...]

Mon aimée, comme tu étais clairvoyante et comme tu avais raison de ne pas te laisser aller à une confiance et à une allégresse excessives. Non que nous désespérions, mais c'est dur et ce sera long, très long. Nous voici de nouveau menacés



d'investissement du côté de St Mihiel<sup>28</sup> et je ne sais si cette lettre te parviendra ni si j'en recevrai encore de toi. Le plus pénible est la pénurie et l'obscurité des informations qui nous parviennent--et puis notre inaction. Tu as très bien compris qu'elle résultait moins de notre qualité de territoriaux que de notre affectation à la défense de la place de Verdun. On me dit qu'une demande de changement de corps n'aurait aucune chance d'être accueillie en ce moment--le devoir est donc clair. Attendre et patienter--tâcher de communiquer aux autres de la fermeté et de la bonne humeur et rester soi-même physiquement et moralement prêt à tout ce qui peut encore arriver. Chère femme, tu m'y aides plus que tu ne saurais croire ; tu as raison de ne pas penser à moi isolément, mais seulement au “ modeste sergent des armées de l'Est ” (que je me promettais d'être aux Praz<sup>29</sup>, voici deux mois). Oui, chérie, au jour le jour ne pas faiblir, ne pas admettre en soi l'amertume, conserver malgré tout la foi, la résolution et la bonne espérance. Une grande œuvre comme celle de notre délivrance et comme l'accouchement d'une nouvelle Europe ne peut se faire, que dans le sang et dans les larmes. C'est une œuvre de longue haleine. Le vainqueur sera celui qui aura eu la foi la plus obstinée dans sa cause et en lui-même. C'est cette obstination dans la volonté de vaincre qu'il faut que chacun de nous propage autour de lui sans se lasser. Chérie, sois tranquille à mon sujet, je vais parfaitement bien et me soigne tant que je peux. J'espère si j'en ai l'occasion me montrer digne de toi--et que mon courage et mon savoir-faire ne seront pas inférieurs à ma bonne volonté. Comment penser à nous dans cette convulsion de tout un monde ? Aimée, j'ai toute confiance en toi pour le présent et pour l'avenir--et c'est une grande douceur. [...]

Robert

le 1<sup>er</sup> octobre 1914

Chère Alice,

[...]

Je suis bien content que ton petit jardin d'enfants familial marche si bien et te donne à toi comme aux chers petits de grandes joies. Que n'ai-je été ton élève, je me le dis bien souvent ici--car, pour être un bon soldat, il faudrait avoir tous les sens aiguisés et tous les muscles dispos. Je pense souvent à ton beau projet qui devait se réaliser ces jours-ci et qui m'intéressait passionnément. Cela m'apparaît plus nécessaire que jamais. Après la guerre, il faudra tout reprendre par la base et la base après la procréation de beaux êtres sains, c'est leur première éducation. Chère femme, emmagasine des forces, ne t'use pas trop, tâche d'être aussi insouciant que possible, de vivre au jour le jour, de ne pas trop chercher à comprendre, d'avoir une confiance soumise dans le temps qui travaille pour nous, dans la sagacité de nos chefs, et dans la bravoure des soldats de France et d'Angleterre. Garde-toi pour l'heure où, comme tu dis, il faudra se mettre à rebâtir. Nous sommes toujours dans nos bois. Nuits fraîches, mais admirables, pures et merveilleusement étoilées. Je pense à toi, chère, en regardant le ciel et je sens que nulle distance ne peut nous séparer. Je t'écris par un beau soleil qui purifie et assainit tout. Par ce temps-là tout est facile. J'ai eu tort de te parler du manque d'eau. Maintenant notre vie est organisée : on nous en rapporte dans des tonneaux tous les jours de la fontaine la plus proche à 2 km de distance. Nous avons tout ce qu'il nous faut et je me

<sup>28</sup> *Le Temps*, le 27 septembre : “ L'action continue sur les Hauts-de-Meuse[...] les forces allemandes ont pu pénétrer jusque vers Saint-Mihiel, mais elles n'ont pas pu passer la Meuse. ”

<sup>29</sup> Les Praz de Chamonix, village en Haute-Savoie où les Hertz ont souvent passé leurs vacances.

porte admirablement bien. La semaine dernière nous avons encore eu des heures angoissantes quand l'ennemi avançait du côté de St Mihiel et semblait près de nous investir par le sud. Heureusement, la vaillance implacable de nos artilleurs les a arrêtés et leur a fait payer cher leur tentative. Maintenant, tout est à peu près calme de ce côté (ce matin). Cela nous paraît drôle de ne plus entendre tonner les forts derrière nous. Il faut prêter l'oreille pour percevoir les rafales d'artillerie, presque ininterrompues, du côté de Ste Menehould. La destruction de la cathédrale de Reims<sup>30</sup> m'attriste encore plus qu'elle ne m'indigne, car quelle expiation effacera cette honte et comment se réconcilier avec un peuple complice de telles horreurs ? Et pourtant, il n'y aura de paix que quand le peuple allemand délivré des ses maîtres aura été incorporé à l'Europe nouvelle. Sera-ce possible avec les haines et les malédictions que ces lourdes et méthodiques brutes déchaînent partout sur leur passage ?

[...]

Je vous embrasse toutes de tout mon cœur.

Robert

[...]

le 3 octobre 1914

Ma chère femme,

[...] Plus je vois des hommes ici et plus je me convaincs que la campagne est indispensable pour régler et calmer les hommes, et je crois que la chasse pratiquée avec des hommes du terroir, un tantinet braconniers, doit être une école merveilleuse (d'observation aiguë, d'endurance, de poursuite tenace, etc.). Ce que je souhaite le plus à nos petits, c'est de ne pas être prisonniers de la tradition citadine, livresque et bourgeoise, c'est d'être des hommes frais en contact direct avec la nature, capable de créer. La lecture de la *Campagne de France* de Goethe m'a de nouveau fait vivre dans cette atmosphère légère, libre et sereine que fait naître toujours cet étonnant annonciateur de l'Europe nouvelle.

J'espère que votre vie s'est organisée et que vous avez chacune votre sphère d'activité. Mais ne sois pas trop exigeante, chérie ; c'est déjà beaucoup de pouvoir faire ce que tu fais et de le faire avec succès. Il faut savoir vivre au jour le jour, modestement, en se tenant à la place que le sort vous assigne, tout en ne manquant aucune occasion de donner tout ce qu'on peut. Chère, si l'action ardente est une condition de contentement intérieur, c'est nous qui sommes le plus à plaindre ; oui, plus que vous, chères "civiles" !, car il ne se peut rien imaginer de plus vide que nos longues journées. Voilà près de six semaines que nous sommes dans les bois, toujours à la même place, avec pour seule mission de faire et d'entretenir nos tranchées, nos abris, nos huttes de charbonniers (contre la pluie), de construire de nouveaux ouvrages de défense, de faire un peu d'exercice militaire. Parfois une alerte, une nuit passée à veiller sous les armes, quand un mouvement des troupes ennemies dans notre direction a été signalé. Parfois un aéroplane ennemi qui nous survole et qui provoque d'inefficaces pétarades. Les soldats eux-mêmes sentent que le travail qu'on leur fait faire est surtout destiné à les occuper, et comme ils n'y ont pas de foi, ils n'y ont pas très bon cœur. Depuis quelques jours, nous n'avons même plus pour nous distraire le bruit de la

---

<sup>30</sup> Le bombardement allemand de Reims avait commencé le 19 septembre.

canonnade prochaine. Dans notre région règne à présent un calme étrange... quelques journaux nous arrivent, lus avidement. [...]

On attend les communiqués officiels et on cherche à en tirer le plus possible, à force d'inductions et d'hypothèses. On suppose la durée de la guerre--ce qui aurait pu et dû se passer, si... si... si... etc. J'ai la chance d'avoir en outre un peu de lecture : après la *Campagne de France*, je me suis mis à *Antigone* de Sophocle dont j'ai, grâce à Vermeil, le texte et la traduction. Quelle grandeur, et quelle simplicité dans l'émotion, quelle puissance de dégager l'élément pathétique inclus dans le destin des hommes ! La guerre présente m'aide à mieux sentir la tragédie et la vieille tragédie, toujours neuve, m'aide à saisir l'horreur et la sublimité quasi divines des événements que nous vivons. Quelles péripéties plus dramatiques aurait on pu rêver ? Cet ennemi plein de morgue, qui s'avance de ville en ville comme un fléau de Dieu, qui vient faire la loi chez nous, qui ne parle que de punir et de détruire, qui s'apprête déjà, aux portes de la grande ville dont le prestige l'irrite, à consommer son rêve sauvage, à nous donner le coup qu'il croit fatal, le voilà frappé de stupeur et bientôt condamné à se retirer. C'est toujours la vieille loi : les dieux détestent les mortels qu'aveugle une confiance présomptueuse dans leurs forces. Guillaume le sentait quand au début de la guerre il leur prêchait l'humilité, mais trop tard. Dieu n'était pas avec ces orgueilleux. Comment méconnaître dans la guerre les forces mystérieuses qui tantôt nous écrasent et tantôt nous sauvent. Je n'aurais jamais imaginé à quel point la guerre, même cette guerre moderne toute industrielle et savante, est pleine de religion.

Aimée, l'automne est venu. Hier un épais brouillard nous a enveloppés toute la journée--ce matin, tout était couvert de givre--les hêtres et les chênes de nos bois s'empourprent--les cornouilles sont mûres. Mes amis expliquent à mon ignorance citadine les merveilles des bois. Connais-tu le joli fruit que je t'envoie : on l'appelle par ici "bonnet (ou bonnette) de prêtre" à cause de sa forme. C'est le fruit d'un arbuste sauvage dont la tige (carrée) sert à fabriquer le fusain--les feuilles sont légèrement glacées--avec ses fruits rosés aux graines orange, c'est un charme. Je vous embrasse toutes, mes chers--et vous souhaite un cœur tranquille, soumis, et confiant. Faites de belles promenades--tâchez de bien vous amuser.

Votre Robert

[...]

le 6 octobre 1914

Chère femme,

J'ai reçu hier soir ta lettre du 27, ta bonne chère lettre où tu répondais à ma lettre du 15. Je pense que depuis tu en as reçu à peu près régulièrement. Chérie, c'est toi qui as eu raison de ne pas te réjouir trop tôt et de considérer cette victoire<sup>31</sup> non comme une fin, mais comme le point de départ d'un très long et dur effort. Mais nous sortions d'une telle nuit, d'une telle détresse ; nous avons assisté jour par jour (par l'avancée de la canonnade) aux progrès des Allemands (de l'armée du Kronprinz)--ce progrès semblait irrésistible--on aurait dit que rien ne pouvait les arrêter, qu'ils allaient partout où ils voulaient. On avait beau essayer de se rassurer par des raisonnements, le fait présent

<sup>31</sup> Ce qu'on appelle "la victoire de la Marne" est en fait l'ensemble des opérations victorieuses du 24 août au 13 septembre 1914, mais surtout leur conclusion décisive durant la semaine du 6-13 septembre, pendant laquelle le général Joffre a arrêté sur la Marne la progression des armées allemandes.

était angoissant, c'est pourquoi la nouvelle de leur hésitation devant Paris, de leur déviation vers le sud-est, de leur arrêt, puis bientôt de leur retraite qui sur certains points et à certain moments prenait des allures de débâcle--ces nouvelles tant espérées, mais qu'on n'osait plus attendre, ont éveillé chez nous une allégresse immense--le sentiment d'une fatalité rompue--d'une malédiction implacable enfin levée--le droit d'espérer. Puis les jours ont passé. Des heures d'angoisse sont revenues, mais ce n'est plus la même chose--nous savons qu'ils ne sont pas invincibles et que notre délivrance est commencée. Tu as pleinement raison, chère femme, “ le grand danger est d'avoir hâte d'en finir ”. J'ai lu cette phrase tout haut devant mes camarades, tant elle exprimait ma pensée, et l'un d'eux, inculte mais gentil, m'a dit “ elle est donc professeur de philosophie aussi, ta femme ? ” (moitié en riant). Moi aussi, il me semble que l'impatience est sacrilège, malfaisante--et je souffre quand j'en entends se plaindre de la lenteur de notre progression. Ça prendra le temps qu'il faudra, l'essentiel est que l'ouvrage se fasse... Par ici, c'est toujours le calme--évidemment c'est dans le nord ou dans l'Aisne que se passent les choses importantes.

L'automne est décidément venu--brouillard--et depuis hier la pluie. Nous continuons, sans grande conviction, à remuer la terre, et à porter des gazons. Les journées sont longues--mais je ne suis pas de ceux qui s'ennuient, d'abord je lis un peu--et puis je trouve toujours de l'intérêt à écouter causer les hommes entre eux. Parfois je recueille des bribes de folklore argonnais ou lorrain et cela me fait penser aux enquêtes menées dans ta compagnie, chère femme. Et leurs propos sont toujours savoureux et instructifs--ils parlent de leurs affaires, de leur travail. On voit combien le type du campagnard a changé : c'est un commerçant--quand il a de l'argent, il ne s'achète pas de la terre, mais des valeurs et il est remarquablement au courant. Ce qui est triste, c'est d'entendre les habitants de la Woëvre--pays fertile mais comme ils disent, usé par les invasions. On avait eu bien du mal à se refaire en 1870 et puis voilà c'est toujours à recommencer--et dans leurs moments de découragement ils souhaitent à leurs fils d'émigrer, de ne pas rester sur cette terre de Lorraine condamnée à une dévastation périodique.

Ils connaissent tout des bois : ils m'ont montré les trous de renards avec auprès la place où ils mangent et l'arbre où leurs petits s'amuse. Il paraît que les renards chassent (le lièvre) deux par deux--l'un le poursuit, l'autre l'attend à un détour de la coulée, mais habiles à s'entendre pour faire du butin, ils se le disputent régulièrement une fois qu'ils l'ont. Ils savent que le blaireau n'est pas encore entré dans son trou, “ il est dans les raisins, mais il commence à être gras ”, et va bientôt pouvoir vivre sur ses réserves et hiverner. On voit passer des troupes d'oiseaux qui émigrent, notamment des étourneaux. T'ai-je dit qu'on me prend souvent pour un curé ? A Verdun au début des prêtres encore en soutane, m'abordaient en me disant : “ Mon cher confrère ”. Je les détrompais doucement en leur confessant que je n'étais que professeur.

Je te raconte ces petites histoires, ne pouvant t'en dire de grandes. Dernièrement, une femme venant de l'Argonne nous a raconté que dans son village, lors de leur retraite, les Allemands s'étaient déguisés en pompiers (ils avaient trouvé les uniformes à la mairie) et l'un d'eux avait arboré une redingote et un chapeau haut de forme. Ils se promenaient par le village en mettant le feu aux maisons. Une femme du village, indignée de cette mascarade, leur a crié : “ Mais je croyais que vous vous en alliez à Paris--c'est sans doute que la route est trop encombrée par là-bas que vous faites un si grand détour ! ” Il ne se passe pas de jour qu'on ne prenne dans nos parages des Allemands ivres, ou en train de dévaliser une cave. Hier, sur 5 tués ou prisonniers il y en avait un père de 5 et l'autre de 9 enfants.

Chère, on m'appelle : un soldat dont le propriétaire réclame le loyer à sa femme, il faut que j'écrive une lettre salée pour le rappeler à la pudeur.

[...]  
 Je vous embrasse tendrement.  
 Robert

le 8 octobre 1914

Chère femme,

[...] Tu as raison de vivre au jour le jour, en te donnant tout entière à ta tâche immédiate, au petit devoir présent. C'est ainsi que font, paraît-il, les bons, les meilleurs soldats, les combattants : ils ne raisonnent pas, ne réfléchissent pas, ne font pas de discours--ils vivent dans une sorte de stupeur, d'inconscience, et n'en font que mieux leur besogne de chaque instant. La réflexion est vaine et mauvaise quand elle n'aboutit pas à un acte. Il vaut infiniment mieux "se distraire", ce qui est pour les non-combattants la vraie façon d'agir, que de ruminer dans le vide. Les données dont nous disposons sont trop insuffisantes pour que nous puissions raisonner utilement dessus. Le premier devoir est d'avoir foi, espérance et charité et c'est tout ; pas de critiques, pas de discours, la muette et joyeuse acceptation du devoir, quel qu'il soit, que le destin impose à chacun de nous. Ne te plains pas de te morfondre loin du bruit du canon--chacun son poste. Puise du calme dans la paix du ciel et dans la douceur de votre belle baie. Tout ce qui te rend plus forte et plus vaillante est bon et il faut le faire en toute bonne conscience.

Chère femme, peut-être avais-tu raison, quand tu m'écrivais pour tranquilliser mon impatience que nous aurions encore bien des occasions de voir des Allemands devant nous. Après des jours de paix, pluies de douceur, de lumière et de sécurité, voici que nous sommes de nouveau en guerre et cette fois, ça paraît plus intéressant, plus sérieux que nos alertes précédentes (auxquelles nous ne croyions jamais qu'à moitié)<sup>32</sup>. Dans la Woëvre, le canon tonne fort depuis ce matin et paraît se rapprocher de nous. Et voilà que tout à l'heure, tandis que nous achevions le repas de 10 heures 30--pour dessert, nous avons eu la surprise d'entendre des obus prussiens tomber sur notre fort derrière nous. Nous avons enfin fait connaissance (à une distance encore respectueuse : à peu près 2 km) avec les "sacs à charbon" comme disent les soldats anglais et nous pouvons témoigner que cela fait un beau tapage et un énorme vilain panache de fumée noire. Jusqu'à présent, j'espère, ils n'ont fait que de grands trous dans la terre. Pour la suite, c'est sans le moindre regret et avec une sorte d'allégresse que je vois approcher le danger. Tant mieux : nous sommes venus pour ça. Jusqu'à présent nous n'avons pas été en guerre. On en a assez de la comédie. D'ailleurs nous ne nous frappons pas--nous ne savons pas ce que demain, ce que ce soir nous réserve s'ils bombardent notre fort dont la puissance nous remplit de fierté, cela ne veut pas dire qu'ils soient sur le point de l'attaquer--et pour le moment nous n'avons pas d'autre consigne que de nous tenir à l'abri et de veiller. Chère, tu peux compter que ton homme tâchera de faire de son mieux et ne bronchera pas. En écrivant ces lignes, j'entends de belle musique qui vaut mieux que beaucoup de discours. Nous tâcherons de répondre comme il faut, en agissant bien si nous en avons l'occasion, en supportant bien ce qui nous est destiné, s'il n'y a pas autre chose à faire. Sans doute c'est la grande bataille qui dure depuis des

---

<sup>32</sup> Dans *le Temps* du 8 octobre, le communiqué officiel du ministère de la Guerre précise : " En Woëvre, l'ennemi a tenté un nouvel effort pour arrêter nos progrès, mais ses attaques ont encore échoué." Le communiqué du prochain jour constate : " En Woëvre, les violentes attaques qu'il a tentées à l'ouest d'Apremont ont échoué. "

semaines qui est en train de se dénouer violemment aux deux extrémités du front. Nous avons de la chance si nous sommes appelés à participer, si peu que ce soit, à la fête. Tu sais, on entend au loin, peut-être à 10 kilomètres, le départ de l'obus, un coup bref, sourd, discret--puis un sifflement de fusée qui s'enfle, s'enfle, s'approche--cela dure des secondes, des secondes--s'approche et puis (derrière nous) patatras--un grand fracas--et quand on est bien placé pour voir, un grand panache tout noir et un grand trou dans la terre. Bien-aimée, surtout ne t'inquiète pas--nous n'y sommes pas encore et il se peut que cette fois encore ce soit pour la frime. Mais je tiens à te dire tout, puisque tu me le demandes. [...]

Il fait un temps merveilleux--ciel bleu, beau soleil, vent d'est frais. On se sent léger--tout paraît simple et facile. [...]

Votre Robert

le 9 octobre 1914

Chère Alice,

Je vais très bien--le petit incident dont je te parlais hier est déjà réglé ; les arrivages de sacs à charbon dans nos parages ont cessé. C'est de nouveau le calme plat. Ne te tourmente pas. Ayons confiance. Il fait toujours un temps magnifique qui nous rend notre séjour dans les bois des plus agréables.

Je vous embrasse tous bien tendrement.

Robert

mardi, le 13 octobre 1914

Chère femme,

Nous entrons aujourd'hui dans notre huitième semaine d'hommes des bois. Nous sommes maintenant tout à fait adaptés à notre genre de vie. L'autre jour, pour la première fois depuis notre départ de Bras, j'ai quitté notre cantonnement pour conduire une " corvée de lavage " jusqu'au canal de la Meuse. J'ai profité de l'occasion pour aller faire une petite visite à Vermeil. Ça a été pour moi un ahurissement de me retrouver dans un petit village paisible, avec des maisons, des hommes, des femmes et des enfants, une église, etc. Mais le plus comique, ça a été de pénétrer dans la maison du docteur, où habite Vermeil ; de revoir une chambre avec quatre murs, un ameublement : table, chaises, armoires, ressemblant vaguement à des meubles " civils ". Car à Verdun, en dehors de la caserne, je n'avais vu qu'une guinguette à soldats, et à Bras notre grange et une maison de paysans des plus rustiques. Tu ne t'imagines pas ce que les choses les plus familières peuvent vous sembler étranges au bout de quelques semaines. Vermeil s'amusait de mes exclamations de sauvage débarquant à Paris. Et en effet sans nous en douter, nous contractons des habitudes de sauvages. Pour chaises, nous avons des troncs d'arbre sciés. Comme les allumettes sont rares, nous avons retrouvé la coutume du feu perpétuel. La nuit, il est interdit de le laisser flamber, on le couvre et, le lendemain au réveil, on ranime la braise. Il arrive aussi qu'on s'emprunte du feu d'une tranchée à l'autre (au moyen d'une bûche enflammée). Près du feu, on dresse 2 petites fourches sur lesquelles on pose une baguette où l'on suspend les marmites, etc. Je

n'aurais jamais cru qu'on pût tirer tant de parti dans la construction des maisons et dans l'ameublement de ces branches fourchues qu'on trouve sur beaucoup d'arbres... Comme lampe, nous avons une boîte de conserve où l'on a creusé un bec, et où l'on fait fondre de la graisse à chaussures ; pour mèche, nous prenons la houppette de nos bonnets de coton ; un instrument dont, tu le penses bien, je ne me sers jamais, mais qu'affectionnent beaucoup la plupart de nos vaillants guerriers ! Nous avons des paravents faits avec un cadre de baguettes de bois liées ensemble où l'on tresse des lamelles d'écorce. Au début, nous sergents, nous mangions avec nos hommes, mais maintenant nous faisons popote à part. Nous avons une table faite avec des fourches, des baguettes transversales, et de longues baguettes disposées en dessus : les bancs sont de même modèle. Nous avons un cuisinier qui s'appelle Jamin et qui est un bon type de troupière français--fils d'un marchand de bétail de la Woëvre ruiné, il est venu à Verdun après le régiment et est devenu garçon dans un établissement de bains qui ne marchait guère. Il l'a remonté et en est maintenant le gérant-baigneur, masseur et pédicure, il fait aussi un très bon maître queue--petit, très brun, moustache en croc--yeux bleu clair--marié sans enfants--aime à faire de beaux discours, genre un peu commis voyageur. Il parle souvent d'“externuer” les Allemands (=exterminer)--aime à lancer des “par conséquent” retentissants mais qui n'annoncent généralement aucune “conséquence”--bien nette, débrouillard et habile. Comme sa femme est restée à Verdun et qu'elle s'arrange pour venir le voir, elle peut nous procurer quelques douceurs que nous apprécions beaucoup : sardines, chocolat, madeleines de Commercy, confitures, poires, et même--m'en voudras-tu ?--liqueurs fines telles que rhum ou curaçao. Vermeil est venu deux fois déjeuner avec nous et je lui ai fait jurer de ne rien dévoiler de nos orgies, sans quoi tu finirais par trouver que nous ne sommes pas intéressants du tout, mais pas du tout. Même les distractions ne nous manquent pas : je ne veux pas parler des petits concerts à grand orchestre dont nous avons parfois le bénéfice grâce aux batteries allemandes ou grâce aux nôtres. Mais Vermeil nous procure des journaux quelquefois même le *Temps* et l'*Illustration*<sup>33</sup>, et des livres, mais je n'ai guère envie de lire : ainsi le *Lys rouge* d'Anatole France, que je ne connaissais pas, paraît décidément bien mièvre et bien futile, au son de la canonnade et je n'ai pu dépasser la 30<sup>e</sup> page. Par contre, ayant laissé à Verdun le jeu d'échecs que j'avais acheté (car je croyais alors partir pour la guerre), je suis en train de m'en faire fabriquer un par un habile sculpteur sur bois (maçon de son état) à qui j'ai dessiné les pièces. Je tâcherai de former de bons partenaires pour les heures de loisir. Tout cela fait passer le temps et nous aide à supporter facilement l'attente des bonnes nouvelles, mais le meilleur encore et le plus doux c'est, par ces beaux jours et les nuits plus belles encore de cet admirable automne, de penser à vous tous, êtres chers et de m'unir à vous par la pensée et la tendresse. Je vous embrasse de tout mon cœur.

Votre Robert

le 15 octobre 1914

Chère femme,

Je crois bien faire en t'adressant cette lettre à Paris--car Léon Gorodiche<sup>34</sup>, dans une lettre du 11 octobre qu'il m'a fait parvenir par un officier se rendant de Paris à

<sup>33</sup> *L'Illustration*, hebdomadaire illustré, fondé en 1843.

<sup>34</sup> Beau-frère de Hertz.

Verdun, me dit que Fanny a dû rentrer hier mercredi et que tu dois la suivre d'ici peu. Je suis content de cette décision que vous avez prise. Il faut faire comme si cette guerre était l'état normal et s'appliquer chacun exactement à sa tâche accoutumée. Je me réjouis de penser que tu vas te rapprocher de moi et que tes lettres me parviendront désormais un peu plus vite, quoique je n'aie pas trop à me plaindre de la poste depuis quelque temps. Je suis content enfin de savoir que tu vas reprendre ta vie de travail, ce travail qui m'est si cher et qui tient une si grande place dans ma vie<sup>35</sup>. Il me semble que par toi je vais reprendre part à la vie civile, à l'œuvre de création. Donne-toi de tout cœur à ton travail--c'est la meilleure façon de servir le pays--communique ta vaillance, ton calme, et ton enthousiasme à tes élèves. Il faut que de s'être formées à leur métier d'éducatrice dans ces jours-ci, cela les marque à jamais d'un sceau particulier. Bien pauvres de cœur celles qui à l'école de la guerre ne sentiront pas la gravité de leur mission et qui ne se mettront pas au travail de plein cœur. Former celles, mères ou éducatrices, qui formeront les petits enfants de la France renouvelée, qui veilleront sur les prémices de la moisson après tout ce saccage et ce massacre, quelle belle tâche, chère femme, et comme j'ai confiance en toi pour la remplir dignement. Tout ce que je te demande c'est de ne pas t'oublier toi-même, de ne pas trop te dépenser, de garder des forces en réserve.

[...]

Notre vie est toujours pareille. Nous faisons de plus en plus comme si nous devions passer toute notre vie ici, ou du moins tout l'hiver. Il ne manque rien à notre confort--ni même à notre distraction. Mon jeu d'échecs est terminé ; j'ai collaboré à la fabrication des pièces, mais je n'étais pas le plus adroit ! Mon sculpteur qui a pris la tâche très à cœur a tenu absolument à donner à l'un des " rois " la tête de " Guillaume " et à le coiffer d'un casque à pique, tandis que l'autre roi porte le képi d'un général. Ces pièces sont très amusantes et si je puis, je les conserverai comme souvenir de la campagne 1914. J'ai aussi trouvé un partenaire et cela nous fait passer de bons moments.

Parfois, le sergent Barbey dont je t'ai souvent parlé vient me chercher pour que je l'accompagne dans quelqu'une de ses expéditions. L'autre jour, il m'a mené voir le " repaire de tous les renards de la contrée ". Chassés des bois que nous occupons, ils sont allés se fourrer au fond d'un trou très profond, dans une ancienne carrière calcaire abandonnée et recouverte d'une végétation épaisse, d'abattis, etc. Ça a été toute une gymnastique pour y parvenir. Barbey y a tendu (à l'entrée) des lacs en fil de fer. Mais le lendemain nous n'avons trouvé que des poils blancs (sans doute de la queue d'un renard) : le malin avait réussi à fausser le piège, profitant de ce que le fil de fer était trop rigide. Mais Barbey, piqué au vif, m'assure qu'il arrivera à ses fins et me fera faire un de ces jours la connaissance d'un renard vivant.

Je me dis bien souvent que cette vie dans les bois te plairait et que tu saurais beaucoup mieux que moi en tirer profit pour apprendre et découvrir des tas de choses. Dommage qu'il me soit si difficile de vivre dans le monde extérieur et de recueillir les mille et mille leçons que la nature prodigieuse d'invention et de fécondité nous donne. Savais-tu que les grues (qui ont passé par ici dernièrement au cours de leur migration) volent en triangle (formant comme une grande grue collective) et qu'il y a un service de relève comme pour nos avant-postes : celle qui vole à la pointe et coupe le vent est toujours remplacée au bout d'un certain temps par une camarade de l'arrière ? Ou bien est-ce une légende ?

L'automne nous est très favorable--plus doux maintenant--mais peu de pluie. Etat sanitaire excellent (4 ou 5 malades, peu graves, par jour, en moyenne, sur 250

---

<sup>35</sup> Voir les lettres du 23 février et du 4 mars 1915.



hommes), bien meilleur que dans les compagnies cantonnées dans les casernes ou les villages. Nous sommes attentifs à l'hygiène et obligeons nos hommes (et nous-mêmes bien entendu) à ne boire que de l'eau bouillie. Chère, oui, je comprends ce que tu m'écrivais le 7, de votre prière qui nous suit et nous pousse. Je me sens toujours un peu honteux de n'être pas digne de ta vaillance, de n'avoir pas l'occasion de donner plus. Mais la guerre ne fait que de commencer... [...]

Robert

L'autre jour, le fils d'un de mes camarades sergents, un petit Lorrain de 6 ans, celui qui était venu nous voir, a dit à sa maman que sans doute Saint Nicolas ne passerait pas cette année, vu qu'il devait être parti à la guerre. Sa maman lui a répondu qu'il reviendrait quand la guerre serait finie.

le 16 octobre 1914

Chère femme,

[...] Tu peux m'écrire en toute liberté, l'interdiction de parler des choses de la guerre ne vaut que pour ceux qui y prennent part activement et qui pourraient fournir des indications sur les mouvements des troupes, etc. C'est d'ailleurs pour cela et par précaution, que nos lettres sont retenues quelques jours : voilà, je pense, pourquoi elles mettent beaucoup plus longtemps à te parvenir que les tiennes à moi. Dis-moi donc tout ce tu penses et tout ce que tu peux savoir par des gens informés. Cela m'intéressera et ne présente aucun inconvénient.

Je continue à aller aussi bien et à être aussi inactif. J'entends les chuintements du geai et les sifflements aigus des mésanges à tête noire et à gorge blanche. Savais-tu qu'elles suivent toujours les geais ? Parfois aussi des musiques plus formidables. Mais en somme, nous ignorons à peu près totalement le risque--pour le moment ! Le moral est bon. On se fait à tout même à l'incertitude et à l'attente. Nous avons bon espoir qu'il va d'ici peu se passer quelque chose d'important du côté de la Belgique<sup>36</sup>. Dans nos parages, il y a eu des progrès notables, ces derniers jours. [...] Comment atteindre par l'imagination à l'immensité de ces champs de bataille où, de notre côté, des peuples et des Arabes, des Hindous, sans parler des Russes avec leurs contingents tartares etc. et jusqu'à mes amis Maoris qui tout au moins contribuent à protéger l'Egypte contre une agression turco-allemande. Quel ébranlement du monde entier--quel remue-ménage de la planète ! Il me semble que l'Angleterre et la France recueillent maintenant les fruits de leur vaste effort colonial. Tandis que l'Allemagne se ramassait sur elle-même égoïstement, comme un fauve prêt à bondir, elles donnaient le sang de leurs enfants et tant d'argent et de peine pour faire entrer dans la civilisation européenne de vastes continents. Et voici--parce que nous avons tenu, parce que le fauve a manqué son premier coup--que les cinq parties du monde entrent dans les cadres de nos armées et contribuent à fonder la nouvelle Europe. Quel rêve fantastique nous vivons.

[...]

Robert

---

<sup>36</sup>Le 16 octobre, des troupes anglo-françaises occupèrent Ypres, accentuant un mouvement de liaison avec l'armée belge. Le lendemain, le 17, *le Temps* signale : “ Nous avons pris l'offensive à Ypres avec un succès marqué [...]. La situation autour de Verdun est de plus en plus dégagée par l'échec infligé à toutes les attaques de l'ennemi dans la région au sud-est de cette place et par les nouveaux progrès que nous avons fait sur les Hauts-de-Meuse et dans la Woëvre au sud de Saint-Mihiel. ”

le 21 octobre

Chère Alice,

Je pars selon mon désir et sur ma demande, pour rejoindre demain un régiment de réserve de l'active<sup>37</sup>. Je te donnerai mon adresse exacte demain. Je suis bien content de marcher, ce n'est pas trop tôt. Je te sens avec moi. Je t'embrasse de tout mon cœur.

Ton Robert

[...]

le 23 octobre

Chère femme,

Je vais très bien--je suis tombé dans une très bonne compagnie, avec des gars de la Mayenne et suis bien content du changement. Jusqu'à présent il fait aussi calme par ici, ou à peu près, que dans nos bois là-bas. Mais c'est plus intéressant et une atmosphère autrement sympathique.

[...]

Robert

23 o[cto]bre

Chère Alice,

Je pense que tu as reçu hier ma carte, où je te disais que j'étais à présent affecté à un régiment de réserve de l'active. Ma nouvelle adresse est : 17<sup>e</sup> Cie, 330<sup>e</sup> Régt d'Infi<sup>e</sup> par Verdun, Meuse.

Nous ne sommes pas encore à la bataille, mais un peu plus à la peine.

Je suis très content de marcher et vais à merveille.

Robert

le 24 octobre 1915

[...]

Chère Alice,

---

<sup>37</sup> Voir note 1.

Après huit semaines d'une vie tranquille et monotone, nous avons été tout d'un coup entraînés dans le tourbillon.

Tu as su, je pense, par les cartes que je t'ai envoyées ces derniers jours que j'étais désormais affecté à un régiment de réserve de l'active. Voici comment cela s'est passé. Un matin, j'entends dire qu'on demande dans notre bataillon 45 volontaires pour renforcer un régiment de réserve. S'il ne se présentait pas assez de volontaires, on prendrait des hommes d'office dans la classe la plus jeune de la territoriale (la classe 99 à laquelle j'appartiens). Mon parti a été vite pris : je me suis informé seulement si le régiment en question était un " bon régiment " (c'est-à-dire ayant bien marché). On m'a répondu que c'étaient de braves gars de la Mayenne qui avaient beaucoup donné dès le début de la campagne. Je me suis alors proposé au lieutenant. Il fallait un sergent par compagnie. Je n'a pas eu de concurrent bien que plusieurs de mes camarades fussent de la même classe. Quant aux hommes, il s'est présenté quelques volontaires--le reste a été pris parmi les plus jeunes.

Je te donne ces détails pour que tu comprennes que j'avais un sentiment juste en demandant mon incorporation dans un régiment de réserve [...]--ensuite que ce n'est pas un coup de tête qui m'a fait partir. Si je n'avais pas demandé à marcher, j'aurais eu des chances d'être désigné d'office ou par le sort--sinon cette fois-ci, du moins une autre, car il est bien probable que tous les plus jeunes territoriaux vont être appelés à marcher, comme c'est bien naturel. D'ailleurs, tout mon bataillon du 44 est parti plus en avant et est peut-être à l'heure actuelle plus exposé que je ne le suis.

Le 330<sup>e</sup> auquel j'appartiens a pris part à de chaudes batailles (Spincourt, Gercourt, Rampou, etc) et a été très éprouvé au début de la guerre--mais depuis un mois ou 15 jours, il n'a eu que de petites escarmouches et ma compagnie n'a eu, je crois, qu'un blessé. Nous sommes cependant sur " la ligne "--face aux Allemands, qui sont à quelques centaines de mètres de nous--mais des deux parts on se borne à se tenir en respect... pour le moment. Chère femme, je suis sûr que tu es contente de savoir que ton homme est maintenant à sa place--parmi des hommes de son âge. La première marche a été dure--pour rejoindre notre nouveau corps, nous avons dû faire, avec tout le chargement bien entendu, environ 35 kilomètres. On avait eu le tort de ne pas nous entraîner à marcher avec le sac--pourtant personne (sur nos 125 hommes du régiment) n'a calé et on en a été quitte pour quelques picotements dans les pieds et courbatures dans les épaules. Mais quel plaisir de reprendre la vraie vie du fantassin, marchant sur les routes, de jour ou de nuit, en silence, surtout quand on va en avant vers l'ennemi, vers le danger. J'espère que nous verrons et ferons de belles choses, que nous irons de l'avant, le plus loin possible.

Depuis 3 ou 4 jours je ne sais rien, rien, rien de ce qui se passe en dehors de notre petit secteur--même pas de canards--mais on s'en passe. On vit sur place et dans l'instant présent.

Chère, veux-tu dire à Léon Eyrolles que l'événement s'est chargé de répondre à mon désir. Toutefois, si je puis rendre plus de services comme détaché à l'armée anglaise (ce qui est bien possible) je suis toujours prêt à maintenir ma demande<sup>38</sup>.

[...] Je ne peux te garantir qu'une chose, c'est que tant qu'il me restera un peu de contrôle sur moi-même, j'essaierai de faire mon devoir de mon mieux. D'ailleurs c'est facile. On ne parle pas d'héroïsme, de sacrifice. Ces hommes qui ont travaillé, souffert, risqué beaucoup depuis 3 mois sont gais et insouciant.

Robert

---

<sup>38</sup> Hertz évoque ici un détachement éventuel comme interprète ( voir lettres du 2, 24 and 26 novembre).

le 26 octobre 1914

Chère Alice,

Non, je ne suis pas encore à la guerre, si la guerre c'est " le feu ", la bataille, les obus, etc. Comme quand je suis parti de Paris pour Verdun, puis de Verdun pour Bras, puis de Bras pour les bois au nord de Verdun, j'ai cru cette fois que je partais droit vers l'ennemi. Mais non, depuis que nous sommes ici, c'est de nouveau l'attente, de nouveau les ouvrages de défense, de nouveau (un peu plus sérieuse et plus tendue) l'observation d'un ennemi généralement invisible. Moins que jamais je ne puis te donner de détails sur le lieu où nous nous trouvons et sur l'objectif que nous poursuivons (en admettant que je le connaisse). Mais je ne pense pas être indiscret en te disant, qu'en passant de la territoriale à la réserve, je suis passé de la défense fixe à la défense mobile de Verdun. C'est-à-dire que je fais partie des troupes chargées de dégager les abords de la place. Mais pour le moment nous nous bornons à garder des positions déjà reconquises. On se fait face de village à village, en s'épiant, sans rien voir ni rien entendre si ce n'est les chiens qui hurlent dans la nuit et les lourds convois qui ébranlent les routes.

Si tu veux savoir où je suis, situe-moi quelque part dans cette Woëvre dont on a tant parlé depuis le début de la guerre. Elle m'attirait, cette plaine désolée, où une fois de plus, parmi les incendies et les massacres, se décide le destin des deux peuples. Nous occupons un point de cette frontière mouvante, avec l'espoir ardent que (s'il se peut, grâce à notre poussée) elle va bientôt se déplacer, reculer vers le nord, vers l'est--d'abord jusqu'à la frontière actuelle puis, par-delà Metz--vers la frontière qui si longtemps a été le rêve des Français. Nous ne savons absolument pas quand nous nous porterons en avant--peut-être aurons-nous à subir encore des contre-attaques. Aussi travaillons-nous toujours à des retranchements. Cette nuit, sans doute, nous allons faire (pas très loin des " Boches ") un travail qui plairait à notre Antoine. Il s'agit de faire un barrage dans une petite rivière afin d'inonder les prairies qui séparent notre ligne de la ligne allemande. Je suis sûr que mon petit gars serait bien content de travailler avec nous--et qu'il y mettrait toute son ardeur. Ce sera pour plus tard, mon Antoine, mais j'espère qu'il n'aura pas à exercer ses talents d'ingénieur sous l'œil (et qui sait ? sous le canon des fusils) des Teutons.

De la guerre en général, je ne sais rien de rien depuis ma nouvelle affectation. Plus que jamais, j'ai l'impression d'être un grain de poussière emporté par le vent, de n'avoir même pas le droit de réfléchir, de discourir, de juger ou même simplement de connaître des événements. Il fait un vrai temps de Toussaint, les feuilles tombent, tombent, il n'en restera bientôt plus--vent et pluies--finis les beaux jours d'octobre, et les belles lumières dorées sur les bois bigarrés. [...]

Quand j'ai quitté le 44<sup>e</sup> plusieurs s'étonnaient et semblaient me dire, " Comment toi, un homme marié ? "--et certains de ceux qui venaient avec moi se demandaient comment ils pourraient rassurer leur femme, lui faire accepter sans trop de crainte ce passage dans la réserve. Mais moi, pas une minute je n'ai eu ce sentiment. J'ai eu la certitude que tu serais contente de me savoir plus à ma place--et j'éprouve de la fierté à avoir une femme comme toi. D'ailleurs, soit dit, sans chercher à te rassurer, le risque, autant que j'en puis juger, n'est guère plus grand ici que là-bas. C'est une loterie--mais quand on voit nos camarades d'ici--qui sont en excellent état après tant de dangers et de peines--on n'a aucun mal à avoir du cœur au ventre.

Je regrette ce que tu me dis du Collège<sup>39</sup>. Je me réjouissais pour toi d'un travail régulier, normal, mais tu trouveras à t'occuper utilement. Je suis impatient de savoir quelle décision tu as prise pour les mois qui viennent. D'ici je ne puis bien entendu te donner aucun conseil. [...]

R.

mercredi 28 octobre

Ma chère femme,

Après être restés plusieurs jours de suite aux avant-postes, on nous a envoyés nous reposer pour 24 heures dans un petit village un peu en arrière de la ligne. Tu ne peux imaginer quelle détente c'est, de ne plus se sentir investi d'une lourde responsabilité, de ne plus être aux aguets au coin d'un bois, de jour et de nuit, épiant les mouvements des ennemis--avec la constante préoccupation de ne pas se faire voir, de ne pas faire de bruit et le souci de tenir tout le temps les hommes en haleine malgré leur fatigue, malgré la force d'inertie et d'abandon de soi bien plus puissante encore que l'instinct de conservation. Douceur de n'avoir, pour quelques heures, aucun ordre à recevoir, et (surtout) aucun ordre à donner. J'en profite pour venir me recueillir auprès de toi, ma chère femme, et retremper mon courage en communiant avec ta vaillance. Il fait humide et gris--et point de nouvelles, si ce n'est qu'une bataille terrible est engagée dans le nord. Chère, tu le sais bien, même si je te le cachais : on ne peut se défendre d'un peu d'anxiété. Je suis entré ce matin dans la petite église du village, froide, récemment badigeonnée, avec des petits saints bariolés--et j'aurais voulu faire comme les quelques soldats qui se trouvaient là, agenouillés parmi les bancs déserts et priant. J'aurais voulu pouvoir prier pour toi, ma chère et bonne femme, pour ton bonheur et que ton courage à vivre ne t'abandonne jamais--toi qui as droit à être heureuse et à l'abri de la souffrance, pour mon bon petit gars, en plein éveil maintenant d'après ce que tu me dis. Je voudrais que malgré tout ce qui peut arriver il ne cessât pas de croire à la vie--qu'il fût dressé en vue du plus grand péril, adapté (plus que son papa) à tous les besoins de la vie réelle, pénible et dangereuse. Prier pour tous les chers nôtres, pour notre frère Edmond, blessé et prisonnier, dont l'image ne me quitte pas--pour ton père, et Maman, et tous les frères et sœurs et les petits--pour que la tempête ne les frappe pas--pour qu'ils puissent continuer à se développer, à donner les fruits qu'ils promettaient. Prier par-dessus tout pour notre victoire, pour notre salut, que je ne puis dissocier du relèvement intérieur, de la grande victoire sur nous-mêmes, déjà ébauchée au cours de cette crise mais qui devra s'accomplir par tant et tant d'efforts encore. Aimée, ne crois pas que je gémiss et que je doute. J'irai jusqu'au bout, si long que soit le chemin--tant que les forces ne me feront pas défaut. Jusqu'ici la guerre a été pour moi une simple épreuve d'endurance morale et physique et je l'ai, jusqu'ici, parfaitement supportée. Je crois être mieux trempé, plus solide qu'il y a 3 mois. Trois mois ! Je me rappelle que les premiers temps à Verdun, les gens sages, sérieux, informés nous donnaient la Toussaint comme le terme ultime de cette guerre. Et maintenant ces trois mois nous paraissent insignifiants comme résultat auprès de ce qui reste à faire, et nous remettons la paix, si elle doit jamais venir, à Pâques, ou à la Trinité...

---

<sup>39</sup> Alice avait écrit dans une lettre du 17 novembre : " Le collège m'a déçue. On n'y sent pas cette grandeur où il semble qu'en ce moment, tous devraient se mouvoir. " Elle venait de retourner à Paris pour reprendre son travail.

[...] Sens, chère femme, ma fidèle et profonde tendresse qui s'en va vers toi d'un petit village perdu dans la plaine de l'est, déjà battu et rebattu par les vents de la guerre. Je t'embrasse de tout mon cœur et te charge de mon souvenir affectueux pour tous les nôtres.

Robert

[...]

le 30 octobre 1914

Chère Alice,

Après deux jours et deux nuits de repos passés au village, j'ai regagné le bois où nous sommes aux avant-postes. Ma section est de piquet, c'est-à-dire en réserve et j'ai quelque loisir pour t'écrire. Je suis sous une hutte construite avec des fagots de bois. C'est plus rudimentaire que nos belles baraques du bois de St Pierremont--l'air et le jour passent de tous les côtés--et par terre : une mince couche de paille à moitié pourrie constitue notre literie. Mais ce qui fait le charme de notre demeure, c'est un petit feu que nous sommes autorisés à entretenir à l'intérieur parce que nous sommes bien en arrière de la lisière du bois. Il faut vivre au bivouac par ces jours-ci pour apprécier vraiment la vertu d'un feu. Il ne faut pas trop plaindre les soldats en campagne--s'ils ont des privations, des misères, ils ont de grandes joies : se sécher au coin d'un bon feu, une raflé de cochons dans un village abandonné, une vieille bouteille oubliée dans un recoin, etc. Dans les journaux de route, que beaucoup de soldats du 330 tiennent depuis le début de la campagne et qu'ils ont bien voulu me montrer, on est étonné de voir ces gars qui viennent de frôler la mort, qui ont passé des heures sous une pluie de " marmites " ou de balles insister surtout soit sur la ceinture qu'ils ont été obligés de se mettre, soit sur les belles bombances qu'ils ont pu s'offrir le soir même de telle rude bataille. Compote faite avec des prunes chipées dans un verger, pots de miel emportés au passage, etc. Ce qui leur coûte le plus, c'est d'avoir à abandonner aux Boches une bonne soupe en train de mijoter ou un lapin qu'on venait de prendre en braconnant. Le troupière ne pense pas tant à la mort qu'à son confort : couchage et boustifaille et tabac... Goethe faisait déjà la même remarque--elle est toujours vraie. Peut-être est-ce un peu différent dans l'active, mais j'en doute. Dans la vie des armées en campagne, la bataille en règle est l'exception, tandis qu'il faut vivre tous les jours--même sous la menace de la mort l'homme pense moins à sa sécurité qu'aux menues jouissances qui font pour lui le prix de la vie--d'où l'imprudence des feux allumés la nuit sur la ligne, des patrouilles faites dans des villages désertés en quête de victuailles. Il y a des villages qui ne sont occupés d'une façon permanente ni par l'un ni par l'autre adversaire--les deux camps y envoient des patrouilleurs aux provisions--si les patrouilles se succèdent, ça va bien--si par malheur elles se rencontrent, ça peut devenir mauvais. Par ici, on se fait face depuis des semaines, mais on ne se bat pas--autour de nous, presque sans interruption, le canon roule--sans qu'on puisse dire pour sûr si ce sont des " expéditions " ou des " arrivages "--la nuit, presque tous les jours, des coups de feu isolés ou la pétarade à droite à gauche--et puis c'est tout. Le lendemain on apprend que deux ou trois hommes de chez nous ont été blessés en patrouille--ou bien qu'un caporal allemand a été blessé et fait prisonnier. Hier on a amené ainsi un jeune professeur de Cologne qui parlait, paraît-il, couramment le français et qui a fait sur tous la meilleure impression. J'aurais voulu le voir, mais je ne l'ai pu. En somme, ce ne sont qu'incidents auxquels on ne prête pas grande attention--le fond de la vie est fait de l'exécution monotone des tâches au jour le jour. Voilà huit

jours que je suis ici--et de nouveau après la tension. L'attente légèrement excitée et joyeuse de quelque chose de nouveau, de dangereux--je suis revenu à l'état de quasi-somnolence. Et cela vaut mieux. Il ne faut pas user trop de substance nerveuse. Peut-être que tout d'un coup à l'heure où l'on s'y attendra le moins, on se trouvera en plein grabuge--on tâchera d'être à la hauteur--pour le moment on se laisse vivre et on tâche de vivre de son mieux. Au village à peine arrivés, les débrouillards se mettent en campagne, visites domiciliaires, et dans ces pauvres maisons évacuées, déjà fouillées et refouillées par toutes les troupes qui ont passé par là--il y en a qui arrivent encore à exhumer des trésors--l'un a réussi à confectionner une lampe avec une vieille lanterne de bicyclette--un bout de mèche et un peu de pétrole trouvé dans un fond de bouteille. Tu ne me vois pas si actif, n'est-ce pas chérie ? --pourtant, j'ai réussi à “ dégotter ” un sac de toile, un sac à fourrages qui sera précieux pour la nuit. Je mettrai mes pieds dedans, ça vaut mieux même qu'une couverture. Figure-toi que j'ai passé deux nuits non pas dans un lit, mais sur un lit--nous nous sommes mis à deux sur une grande paille dans un cadre de bois. Tout de même c'était le premier lit depuis Verdun, et j'ai fait deux belles nuits. Le plus agréable était de pouvoir se déharnacher--ôter ses bottines--se nettoyer, poser ses affaires sur des tables et des chaises (et non dans la boue), etc. Pendant que je t'écris, une délicieuse petite mésange vient fureter à l'intérieur de notre hutte, tête noire, gorge blanche, ventre jaune. Je ne parle pas des petites souris qui ne cessent de trotter autour de nous--quelquefois la nuit je me demande si elles ne vont pas me grignoter l'oreille--mais elles ne poussent pas la familiarité aussi loin. Comme camarades (bipèdes), j'ai notamment un très gentil vendeur de chez Révillon ; très distingué--et puis un nommé Partridge, d'origine anglaise, qui s'est mis à fabriquer des tentes en vue du camping. C'est lui qui il y a 5 ans a fait les photos de l'Ecole des Travaux Publics. Il se rappelle très bien avoir vu Léon et même Cécile<sup>40</sup>. Il est délicieux--protestant, gai, simple. Cette nuit, en dormant près de moi, il rêvait tout haut : il parlait à sa chère petite Yvonne (sa petite fille de 2 ans)... [...]

Ton Robert

[...]

1<sup>er</sup> novembre 1914

Chère femme,

Quelle belle Toussaint ! Ciel bleu ! Chaud soleil ! Nos effets sèchent, la boue s'en va--et nous dilatons nos poumons. Justement nous sommes “ au repos ” et pouvons faire les lézards--nous qui nous croyions condamnés pour tout le restant de la campagne à la pluie, au brouillard et à la moisissure, c'est (même si cela ne doit pas durer) une vraie fête, une aubaine inestimable. Il y aura donc encore de beaux jours, encore de la lumière. C'est une leçon : conservons même sous le ciel bas et sombre la foi dans la lumière. Un jour, c'est ensemble, chère femme, que nous bénirons la douceur du ciel et de la terre. Déjà hier, il avait fait plus beau--à l'ouest les côtes de Meuse étaient indigo--les petits villages d'aspect paisible (mais renfermant des Prussiens) brillaient dans l'atmosphère transparente--et vers le soir le ciel était tout rose--sur la crête en face de nous, à 800 mètres environ, une tranchée ennemie, où nous voyions de temps en temps se profiler des silhouettes de “ Boches ”. Et voilà un qui sort de l'abri, il court le long de

---

<sup>40</sup> Voir note 4.

la tranchée, qu'est-ce qu'il va donc faire là-bas dans ce coin ? Tiens, un autre, puis un autre. On rit de les voir se trotter comme des lapins, aller, revenir, agités incompréhensiblement. Une scène de cinéma, on paierait sa place. Et eux, sans doute, en train d'en faire autant. Et pas un coup de fusil ! Pourquoi faire ? Par exemple, le canon autour de nous travaille avec fracas sur le riant petit bourg, en avant de nous--un bourg français encore occupé par les Allemands ; les obus--français--pleuvent et font surgir des touffes de fumée blanche. Triste de voir le canon français ravager les villages de France, pourtant on se réjouit, on en voudrait plus, puisqu'ici il faut détruire pour libérer, pour purifier.

La veille, j'étais en train avec des camarades de construire paisiblement (dans un petit poste avancé) une " baraque " pour y dormir la nuit. Combien n'en avons-nous pas construit de baraques ! Bien plus que nous n'en avons utilisé à coup sûr. Partout où on arrive on s'installe comme si c'était pour l'éternité--tout en sachant très bien (par expérience) qu'on peut avoir à partir d'un instant à l'autre. Chaque pays, chaque saison fournissent les matériaux appropriés pour la construction des huttes. En cette veille de Toussaint, c'est avec des feuilles mortes, balayées de terre et compressées, que nous recouvrons la charpente de notre abri. Aurais-tu cru qu'avec une matière aussi humide, déjà pourrissante, on pourrait se mettre à l'abri contre la pluie et le froid ? Bien entendu il faut ensuite recouvrir la couche de feuilles de fagots de bois. Donc, j'étais paisiblement occupé à coltiner de lourds sacs pleins de feuilles mortes quand j'entends tomber dans le bois dru où nous travaillions comme une grêle de noix--un bruit sec et métallique succédant à un sifflement et à un boum. En même temps, je vois les camarades qui se regardent et se mettent à l'abri--les plus éprouvés nous renseignent, " C'est des craquenelles " (=shrapnells). Taquinés par une pièce de chez nous installée à la lisière de notre bois, les Allemands répondaient en arrosant tout le terrain de cette grêle. Pour un " baptême de feu ", cela n'avait rien de très impressionnant--on " rigolait ", la trouvant un peu mauvaise--mais personne n'a été blessé. Nous avons trouvé un de ces " pots à fleurs " en acier qui éclatent en l'air pour lâcher leurs noix de plomb--10 cm de diamètre--c'est vilain. Cela a d'ailleurs assez vite cessé--nous avons pu nous remettre à notre baraque et ce bruit de gros grêlons tombant sec m'a mis en train de penser à notre entrée dans Torre Pellice. Et depuis hier ces doux souvenirs ne me quittent plus et se muent en de chères espérances. Oui, si notre destin le veut, nous parcourrons à nouveau les beaux sentiers qui sillonnent la terre--comme des convalescents la santé, nous saurons mieux apprécier la paix, la liberté et la beauté des choses--et la joie de marcher côte à côte, tout entiers l'un à l'autre. Un peu plus, je remerciais les " craquenelles " de m'avoir évoqué les grands châtaigniers et les pampres et les champs de maïs du pays vandois.

[...] As-tu revu Landévennec et la presqu'île des Espagnoles ? Je me rappelle l'impression que me faisaient alors les gueules des canons et les lignes rectilignes des forts défendant l'accès de la rade de Brest. Parmi les genêts et les pins, dans la lumière rose qui inondait la baie, j'y voyais presque une injure à la douce nature. Et je me rappelle aussi, pourtant, mon étonnement devant la confiance entière de Dormoy, Gaston Lévy, etc.--ils ne pouvaient croire à la guerre<sup>41</sup>. Par bonheur, le réveil n'a pas été

---

<sup>41</sup> Gaston Lévy (1882-1944) et soit Pierre Dormoy (1876-1970), soit Marx Dormoy (1888-1941), tous les trois militants syndicalistes et socialistes. G. Lévy fut adhérent à la SFIO de son début jusqu'à la scission " néo-socialiste " en 1933, où il adhère au Parti Socialiste de France. Il fut tué par la milice en 1944. Pierre Dormoy fut conseiller municipal et député de Paris et, après la Libération, maire de Menton. Il habita quelques temps dans le même immeuble que Paul Lafargue, gendre de Marx, et le connaissait bien ; il était aussi ami de Georges Sorel. En 1912, il fut brièvement membre du Groupe d'études socialistes. Pendant la guerre, il fut mobilisé en 1914, gazé puis fait prisonnier par les Allemands, passant la dernière année de la guerre en captivité. Marx Dormoy, comme l'indique son prénom, est né dans une famille militante ; son père Jean était disciple de Jules Guesde. Marx Dormoy fut membre de la la



trop cruel--et le dépit de nos illusions perdues ajoute à notre résolution de vaincre. Mais je ne veux pas me laisser aller à aborder ce chapitre. Ce n'est pas l'heure de philosopher. [...]

Je suis content de ce que tu me dis d'Antoine et des expériences que tu fais en K.G.<sup>42</sup>. Sais-tu que la guerre m'aura converti plus que jamais au jardin d'enfants tel que tu le comprends et le pratiques ? Plus que jamais je vois que l'hypertrophie de l'intelligence abstraite et discourante est un mal, qu'elle fait des hommes déséquilibrés, incomplets et inaptes à la vie. Plus que jamais, j'apprécie ce qui me manque tant à moi-même : des sens aiguisés par une longue habitude de l'observation, l'initiative fertile en ressources et habile à tirer parti de tous les matériaux qu'offre le milieu, les muscles résistants et souples au service d'une volonté brave et virile. Tout cela, chère, c'est l'éducation telle que tu la conçois, continuée jusqu'à l'âge mûr (et après) qui le donnera à nos fils, à la race nouvelle qui va naître de ce bain de sang. Les meilleurs de mes camarades, ceux que j'aime le mieux (et l'amitié, la fraternelle camaraderie est la plus grande douceur de notre existence) appartiennent déjà à ce peuple élu. C'est une joie pour moi de les découvrir et de me mettre à leur école et sous leurs ordres--quel contraste avec la race d'abrutis et d'écrasés que nous a dépeinte Pierre Hamp<sup>43</sup>. Ceux-ci aiment leur travail, aiment la vie, marchent droit, sont francs et fiers et n'ont peur de personne. Je pense notamment à un de mes camarades sergents, venu comme moi spontanément du 44<sup>e</sup>. Assez petit, sec, nerveux, châtain, de Ligny-en-Barrois--a travaillé longtemps pour la société des lunetiers, mais d'avoir toujours les mains dans l'eau lui donnait la gale des mains, alors il travaille dans le meuble pour un vicaire qui depuis la séparation a monté une importante usine d'ébénisterie occupant des centaines d'ouvriers. Mon ami gagne 6 francs par jour, parfois plus (car il travaille aux pièces). Il a 3 enfants, l'aîné 10 ans, le plus jeune 10 mois. Pour lui "opticien" et "optimiste" sont interchangeable. Je t'assure qu'il ne connaît pas l'angoisse. On lui apprend que les Prussiens vont peut-être prendre Dunkerque et Calais : "Tant mieux, mon vieux, ça sera leur tombeau, tu verras ce que je te dis." Les Prussiens ont déjà ravagé son pays en 1870 et ruiné son père. Il les connaît de longue date. Il ne va pas à l'église, ce qui n'empêche pas son patron le curé de l'apprécier plus que beaucoup de "faux calotins". Comme le protestant Partridge lui prêtait l'autre jour une petite brochure évangélique : "Ah, lui dit-il, je vois ça--tu veux me fanatiser--mais y a rien à faire, je suis trop vieux." Toujours actif, toujours de belle humeur, toujours prêt à donner ce qu'il a--ses soldats qui le voient toujours travailler au milieu d'eux, lui sont tout dévoués. C'est un homme, son regard est franc, on peut compter sur sa parole. Je ne sais pourquoi je te parle si longuement de ce simple et brave prolétaire.

Chère, veux-tu bien remercier Dodd<sup>44</sup> de sa longue lettre que j'ai été bien content de lire. Je n'ai pas de timbre et pas de loisir pour écrire à d'autres qu'à toi. Dis-lui que je

---

Commission Administrative Permanente de la SFIO en 1908, 1916, 1918, et 1934-1938 et ministre du Front populaire. Il publia ses premiers articles dans *Le Combat socialiste* qu'il dirigea pendant 15 ans. Pendant la guerre, il était engagé comme simple soldat du 4<sup>e</sup> Génie de 1914 jusqu'en 1918. Il fut assassiné en 1941.

<sup>42</sup> *Kindergarten* (jardin d'enfants).

<sup>43</sup> Voir note 21?.

<sup>44</sup> Frederick Lawson Dodd, ami anglais de Hertz, était membre de la Société fabienne, association socialiste anglaise fondée en 1884. Ce groupe d'intellectuels et littérateurs socialistes, qui exerça une influence considérable sur certains socialistes français, préconisait l'arrivée du socialisme non par une révolution violente mais par la "perméation" de la vie intellectuelle et politique de la nation ; les membres du groupe proposaient d'utiliser leurs atouts littéraires et sociologiques pour reconstruire l'économie et pour réformer les structures sociales du pays sans violence. Le groupe prit son nom de Fabius, général romain évoqué dans la devise du groupe: "For the right moment you must wait, as Fabius did, most patiently, when warring against Hannibal, though many censured his delays ; but when

pense souvent à lui et que moi aussi je suis heureux de cette consécration apportée à notre amitié.

[...]

Ton Robert

[...]

le 2 novembre 1914

Chère femme,

[...] Jusqu'ici, je n'ai trouvé dans la réserve qu'une vie un peu plus dure, un peu plus active--à peine plus de risque. Je suis tout à fait calme, tout à fait adapté à ma situation. Je vis dans l'instant et réfléchis très peu. Il y a une formule que certains soldats affectionnent--que mon ancien maître-queux Jamin notamment mettait à toutes les sauces--" Ne t'occupe pas des cancans ". Oui, fais ton " truc ", ta besogne de chaque jour, sans prêter l'oreille aux vains bruits des importants. J'en suis venu même à m'accommoder de la pénurie presque totale de nouvelles qui est notre lot. Au point de vue physique, tout va à souhait--pas un rhume, pas un mal de gorge, pas une douleur dans ma carcasse depuis le début de la campagne. Je n'échappe pas tout à fait, malgré 2 ceintures abdominales superposées, à la grande ennemi du troupier au bivouac, la diarrhée---mais jusqu'ici je ne l'ai eue que par intermittences et d'une façon bénigne. Et, chose curieuse, cela n'affaiblit pas comme " dans le civil ". Je me sens endurci, bien trempé et il me semble que je pourrai aller jusqu'au bout n'importe où. Encore une fois, je ne suis nullement exalté et tu n'as pas à craindre de ma part un coup de tête ou une imprudence. [...] Tu as dû savoir que les deux Léon se sont occupés de la question de ma nomination comme aide-interprète. Je reste passif, presque indifférent. Si, comme il me le semble parfois, je puis rendre dans ce poste un service plus actif, j'en serai heureux. Si je reste ici, je suis content aussi. Il fait doux, ensoleillé, mais la pluie menace. Les feuilles sont presque toutes tombées et déjà, aujourd'hui, un de mes hommes m'a apporté une baguette en me montrant, comme il disait, des " pâquerettes " de saule (=chatons). Il a ajouté que le jour des Rameaux en février ils les portaient au cimetière. L'automne a été remarquablement doux--nous n'avons pas été très éprouvés jusqu'ici. J'ai écrit à Roussel<sup>45</sup> une carte postale il y a environ 3 semaines--je n'ai reçu aucune réponse--ne t'inquiète pas pour mon manuscrit<sup>46</sup>. Il n'y a aucune raison pour qu'il

---

the time comes, you must strike hard, as Fabius did, or your waiting will be vain and fruitless." Le vrai fondateur du groupe, Thomas Davidson, était un " romantique puritain " et un orateur doué, jouant le rôle de prophète apocalyptique et orientant le groupe vers des buts essentiellement religieux. Peu après sa création, le groupe se divisa en deux factions : l'une, religieuse, " The Foundation of the New Life ", l'autre, politique, " The Fabian society ". La Société fabienne demeurait un mélange de divers éléments politiques et littéraires, comme l'atteste l'appartenance au groupe de Bernard Shaw, H. G. Wells et G. K. Chesterton.

<sup>45</sup> Pierre Roussel (1881-1945) a été camarade de Hertz à l'Ecole normale supérieure. Roussel travaillait sur la mythologie grecque et passa plusieurs années à Athènes où il fut directeur de l'Ecole française d'Athènes. Il partageait l'intérêt que Hertz portait aux questions religieuses, sa thèse complémentaire était une étude des cultes égyptiens à Délos du III<sup>e</sup> au I<sup>er</sup> siècle avant J.C. Il existe dans le FRH dix-sept lettres de Hertz à Roussel de 1904 à 1914.

<sup>46</sup> Hertz évoque sans doute ici de son étude sur " le Mythe d'Athènes " (ou sur les " Légendes et cultes des roches, des monts et des sources ", autre titre attribué à la même étude), sur laquelle il travaillait au moment où la guerre éclata. Etant donné le sujet, il est logique que Roussel, spécialiste en mythologie grecque, ait gardé le texte. Hertz avait l'intention d'aller en Grèce en septembre 1914 avec Roussel. Après

soit perdu, Nancy n'ayant pas souffert. Et puis, au pis aller, j'ai toutes les notes nécessaires et pourrais le reconstituer, si j'en ai le loisir. [...]

Je suis content, mon Alice, que la *Campagne de France* t'intéresse. Il y a un passage sur la comtesse Gallitzin et ses enfants que tu as dû aimer<sup>47</sup>, et beaucoup d'autres. Et pourtant il y a quelque chose de choquant dans le détachement surhumain de Goethe. La guerre était pour lui une distraction mauvaise qui l'enlevait à son œuvre propre. Pour nous, simples hommes, c'est autre chose. Merci du *Livre blanc*<sup>48</sup>--je ne l'ai pas encore reçu, je ne lis plus rien, je n'en sens pas le besoin--même inactif, je ne m'ennuie jamais. Les sujets d'observation ne me manquent pas. J'en suis même étonné, mais c'est vrai : les jours passent vite. Je t'embrasse de tout mon cœur.

R.

le 3 novembre 1914

Chère Alice,

J'ai reçu aujourd'hui ta lettre du 28 octobre adressée directement ici. Je suis bien peiné que mon changement d'affectation t'ait à ce point ébranlée et tourmentée<sup>49</sup>. D'autant plus que ton " mouvement de révolte " et ton inquiétude auraient été évités, ou du moins bien atténués, si tu n'avais pas été avertie d'une façon aussi imprévue, sommaire et brutale. Je m'imaginai que tu avais eu connaissance de mes lettres à Léon Eyrolles. Pardon, chérie, de t'avoir si peu ménagée, de t'avoir trop demandé. Mes lettres reçues depuis, en te renseignant plus exactement, ont dû te rassurer d'abord et aussi te faire mieux comprendre ma décision. Je te rappelle le point essentiel : c'est qu'il fallait un sergent de la classe 1899 dans ma compagnie--sur 3 ou 4 que nous étions, j'avais de fortes chances d'être désigné d'office, ou par le tirage au sort. Il n'est donc pas

---

la guerre, Mauss annoncera son intention de publier ce manuscrit qui a disparu plus tard dans des circonstances qui restent obscures (voir Robert Parkin, *The Dark Side of Humanity : The Work of Robert Hertz and its Legacy*, p. 11).

<sup>47</sup> Goethe raconte plusieurs séjours chez la famille de la comtesse Gallitzin pendant la campagne de France. Le passage dont Hertz parle est le suivant : " Cette noble femme sentit de bonne heure que le monde ne nous donne rien, qu'il faut se recueillir en soi-même, qu'il faut s'occuper des intérêts du temps et de l'éternité dans un cercle intime et borné. Elle avait embrassé les uns et les autres. Elle trouvait le suprême bien temporel dans ce qui est conforme à la nature. Il faut se rappeler ici les maximes de Rousseau sur la vie civile et sur l'éducation des enfants. On voulait revenir en tout à la simple vérité : les corsets et les souliers à talons avaient disparu ; la poudre s'était dissipée ; les cheveux tombaient en boucles naturelles ; les enfants de la princesse apprenaient à nager et à courir, peut-être même à se battre et à lutter. Je n'aurais pas reconnu sa fille : elle était devenue grande et forte ; je la trouvai intelligente, aimable, bonne ménagère, vouée et façonnée à cette vie demi-monastique. Voilà comme on avait réglé la vie temporelle et présente. Les bien futurs, éternels, on les avait trouvés dans une religion qui donne la sainte assurance de ce que les autres font espérer par leurs enseignements. " (*Œuvres de Goethe, tome 10, Mélanges*, Paris, L. Hachette et compagnie, 1863, p. 136).

<sup>48</sup> La version allemande des conditions politiques et diplomatiques et des événements qui contribuèrent au déclenchement de la guerre.

<sup>49</sup> Alice, le 28 octobre : " Je viens de recevoir tes trois cartes (21, 22, et 22 oct) m'annonçant que tu as, sur ta demande, été versé dans l'active. Tu me crois plus forte que je ne suis quand tu me dis que tu me sens avec toi. Non [...] mon premier mouvement est un mouvement de révolte [...] Il y a une aussi grande folie à vouloir donner plus qu'on ne vous demande, qu'à flancher et à se cacher, ou à éviter lâchement le danger [...] Je sais bien que, pour vaincre, il faut que chacun soit capable de l'ivresse qui fait les héros. Pour nous, les femmes, qui attendons, c'est bien difficile et je te crie : " Ne nous oublie pas " ... Tâche d'être mesuré dans ton ardeur à te sacrifier. " Un peu plus tard, le 14 novembre, elle écrira : " Tu me pardones, cher... ce mouvement de révolte, bien vite passé... Comme dit Renée, " Fichtre, vous êtes difficiles en fait d'héroïsme ! Jésus lui-même a dit : Eloigne cette coupe de mes lèvres ! " "

entièrement vrai que c'est "sur ma demande" que je suis parti. Je n'ai fait que répondre à l'appel qui m'était adressé--et devancer spontanément une désignation plus ou moins probable. 2°) Il n'est pas exact comme tu le crois, que je fasse partie d'un régiment d'active : le 330 est un régiment de réserve (la réserve du 130<sup>e</sup>)--presque exclusivement composé de réservistes, d'hommes de mon âge, ou à peine plus jeunes. 3°) Ce changement d'affectation n'est pas une catastrophe--nul ne peut dire si je cours plus de risques ici que là-bas. Il est même possible d'après ce qu'on me dit, que le 44<sup>e</sup> ait plus marché et ait été plus exposé depuis notre départ que nous-mêmes. Nous menons ici une vie d'avant-postes, assez fatigante mais sans le moindre combat. Et bien loin qu'il soit question de nous porter en avant, voici qu'on nous annonce, à partir de vendredi prochain 4 jours de repos dans un village en arrière de la ligne. Evidemment, cela peut changer ; mais s'il est possible (et je t'avoue que je l'espère) que nous marchions un peu plus que je n'avais fait au 44, cela ne signifie pas qu'en venant ici je me sois exposé follement. J'ai saisi l'occasion qui s'offrait à moi de prendre rang dans une troupe un peu plus jeune, conformément à mon âge et à mes forces. Chère, je t'assure que je ne suis nullement exalté et quant à vous oublier, toi et Antoine, cela me serait bien impossible, car vous ne me quittez jamais. Il s'agit donc, chérie, d'une chose toute simple et de peu de conséquence. Si en me présentant spontanément, j'ai fait un tout petit peu plus que mon devoir, ce n'a pas été de ma part une folie, un coup de tête--mais bien le fruit d'une longue délibération intérieure, d'un travail subconscient... ou plutôt l'aboutissement de toute ma vie. Chère, comme juif, je sens l'heure venue de donner un peu plus que mon dû--parce qu'il y en a beaucoup qui ont donné ou qui donnent beaucoup moins qu'ils n'ont reçu. Il n'y aura jamais assez de dévouement juif dans cette guerre, jamais trop de sang juif versé sur la terre de France. Si je puis procurer à mon fils de bonnes et vraies lettres de grande naturalisation, il me semble que c'est le plus beau cadeau que je puisse lui faire<sup>50</sup>.

Comme socialiste, j'ai toujours prétendu que le désir de servir la communauté peut être un mobile d'action aussi puissant que le désir du profit ou l'intérêt individuel. Trop d'hommes, même à cette heure, se réservent, pensent trop à eux, il faut au moins que quelques-uns aillent au devant de ce qu'on leur demande, soient prêts à répondre toujours à l'appel fait à des "volontaires".

Comme sociologue et rationaliste, j'ai toujours affirmé que la seule pensée du salut commun suffisait à inspirer et à soutenir le don de chaque individu, jusqu'au complet sacrifice de soi, s'il le faut, sans qu'il soit besoin de symbole, ni de figuration mythologique : c'est le moment ou jamais de prouver ma foi. Chère, tu le sais bien, je n'ai fait jusqu'ici que recevoir, j'ai été comblé par le sort--jamais rien de pénible--une vie facile et toute de joies--comment rester sourd, à présent, à cet appel fait à ma bonne volonté. Jusqu'à présent, je n'ai guère souffert de la guerre, je te le dis bien sincèrement, et les toutes petites souffrances que j'ai pu subir--fatigues, privations, etc.--c'est bien facilement et d'un cœur content que je les ai "offertes" à mon Dieu, comme on dit dans les couvents chrétiens. Sortir des mots, vivre son idéal, se trouver en se donnant, voilà la belle occasion que nous offre cette guerre. Ce serait nous frustrer nous-mêmes que de ne la pas saisir. Voilà pourquoi j'avais l'impression, au 44, d'être "refait", volé. Tes lettres, pleines de vaillance, ont sans cesse entretenu et confirmé en moi cette disposition d'esprit. Tu pensais à moi marchant, me donnant, dans le danger--c'est tel que tu m'aimais, c'est tel que je voulais être pour mériter ton amour.

---

<sup>50</sup>Voir aussi les lettres du 13 décembre, du 22 mars 1915, et du 2 avril 1915. Dans une lettre à Mauss juste après la mort de Hertz, Durkheim écrivait que Hertz "voulait racheter les fautes d'Israël (au sens propre du mot)" (Emile Durkheim, *Lettres à Marcel Mauss*, présentées par Ph. Besnard et M. Fournier, Paris, PUF, 1998, p. 455).

Si je ne t'ai pas dit ces choses plus tôt, c'est parce qu'en principe toutes nos lettres sont lues et non cachetées et qu'il est désagréable de parler quasi en public de choses intimes--et puis parce que je savais bien que tu les sentais comme moi. Même après ta lettre, je reste sûr que, mieux informée, tu m'approuves et que, possédant toutes les données de ce petit cas de conscience, tu m'aurais poussé à agir comme j'ai fait. Encore une fois, ne t'imagines pas que j'ai fait quelque chose d'extraordinaire. Nous étions 120 environ de mon bataillon du 44 à venir ici, soit volontaires, soit désignés. Et personne ne se croyait un héros--les uns acceptant passivement un changement non désiré mais inévitable, les autres heureux d'aller vers une vie peut-être un peu plus active. Jusqu'ici nous ne sommes guère plus à la guerre ici que là-bas. Chère, sois sûre que je ne suis pas exalté, que, si je désire ardemment faire mon devoir le mieux possible, je ne chercherai jamais à me distinguer par de vaines prouesses. Je suis ménager de moi-même, très soucieux de ma santé et des mes aises, je serai toujours très prudent--ne cherche pas trop à tout prévoir, à chaque jour sa peine, sa joie, et son devoir. Mes notes et mes fiches, au besoin, tu les donnerais à Durkheim<sup>51</sup> qui saurait bien en faire le meilleur usage. Je t'embrasse, ma femme bien-aimée--aie confiance.

Robert

le 5 novembre 1914

Ma chère femme,

[...] Je t'assure que je n'ai rien fait jusqu'à présent ni d'épatant ni d'héroïque. J'ai pris le meilleur parti, voilà tout, et je ne regrette rien. Ci-joint une carte de Chiffert " le raisonnable " qui te prouve qu'ils ont trinqué au moins autant que nous, 2°) que le dit Chiffert " approuve ma décision ", 3°) qu'ils sont revenus s'enterrer dans ce vilain bout de Bras, plein de fumier que je ne leur envie pas. Chère, crois-moi, tu n'as rien ni à me reprocher ni à admirer en moi--devançant peut-être un peu mon tour (tout au plus), j'ai réussi à me mettre à ma place, je m'en trouve très bien--et il ne faut pas que tu te tourmentes plus qu'auparavant. J'étais à la guerre avant, j'y suis encore--partout il y a un risque, mettons qu'il y en ait un peu plus ici, il y a aussi plus d'action, partant plus d'intérêt et de joie. Je suis certain, chère, que maintenant tu vois les choses de la même façon que moi et que nous sommes de nouveau en pleine communion--à l'unisson. Rien de nouveau d'ailleurs, dans notre vie, si ce n'est que tout près de nous nos batteries font du beau travail, préparant peut-être notre marche en avant. Près de moi, toute l'après-midi, un petit lieutenant d'artillerie a dirigé le tir de sa batterie, heureux de sa puissance, comme un enfant réglant de loin l'action de ses artilleurs, fier du beau pointage--et d'avoir en quelques coups effondré un moulin dont les Allemands avaient fait un fort redoutable. Les batteries ennemies répondent, mais pauvrement, et jusqu'ici leurs " craquenelles " et leurs marmites, même quand elles arrivent près de nous, me paraissent peu impressionnantes. Tout cela est intéressant, et comme nous avons un peu de soleil et de belles lumières sur la campagne nous trouvons notre sort très enviable. Chère femme, oui, je le sais depuis longtemps le sort des femmes est plus dur de beaucoup--elles font les guerriers, elles les offrent, et elles n'ont même pas la joie d'aller à la guerre. Le don est d'autant plus pénible qu'il ne s'accompagne pas du contentement

---

<sup>51</sup> Emile Durkheim (1858-1917), fondateur de *L'Année sociologique*, à laquelle Hertz contribua régulièrement à partir de 1904) était le directeur de la thèse inachevée de Hertz. Alice confia à Durkheim beaucoup de textes inachevés et de notes de cours appartenant à Hertz; Marcel Mauss en prendra possession après la mort de Durkheim.

que donne la vie active. Et encore nous agissons à peine pour le moment ; nous ne sommes guère que spectateurs, mais notre tour viendra. Mon lieutenant m'a dit la mort très courageuse d'un jeune lieutenant Javal, élève ou ancien élève de l'Ecole Normale Supérieure<sup>52</sup>, qui était, paraît-il, très bon officier. Sans nouvelles de la situation générale depuis 5 ou 6 jours, je finis par m'accommoder de ce vide.

Interrompu, je reprends ce matin 6 nov[embre]. Chère, je vois en ce moment les feuilles mortes retourner à la terre, noircir et former un gras et fertile terreau. J'y trouve mon modèle. Refaire la mère patrie d'où nous venons en nous offrant, tout entiers s'il le faut, en nous rendant, en nous fondant par le dévouement dans cet humus éternel d'où sortiront encore tant de belles pousses de vie. Tout est doux, tout est simple, tout est acceptable et bienvenu d'avance parce que tout a un sens, tout est dans l'ordre, même la fatalité la plus aveugle. Hier, près de moi, le petit lieutenant d'artillerie brun, jeune, pétulant, se demandait, ivre de sa puissance : “ Est-ce que je vais bombarder ce fortin, là-bas en face de nous ? ”-- il hésite-- “ Bah, il n'y a là qu'une vingtaine de poilus, c'est pas la peine, attendons qu'ils y aient encore un peu plus travaillé. ” Je me dis que là-bas, à 800 mètres, il y a peut-être un doux professeur de philosophie à lunettes de Heidelberg, qui me ressemble comme un frère et dont la vie ou la mort dépendent du caprice du petit sous-lieutenant--ce ne sera pas pour cette fois... Mais je ne me révolte pas. La mort de mon collègue ne serait bête qu'en apparence, s'il l'a acceptée et voulue avec joie. Oui, chère femme, imitons l'obscur et silencieux travail des feuilles mortes qui revivent en se perdant dans la grande terre anonyme et féconde. Sourions à notre destin. Rien ne nous trouvera rétifs--tout ce qui se présente sera toujours au-dessous de notre attente et de notre offrande. [...]

Robert

le 7 novembre 1914

Chère Alice,

[...] Je vais toujours très bien--pour 3 ou 4 jours nous ne sommes plus aux avant-postes. On se repose, on se soigne, on mange bien, on dort le plus possible. La fleur de notre vie, c'est la précieuse camaraderie, ou plutôt l'amitié qui nous unit les uns aux autres selon nos affinités. Là-bas, j'avais une vraie affection pour Chiffert, beau, grave, toujours raisonnable et plein d'autorité. Mais il était froid, réservé, un peu “ important ”--habitué à régner en maître dans sa mine et son canton. Ici, mon meilleur compagnon c'est cet ouvrier Charoy dont je t'ai parlé. Avec ses gros sourcils, sa grosse moustache, sa forte impériale, le tout châtain, un peu roux, traits réguliers mais rudes, beau regard franc. C'est le type du soldat français des images d'Epinal ou du bon ouvrier des romans de Pouget.<sup>53</sup> Sa vie de famille est une idylle. Il vient de me montrer une lettre de sa femme qui m'a ému. Elle touche 1 fr. 75 par jour de la commune pour elle et ses 3 enfants--et trouve le moyen, non seulement de faire vivre la maisonnée, mais encore d'aider les vieux parents. Si tu savais avec quelle intelligence et quel sérieux et quel cœur elle parle des enfants, promettant de tout faire pour que le père n'ait pas de reproche à lui faire et pour qu'ils continuent à être bien élevés. “ Elle est trop dévouée,

<sup>52</sup> Pierre Javal, promotion Ecole normale supérieure de 1912.

<sup>53</sup> Emile Pouget (1860-1931), syndicaliste révolutionnaire était le fondateur du *Père Peinard* (1889), petite publication périodique où l'on trouvait les thèmes de la propagande anarchiste de l'époque. Il fonda également *La Sociale* et *La Révolution* et contribua à plusieurs revues révolutionnaires. Il fut le secrétaire de la section des fédérations de la CGT de 1902 à 1908.

cette femme-là », m'a dit mon camarade. Il en est fier, comme je le suis de toi. Si tu pouvais lui envoyer (à Madame Félicien Charoy, 5 rue Bontemps, à Ligny-en-Barrois, Meuse) quelque chose pour les enfants (soit en fait de nourriture : pain d'épices, ou je ne sais quoi de la part d'Antoine--soit comme livres d'école (ils n'ont pas de quoi s'en payer) ou instruments de jardinage, menuiserie, ou autres : le garçon 10 ans, la petite fille 8 ans, le 3<sup>e</sup> 10 mois) cela me ferait plaisir. C'est mon camarade de lit, de bivouac, de combat, etc. C'est lui qui t'écrira si par accident il m'arrive quelque chose, comme en pareil cas j'écrirai à sa femme. Il est franc, loyal, décidé, n'a presque pas été à l'école--les mots, ce n'est pas son affaire-- “ Tu sais, moi, je sais pas causer, je vois le but (à atteindre) et puis les moyens, et puis en route. ” Son petit garçon a un culte pour lui. Il lui écrit : “ Comme tes hommes doivent être contents de marcher avec toi et de t'obéir ”, et c'est vrai. Nous avons sympathisé dès que nous nous sommes vus. Il dit qu'il s'instruit avec moi, mais combien c'est plus vrai de moi. Chez des ouvriers comme lui, il y a une chaleur de cœur, une spontanéité, une aptitude à s'oublier et à se donner simplement, sans phrase, toutes choses que j'aime par-dessus tout et qui sont rares, vraiment, chez les bourgeois. Je suis fier de son amitié, elle contribue à ce contentement plein dont je te parlais.

Interrompu, je reprends ce matin 8 novembre. Hier soir, la nuit tombant, en attendant notre section pour la conduire au cantonnement, nous nous promenons dans la campagne--au loin vers le sud, le ciel est traversé de part et d'autre par les éclairs des coups de canon--plus à l'est la grande lueur rouge d'un village qui brûle. Charoy me dit : “ Oui, mon vieux Hertz, tu verras ce que je te dis, nous irons à Metz et je te dirai : “Porte-moi sur tes épaules pour que j'aïlle, à la fenêtre là-haut embrasser la piote qui nous a jeté des fleurs”... Tu verras si je sais me débrouiller en patrouille--à la fois hardi et prudent. ” Je l'interromps : “ Oui, prudent--il faut penser à ta femme et aux gosses. ” “ Ne t'inquiète pas--je retournerai aussi bien que je suis parti--même mieux--vois-tu, dans le civil--j'étais en train de m'accagniarder (= ? encroûter), je ne pensais pu à rien. Je serai pu intéressé, je comprendrai pu de choses dans la vie. ” Mais on ne peut pas reproduire ces propos avec leur candeur et leur accent. Je m'étonne de voir combien nous sommes d'accord malgré la différence des langages (et le sien est plus énergique).

[...]

Robert

le 7 novembre

[...]

Chère Alice,

[...]Tu me dis dans ta carte du 31 qui vient de me parvenir aussi que tu espères que je suis content. Oui, chérie, très content, d'un contentement intérieur que je crois n'avoir jamais éprouvé, ni même soupçonné, presque trop doux--et je me fais l'effet d'un égoïste en pensant à vous autres qui ne connaissez pas cette bénédiction. Chère, si tu partages mon contentement, alors il ne me manque rien. Tu sais, je comprends maintenant les personnages de Tolstoï -et ce qu'il appelle leur conversion, leur résurrection. Cette unité--toutes les tendances de votre être réconciliées, toutes vos forces tendues dans une seule direction, rien qui puisse vous rebuter puisque tout est bien accueilli d'avance. Même l'ennui... de saveur un goût nouveau... à toutes choses, être comme inondé de certitude et de lumière (point de heurt en vous, légèreté des pensées)--aucune question ne se pose, tout est dans l'ordre, tout est à sa place, dire oui

même au plus absurde des destins et le justifier par cette acquiescence, ne pas haïr même ses ennemis : ils accomplissent leur destinée comme nous, et pourtant être capable de leur faire durement tout le mal qu'il faut, parce qu'il le faut, n'avoir plus besoin de raisonnements, de considérations idéologiques (toujours suspectes et chancelantes), pour ennoblir cette guerre et exalter notre courage, trouver un réconfort et un stimulant suffisants dans l'accord de notre volonté et de l'ordre des choses. Que de mots à présent deviennent réalités, ma femme aimée, et comme je comprends mieux la douce et bienheureuse sagesse de Marc Aurèle, écrivant “ pour lui-même ” près du feu de bivouac tandis qu'il guerroyait sans peur et sans haine, contre les barbares. Même la pensée de la défaite toujours possible malgré tout ne m'étreint plus le cœur comme avant. J'espère, mon aimée, que cette sérénité ne te fais pas horreur, elle me vient avant tout de la confiance que j'ai en toi.

Ton Robert

[...]

8 novembre midi

Chère Alice,

[...]

Je suis de repos au village, un chaud rayon de soleil me pénètre de bien-être. Près de moi, une petite fille blonde, Fleurette Simone, 5 ans, ne me laisse pas un instant de repos-- coquine de petite lorraine, en voilà une qui ne gémit pas des “ horreurs de la guerre ”. Tandis que j'écris, elle veut à tout prix m'ôter mon alliance. “ Tiens, Maman, le monsieur, il a une dent en fer ! ” (Je t'ai déjà dit, je crois, combien mes dents en or font d'impression par ici). J'ai dit à Simone que mon petit garçon qui s'appelle Antoine court toujours après les poules--“ Et sa maman ne lui en fiche point sur la gueule ? ” ! ? ! Stupéfaction. Elle fouille en ce moment dans ma poche et la trouve “ profonde ” ! Elle est propre et bavarde--et un ruban rose dans les cheveux. Dans ce village abîmé, sali, ces petites filles propres, sentant le savon disent la volonté de la mère de se garder, de se maintenir à leur niveau de vie décente et soignée. “ Quel âge a ta petite sœur Violette ? ”-- “ Je ne sais pas, je ne l'ai pas appris. ”

Chère, j'ai reçu aussi ta lettre de Morgat, 2 novembre. Je suis content de savoir que quand tu as su exactement comment les choses s'étaient passées, tu ne m'en as plus voulu. Tu as raison de me prémunir contre le péché d'orgueil--mais je t'assure que j'ai bien réfléchi. Il faut une “ balance ”, l'équilibre n'existe que si quelques-uns vont au-devant du devoir. Je ne puis pas penser comme toi qu'il est mal de demander à aller sur le front. Peut-être parce que j'ai quelques données qui te manquent, ma chère femme. Il faut le levain pour faire lever la pâte. Et l'humanité, même en temps de guerre, est en masse plus pâte que levain. En fait je constate que cette infusion de territoriaux, dont beaucoup sont venus de leur plein gré, Meusiens et Parisiens dans ce régiment de Mayennais solides mais un peu mous et inertes, j'espère qu'elle aura de bons effets et tonifiera le régiment. Oui, chère, ne te tourmente pas, ne sois pas impatiente ; je voudrais qu'il te fût aussi facile d'être patiente qu'à moi--mais je sais bien que nous avons la plus belle et la plus douce part. [...]



As-tu reçu mes lettres adressées à Paris, notamment, celle contenant la lettre du propriétaire de la rue Pierre Guérin <sup>54</sup> ? ? Décide sagement pour l'hiver et par toi-même. Je t'embrasse de tout cœur.

R.

le 11 novembre 1914

Ma chère femme,

J'ai reçu ce matin ta lettre du 6 novembre et par le même courrier celle de Léon Eyrolles du 7 nov[embre] où il me dit qu'il a écrit à Albert Thomas<sup>55</sup> à mon sujet. Remercie-le bien, n'est-ce pas ?, de sa gentille lettre et de la peine qu'il a prise pour moi. Je comprends ton hésitation, chère femme, l'ayant éprouvé moi-même--et je m'en voudrais de t'avoir causé de la peine, d'autant plus que maintenant, je me sens à ma place et très content. Moi non plus, je ne voudrais rien demander--tout simplement, se renseigner : s'il y a toujours une forte demande de gens connaissant 3 langues<sup>56</sup>, je suis prêt--mais je ne cherche pas une promotion, pas même un poste plus "intéressant". Ce n'est pas la question. Je suis d'accord avec toi, chérie, tu peux m'en croire : je ne cherche pas à briller, à me distinguer, je ne cherche qu'à faire comme il faut ma tâche de chaque jour. Seulement, s'il se trouve que mes aptitudes extra-militaires répondent à un besoin (tout est là), pourquoi n'aurais-je pas le droit de les faire connaître et de les mettre à la disposition de l'autorité militaire ? Je ne pense pas qu'il puisse y avoir de malentendu : c'est un poste actif, de marche, que je demanderais ; autrement, je préfèrerais de beaucoup rester ici. [...]

Ce n'est plus l'automne, c'est déjà l'hiver. Vent fort et froid ; on dirait presque l'approche de la neige. Jusqu'ici nous n'avons guère souffert de la température, car presque toujours nous pouvons faire un peu de feu dans nos abris--et puis rien de tel que de se serrer les uns contre les autres. Pour le camping, j'ai ici de bons maîtres qui savent tirer parti de tout et m'apprendre à travailler. [...] Je ne sais si je fais erreur, mais

---

<sup>54</sup> Hertz évoque à plusieurs reprises dans ses lettres le terrain rue Pierre Guérin; ce terrain sera plus tard l'emplacement d'un jardin d'enfants créé par Alice, après deux autres rue Claude Bernard et rue de la Source, qui prendra le nom de "Petite école". L'école existe toujours, 40 rue Pierre Guérin, dans le seizième arrondissement à Paris ; on y trouve les bureaux de l'Association du jardin d'enfants des Nations Unies. Antoine Hertz en est toujours le propriétaire.

<sup>55</sup> Albert Thomas (1878-1932), militant socialiste et coopérateur, était l'une des figures clefs dans le milieu des intellectuels socialistes de la période. Normalien, agrégé d'histoire, il était déjà socialiste à son arrivée à l'École normale et son contact avec Lucien Herr n'a fait que renforcer ses convictions. Comme Hertz, il aimait le contact des hommes et la vie pratique en dehors de l'université autant que la vie spéculative. Il délaissa la carrière universitaire pour se tourner vers la politique (bien que il ait enseigné brièvement au collège Sévigné où Alice travaillait). En 1904, Jaurès l'appela à *l'Humanité* pour y diriger la rubrique sociale. Thomas fut membre du PSF dès sa création en 1902, et député socialiste de 1910 à 1921. Après un mois de guerre, il fut rappelé pour assurer la coordination des chemins de fer entre le ministère des Travaux publics et l'Etat-major puis, en octobre, il fut chargé, comme sous-secrétaire d'État, de l'organisation de la fabrication du matériel de guerre. La lettre émouvante qu'il écrira à Alice après avoir appris la mort de Hertz (lettre inédite Thomas à Alice, 16 mai 1915, FRH), montre à quel point Thomas se sentait proche de Hertz. En mai 1915, peu après la mort de Hertz, Thomas deviendra sous-secrétaire d'Etat à l'artillerie et aux équipements militaires puis, en décembre 1916, ministre de l'Armement avec accès au Comité de guerre dans le deuxième cabinet Briand ; il demeura à ce poste jusqu'en mars 1917, ayant réuni autour de lui une équipe qui comprenait plusieurs sociologues durkheimiens (dont François Simiand (voir note 203), Henri Hubert et Hubert Bourgin). Après la guerre, il deviendra le premier directeur du Bureau international du travail à Genève

<sup>56</sup> Hertz parlait l'anglais et l'allemand.

il me semble que je sens percer dans ta bonne et vaillante lettre du 6 un peu de lassitude, un peu de déception (de ne point trouver peut-être à Paris l'atmosphère que tu espérais) ; ou bien sont-ce les soucis de chaque rentrée, quand il faut tout remettre en train, chercher des auxiliaires ? Mais je suis sûr que tu trouveras en toi (et dans l'affection de tous les nôtres) de quoi surmonter les peines ou les petits ennuis. Tendus comme nous le sommes, la réalité ne peut qu'être inférieure à notre idéal et peut-être même est-il bon qu'elle le soit, parce que pour durer et vivre, il faut des réserves que donne seule l'insouciance, la continuation du train-train médiocre de l'existence. Tu te rappelles, quand nous revenions de Chamonix--comme c'est loin!--nous nous étonnions déjà de la médiocrité de certains propos et que tous les individus ne soient pas totalement absorbés dans la pensée de la patrie à sauver. Même à l'armée, j'ai eu plus d'une fois cette surprise et cette peine. Mais je me suis dit que cela vaut mieux ainsi. Il faut bien des gens pour faire un monde, et toute une gamme de tensions et de dévouements depuis l'enthousiaste don total de soi jusqu'à la prudence égoïste qui continue à ménager son intérêt, à calculer, que chacun écoute l'appel qui vient du fond de son être sans s'étonner et s'attrister si son voisin n'entend pas les mêmes voix. Aimée, parmi les feuilles mortes, dans ces jours gris et glacés, sais-tu que j'ai vu pousser, fleurir des primevères ! Je vais tâcher de t'en envoyer une, en signe de foi et d'espérance, gage des jours chauds et lumineux qui reviendront pour nous, si notre destin le permet, et pour nos frères et nos enfants en tout cas. [...]

R.

le dimanche 15 novembre

Ma chère petite femme,

[...]

J'ai été interrompu et je ne puis reprendre qu'aujourd'hui lundi vers midi. Entre temps, on est venu nous avertir qu'il y avait trop de monde au 330 (depuis que le régiment a été complété par l'arrivée de ses réserves de la Mayenne) et que nous les territoriaux du 44 allions être tous expédiés le soir même vers un autre régiment de réserve, qui se trouve dans nos parages et qui est en déficit. J'avais déjà fait mon sac, j'étais prêt à partir dans la nuit noire par la pluie battante--lorsqu'à la dernière minute on nous dit que quelques hommes du 44 (une douzaine par c[ompagn]ie) restent affectés au 330. On a dit que le choix de ces 12 avait été laissé au hasard, mais je crois bien que je dois d'avoir été désigné pour rester à la faveur de mon lieutenant, un jeune instituteur de Vincennes qui dès le début s'est intéressé à moi et m'a témoigné de la sympathie. J'ai été un peu honteux de bénéficier de ce traitement privilégié et d'abandonner tous mes camarades partant pour un autre poste. Surtout, j'ai eu un vrai serrement de cœur à me séparer de Charoy. Nous étions si amis que nous espérions finir la campagne ensemble, mais jamais on ne se sent plus petits, plus fêtu de paille balayé par le vent que nous ne le sommes en ce moment. Rencontres les plus étonnantes, séparations le plus imprévues et les plus brutales, c'est notre lot--grains de poussière que poussent, réunissent où dispersent les courants de l'armée. Malgré tout, le fond d'égoïsme et de lâcheté qui est en chacun m'a fait accueillir avec quelque satisfaction la nouvelle que je restais. Le plaisir de couper à une longue marche par la pluie--ne pas avoir à s'acclimater dans un nouveau régiment (d'ailleurs tout analogue, sans doute, à celui-ci)--surtout ne pas rester plusieurs jours sans nouvelles, car chaque changement d'affectation interrompt le courrier (et cet espoir n'a pas été déçu : aujourd'hui m'est arrivée avec le *Temps* des 11

et 12 ta bonne lettre des mêmes jours). Enfin, si la réponse de Thomas est favorable, cela serait ennuyeux d'avoir changé encore une fois pour si peu de temps. Cette réponse je l'attends toujours. Veux-tu, si tu en as le temps, voir s'il y a moyen d'activer ? Non que je sois malheureux ici, au contraire--mais depuis le départ de Charoy, je m'y sens moins attaché.

Nous sommes toujours à la même place--les sous-offs ne manquent pas--je n'ai pas beaucoup d'aptitude proprement militaires. Si ma connaissance des 3 langues répond à un besoin, je serais heureux de servir plus, selon mes cordes. Chère, tu le sens bien, on a besoin plus que jamais de se sentir utile. On souffre d'autant moins des inévitables petites misères de notre métier que l'on coopère plus activement à l'immense effort collectif dont tu me parles. Ici j'ai peu la sensation de cette coopération active, tout ce qu'on peut faire (et ce n'est pas rien) est de l'ordre passif : bien subir avec sérénité et bonne humeur les menus ennuis : intempéries, contre-marches, alertes vaines, etc., qui font partie de notre condition. Nos souffrances physiques, je te le dis, chérie, en tout sincérité, sont insignifiantes--après tout, nous avons eu pour notre plaisir les pieds mouillés dans la neige pendant des heures (dans la montagne), et les petites privations sont largement compensées par de grandes jouissances : se sécher près d'un bon feu, recevoir une lettre de sa chère femme, toute imprégnée de l'air du doux foyer, y répondre, faire griller du pain, faire quelquefois des repas succulents (de bons camarades doués pour la cuisine nous confectionnent parfois de succulents gâteaux de riz, oui, à faire rougir Marie Noir), déguster avec les amis les délicieuses friandises que l'on doit à la tendresse d'une bonne maman gâteau ou de sa femme : les figues confites, les dattes, les pruneaux ont fait non seulement mon bonheur mais celui de plusieurs de mes compagnons (dont plus d'un disait qu'il avait dû venir à la guerre pour goûter de pareilles douceurs). Tous avec moi vous remercient avec effusion. Je disais donc que nos petites privations ne sont rien, les seules souffrances qui comptent en ce moment sont d'ordre moral. On voudrait que tout marchât parfaitement, que chaque chef fût parfait dans l'art de commander et chaque homme toujours prêt à obéir et à servir joyeusement. Ce qui est pénible, c'est l'inefficacité et le manque de conviction dans le travail, c'est l'incertitude et le flottement dans les ordres, c'est le doute sur ses propres capacités (car la guerre est une technique difficile à laquelle, en particulier, nous anciens "dispensés" avons été très insuffisamment initiés), c'est enfin, chez les hommes, la récrimination, la mollesse, l'inertie, le refus de servir de toutes ses forces. Je ne te dis pas cela pour que tu t'attristes sur l'état de l'armée, même à en juger par un régiment de réserve--l'ensemble est bon et apte à sa tâche, je crois, mais les imperfections sont inévitables et à la longue vient l'encrassement des rouages, la fatigue, l'ennui contre lesquels il faut sans cesse réagir en soi et autour de soi. C'est plutôt pour t'expliquer que si j'avais pour ma part le sentiment certain de "faire tout ce que je peux et donner tout ce que j'ai" selon la belle formule d'Asquith<sup>57</sup>, je me considérerais, même s'il y a plus de peine et plus de risque, comme un homme privilégié et parfaitement heureux. Mais ne te tourmente pas--je suis prêt à tout accepter, même notre longue inaction et je tâcherai de faire de mon mieux ma besogne quelle qu'elle soit. Nous vivons dans la boue--cette terre grasse est maintenant complètement détrempée. Quand, lors des alertes de nuit, nous courons dans les bois à nos postes de combat, plus d'un "ramasse une bûche" aux endroits glissants. On se relève et on rit, pour recommencer plus loin.

Tout est toujours relativement calme par ici et toutes nos alertes se sont terminées en eau de boudin--jusqu'à présent--des 2 côtés on garde ses positions--de temps en temps de violentes canonnades.

<sup>57</sup> Herbert Henry Asquith (1852-1928), Premier ministre anglais du début de la guerre jusqu'en décembre 1916.

[...] Je voudrais t'ôter les "soucis", chère, t'alléger, te prendre par la main et que la route te soit facile. Mais non, c'est vrai, ce n'est pas l'heure des facilités. Oui, notre sort est dur, mais moins dur de beaucoup que celui de la plupart car du moins nous n'avons pas le souci, le gros souci, de nourrir notre Toine et d'assurer le lendemain. Ce souci-là ronge la plupart des territoriaux et des réservistes. Il troublait souvent même le vaillant et ardent Charoy. Tâchons de supporter nos soucis d'un cœur patient comme notre petite part d'un grand et dur travail. [...]

R.

[...]

Je suis content de ce que tu me dis de Meillet et de Lévy-Bruhl--oui, il faut répondre à leur formidable campagne d'opinion<sup>58</sup>.

Quel ennui de te quitter, ma bien-aimée ! A demain, peut-être.

[...]

le 17 novembre 1914

Ma chère femme,

Notre séjour au village s'est prolongé plus que nous ne le pensions--nous ne regagnons que demain nos avant-postes dans les bois.

Aujourd'hui beau ciel bleu, soleil, vent froid : nous aspirons après un temps sec, dussions-nous être gelés, pour sortir un peu de la boue où nous pataugeons depuis des jours. Pas de lettre de toi au courrier--mais le *Temps* du 13, avec quelques marques de toi à l'encre violette qui me disent les passages où ton cœur a vibré. Je suis content de

---

<sup>58</sup> Alice, dans une lettre datée du 11 novembre, avait écrit : " Elle [l'une de ses collègues allemandes] me dit que les Allemands font une propagande inouïe, et me demande des lettres de soldats, des brochures, etc., car de France ils ne savent rien. Mais tu as du voir que Meillet et Lévy-Bruhl viennent de [...] en 5 langues dans le *Bulletin de l'Alliance pour la propagation de la langue française* ". Le *Bulletin de l'Alliance Française, association nationale pour la propagation de la langue française* parut deux fois par mois à partir du 1er novembre 1914. Jules Gautier, conseiller d'Etat et président de l'Alliance Française, a décrit ainsi l'intention de ces bulletins : " Au milieu de la douloureuse épreuve que traverse la France, l'Alliance française a le devoir de maintenir étroitement serré le lien qui l'unit à ses comités et à ses adhérents à l'étranger. Elle ne peut ignorer que nos ennemis, par un système de publicité savamment organisé, s'efforcent de peser sur l'opinion publique et, par des nouvelles mensongères ou calomnieuses, cherchent à changer le monde entier sur les responsabilités de la plus injuste des guerres. Elle vous dit donc, sur les causes de cette guerre, sur la volonté qu'a eue la France de l'éviter, sur les procédés de nos ennemis, sur les souffrances des populations innocentes de France et de Belgique, sur les attentats contre les merveilles les plus respectées de l'art humain, toute la vérité. En la disant, elle ne défend pas seulement la cause de la France, que vous aimez, elle défend la justice éternelle, la civilisation, la sainteté des traités, la liberté de tous les peuples". Les bulletins furent écrits anonymement par une équipe de professeurs de la Sorbonne, dont Lucien Lévy-Bruhl (1857-1939), professeur d'histoire de la philosophie moderne à la Sorbonne, connu pour ses études sur la mentalité primitive et le linguiste Antoine Meillet (1866-1936), qui avait collaboré à *L'Année sociologique* et occupait la chaire de grammaire comparée au Collège de France. Les bulletins continueront à paraître jusqu'en été 1919 : dans le 94<sup>e</sup> et dernier numéro les noms des collaborateurs seront révélés sur la première page. Le *Bulletin* fut traduit, à partir d'avril 1915, en espagnol, en allemand, en anglais, en hollandais, en italien, en portugais, en suédois, en danois, et en grec. Les titres des articles qui se trouvent dans le premier numéro du premier novembre 1914 (sans doute celui à qui Alice fait référence) sont " Trois mois de guerre ", " Comment les Allemands font la guerre ", " La conception française de la guerre ", et " Le ton de la presse française ".

Lévy-Bruhl et Meillet participèrent tous deux à d'autres textes de propagande pendant la guerre ; Lévy-Bruhl publia *La Conflagration européenne* (1915) et Meillet écrivit plusieurs lettres pour le volume *Lettres à tous les Français* dirigé par ses collègues Emile Durkheim et Ernest Lavisse en mai 1916.

m'y arrêter et de m'émouvoir avec toi, par exemple à la lecture de la harangue de Lloyd George<sup>59</sup>. Oui, c'est la nuit, et dans cette nuit des foules humaines se cherchent à tâtons pour s'entre-tuer. Des deux parts même conviction (car je crois à la sincérité des Allemands) de lutter pour l'indépendance nationale, pour le bien de l'Europe, pour la civilisation. Si l'on se met à raisonner impartialement, comme tout est compliqué--je crois bien que chez les Allemands il y a bien (dans un certain cercle restreint) frénésie de dominer, mais je crois que pour la masse de la nation, c'est une guerre défensive--ils croient lutter pour l'existence de leur patrie comme nous--contre la barbarie cosaque--c'est ce qui rend et rendra leur résistance farouche et désespérée. Comme cette distinction entre la guerre d'agression et de conquête et la guerre de défense paraît futile à l'épreuve des faits. Heureusement nul besoin de raisonner. L'existence même de notre peuple est menacée--l'hégémonie allemande en Europe serait l'étouffement de toute vie, de toute variété, de tout élan, de pensée. Nous pouvons en toute bonne conscience et en toute joie vivre, souffrir, et mourir pour cette cause-ci. Je crois fermement que cette guerre, si elle n'inaugure pas le millénaire, aura tout de même profondément renouvelé--et pour le mieux--l'Europe et la France. Comme toi, je ne puis donc la maudire comme une inutile boucherie. Nous éprouvons l'horreur de la guerre, afin d'en délivrer nos enfants, pour longtemps tout au moins. Si tu pouvais voir l'intérieur de maison paysanne évacuée d'où je t'écris en ce moment--quel contraste avec notre doux petit home, chaud et harmonieux, que ton industrie continue à ordonner et à orner. Les Allemands n'ont séjourné que peu de temps ici, et leurs obus ne tombent sur le village qu'assez rarement : mais dans les maisons désertées les troupes françaises se sont installés en maîtres. Tout le bien-être accumulé par de longues années de travail régulier s'en va en fumée, consommation prodigieuse de tout ce qui tombe sous la main de tout ce qui peut servir au besoin immédiat. Le plus impérieux : se chauffer. Les planches des armoires, des vieux meubles, des chaises, des cloisons, tout cela peu à peu prend le chemin de l'âtre, livres d'école des enfants, bréviaires, précieuses lettres de famille, tout cela par terre, pêle-mêle, souillé, profané, salé, avili. Je pense à nos armoires, à nos lettres, à la chambre d'Antoine. Et pourtant en acceptant la guerre en y consentant du plus profond de notre vouloir, c'est tout cela, et des horreurs mille fois pires, que nous acceptons. Bien-aimée, je pense à tes "soucis", mais le moyen de t'aider, quand "mes conseils" arriveraient trop tard, la situation ayant changé, et quand je manque de données pour voir clair ? Ne complique pas trop la question. Ne cherche pas à tout concilier, à satisfaire tout le monde, à remplir tous les devoirs. Il faut choisir et se régler sur les nécessités essentiels. [...]

R.

[...]

21 novembre 1914

Ma chère Alice,

---

<sup>59</sup> David Lloyd George (1863-1945), homme politique anglais, d'origine galloise, qui deviendra Premier ministre en décembre 1916. Le discours auquel Hertz fait référence ici fut prononcé à Guildhall lors de la cérémonie de l'installation du nouveau lord-maire de Londres. " Il y a pour les nations une plus grande supériorité que la rapidité : c'est l'honnêteté. ". Lloyd George répondait ainsi au chancelier allemand Bethmann-Hollweg : " l'Allemagne ne peut pas renoncer à la supériorité que lui donne la rapidité d'une attaque par la Belgique "

Je t'écris d'un petit poste avancé, dessous un abri fait avec des fagots de bois qui laisse passer l'aigre bise. Le froid est si perçant que je dois garder aux mains les bons gants de laine que tu m'as envoyés. N'exerce donc pas sur ces lignes ta sagacité graphologique. J'ai reçu hier une bonne longue lettre de toi du 17 avec un numéro (non ouvert par toi) du *New Statesman*<sup>60</sup> dont je me promets beaucoup de plaisir (je tâcherai de te le renvoyer) et 2 n<sup>os</sup> du *Temps*. Aujourd'hui ta carte du 18 où tu me dis que ma lettre du 11 t'a déçue parce que je ne t'y dis rien de moi. De quoi diable ai-je pu t'y parler ? Moi, qui ai l'impression de ne te jamais parler que de moi--et toujours pour te dire la même chose, que je vais très bien et que je suis très content. Aujourd'hui je puis varier la formule et dire comme dans Victor Hugo : “ Madame, il fait grand froid et ”<sup>61</sup>... Mais non, je n'ai pas encore tué 6 Boches, ni même les sangliers qui nous avons aperçus avant-hier, ni les 3 chevreuils qui se promenaient hier pas très loin de notre poste. Ces bêtes paraissent trouver leurs retraites peu confortables en ce moment et viennent près de nous.

[...] Tu sais que j'aime ce temps froid, clair, sec, dur, piquant. L'atmosphère est extraordinairement transparente--la nuit, les étoiles brillent d'un éclat intense--le jour, parmi la campagne rosée, les petits villages de la Woëvre se détachent, nets, en plein relief, sous le soleil. Ce serait gai, si la pensée pouvait vous quitter que ces villages sont provisoirement allemands. De l'endroit où je suis je vois très bien ce bourg d'Etain dont Goethe parle dans la *Campagne de France*<sup>62</sup>. De loin il paraît, dans le clair après-midi d'hiver, riant et prospère. Mais que de fois il a déjà été bombardé par eux et par nous depuis 3 mois : il reste à le reconquérir. Bourg riche, coquet, que son destin a placé entre Metz et Verdun. Puisse-t-il voir bientôt comme en 1792 la retraite allemande et notre joyeuse marche vers l'est.

Aimée, le général qui est venu hier inspecter nos avant-postes a dit à nos officiers que nous ne partirions des bois que nous occupons que pour marcher sur Metz--que cela pouvait durer un mois, deux mois, trois mois peut-être. Sans doute, des événements imprévus peuvent en décider autrement, mais tu vois qu'en somme, quoique plus près des Allemands, je mène à peu près la même vie qu'au 44. Depuis un mois que je suis ici, quoiqu'il y ait eu presque quotidiennement à notre adresse quelques coups de fusil, shrapnells et même quelques “ marmites ”, il n'y a pas encore eu à la compagnie un seul homme de blessé. Tu vois que le sport de la guerre, du moins tel qu'il est pratiqué dans nos parages, n'implique pas beaucoup plus de risques qu'une course de montagne ou que la traversée d'un grand boulevard à Paris... [...] Je m'intéresse beaucoup à ton nouveau jardin d'enfants--tiens-moi au courant--en ce qui me concerne, le vent est un centre d'intérêt très approprié, car bigre ! ce qu'il pique, ce vent qui balaye la plaine !

Ce que tu me dis de Laurence<sup>63</sup> m'a fait plaisir. Gentille fille de la campagne française, je suis content que ses yeux clairs et francs ne nous aient pas trompés, et ne cachent point comme tu dis, une âme vile. L'impression qu'elle t'a donnée de l'occupation allemande ne m'étonne pas. C'est par pédantisme qu'ils sont brutes (quand ils le sont) et pour appliquer une théorie de la guerre--non par nature ou par goût. Par moments et d'après certains faits on se laisse aller à rêver d'une “ réconciliation ” vraie, profonde entre les 2 peuples ayant appris à s'estimer, à se respecter, à se traiter en égaux. Comme c'est encore loin. Tant que l'Allemagne croira la France “ moribonde ”

<sup>60</sup> La revue hebdomadaire de la Société fabienne fondée en 1912 par Sydney Webb et sa femme avec le concours de Bernard Shaw.

<sup>61</sup> Il s'agit d'une phrase dans *Ruy Blas* (II, 3, billet du roi à la reine) : “ Madame, il fait grand vent et j'ai tué six loups. ”

<sup>62</sup> Etain est un village au nord-ouest de Verdun, à mi-chemin entre Verdun et Bouligny.

<sup>63</sup> La cuisinière.

et pourrie, tant que le Français croira l'Allemagne essentiellement “ barbare ” et brutale, la guerre sera dans les cœurs. Puisse la guerre être l'école de la paix européenne. Mais s'ils ne peuvent pas comprendre, apprendre d'eux-mêmes la modestie, et que dans la nouvelle Europe il n'y a point de place pour les races élues de droit divin... inculquons-leur cette leçon en tapant fort dessus, selon leur méthode--et imposons-leur le respect d'une force supérieure à la leur. [...] Nous croyions finir notre vie sagement, doucement, tranquillement et que l'histoire était finie derrière nous. Et puis nous voilà brusquement emportés dans la plus grande rafale... Mais dans ce destin qui nous enlève à nous-mêmes, qui fait que nous ne nous appartenons plus, nous nous sommes trouvés, n'est-ce pas, chère ?, plus fortement et plus étroitement unis l'un à l'autre que jamais. C'est cette certitude plus forte que tous les dangers et que la mort que je t'offre comme cadeau de fête, en t'embrassant bien fort, ma douce petite femme.

Ton R.

Je m'habitue et m'attache à mes oiseaux de basse-cour, je veux dire les Mayennais.

Continue à m'écrire tout.

Tâche d'avoir des nouvelles de Roussel.

23 novembre 1914

Chère Alice,

J'ai reçu hier ta lettre du 19. Les “ pensées graves ” que tu oses à peine m'exprimer sont celles dont je me nourris<sup>64</sup>. Un même fond de foi et de résolution soutient nos deux vies séparées--la tienne est la plus dure, mon aimée, mais nous sommes ensemble et ne faisons qu'un. En somme, la guerre ne fait qu'aviver ce qui devrait être notre attitude constante devant la vie et la mort. C'est toujours que nous devrions vivre dans l'acceptation du risque, de la souffrance, et de la mort, dans la sérénité du soldat qui sert à son poste et ne craint rien. C'est chaque jour qu'on risque d'être frappé, si ce n'est par un éclat d'obus ou une balle, c'est par un autobus ou autre chose. C'est donc tout le temps qu'il faut vivre en état de grâce. Cette religion qui nous soutient tous, sous quelque vocabulaire que nous l'exprimons, n'exclut pas la gaieté et l'entrain. Notre vie est très semblable à celle que tu vois décrite dans les correspondances que publie le *Temps*. Nous aussi, nous sommes à un “ point mort de la ligne ”, fusillades et canonnades intermittentes mais pas d'attaque ni d'un côté ni de l'autre. Pendant quelques jours en effet notre vie a été assez dure--toutes les nuits, il y avait alerte--et longues stations dans les tranchées plus ou moins inondées. Avait-on des raisons de craindre un assaut ? Ou quelque excès de nervosité chez nos chefs ? Toujours est-il que cette période de tension est passée et que de nouveau nous menons une vie très calme et très douce dans sa monotonie--service de garde à la lisière du bois, travaux de défense : tranchées, abris contre l'artillerie, boyaux de cheminement reliant

---

<sup>64</sup> Alice, le 19 novembre : “ Je suis heureuse de partager le sort commun, et je ne voudrais pas, non, t'avoir gardé près de moi. Malgré le risque, malgré la douleur possible dont la pensée même fait mal, nous sommes plus heureux, mille fois plus heureux que ceux qui sont restés. S. Leroy me téléphonait hier qu'elle avait la chance d'avoir gardé son Maxime qui continue ses fonctions de juge de paix. On découvre des abîmes d'égoïsme. Le monde finit avec ces gens-là, il a commencé avec eux. Mais ceux qui savent accepter, aller joyeusement au devant du sacrifice, font l'avenir. Je sens que, même si nous perdons tout, c'est nous qui serons sauvés, car nous sommes fidèles à la vie, en ne nous refusant pas à la mort. Mon aimé [...] pardonne-moi d'avoir des pensées si graves. Je vis avec elles, et je t'assure que cela ne m'enlève pas mon courage. ”

un poste à l'autre--peu à peu le bois se transforme en une cité de troglodytes avec quelques “ villages nègres ” dans les endroits cachés. Après quelques jours de service aux avant-postes, nous retournons au village où nous nous reposons en accomplissant des travaux analogues avec un peu plus de tranquillité d'esprit. De temps en temps, on apprend qu'un des nôtres a été atteint par un éclat de shrapnell et plus ou moins grièvement blessé. Mais c'est rare et l'on n'y pense guère : une douzaine depuis un mois sur 2 000 hommes que compte le régiment. Je lis avec intérêt le *New Statesman* que je tâcherai de te renvoyer. [...]

R.

le 24 novembre 1914

Chère femme,

[...] En lisant cette lettre de Thomas, je me suis demandé à nouveau si tu n'avais pas eu un sentiment très juste quand tu hésitais à lui écrire. Malgré tout me voilà donc classé solliciteur. J'ai ma fiche. C'est bien déplaisant--j'espère qu'il n'en sortira rien que de bon--en tous cas, désormais je suis décidé à rester absolument passif, à obéir aux ordres qu'on me donnera, et c'est tout. Je suis tout à fait adapté à ma vie d'ici, qui est facile et douce. En somme, si la guerre, la vraie guerre consiste dans l'attaque ou dans la défense, mais toujours dans le mouvement, dans la pression exercée sur une volonté adverse--si c'est cela la guerre, je ne l'ai pas encore connue. J'ai été exposé aux obus et aux balles, un peu, mais cela c'est comme tout le monde, y compris les civils, y compris vous mes bien-aimés, quand un taube se promène au dessus de vos têtes, et vous n'avez pas la prétention de faire la guerre ! J'ai brûlé quelques cartouches, à 800 mètres, mais sans avancer sur l'ennemi : c'est tirer pour voir, pour embêter “ nos honorables partenaires d'en face ”, pour nous distraire ou nous instruire--ce n'est pas faire la guerre. J'ai aussi contribué à construire beaucoup de tranchées, mais je n'ai jamais eu l'impression qu'elles dussent servir beaucoup. On dirait des travaux d'école--un peu comme des “ questions d'internat ” en médecine--parce qu'elles ne se rapportent pas au moins immédiatement à un mouvement soit de chez eux, soit de notre part. Passivité et (un peu) stagnation. Il paraît que c'est inévitable, étant donné l'étendue du front de bataille ! Beaucoup d'appelés, peu d'élus. Mais on s'accommode de cette vie qui a ses charmes, ses bons moments. Le froid certes est pénible--mais qui n'a pas eu froid comme nous ne connaît pas comme nous quelle joie ce peut être de se réchauffer, de se sentir peu à peu envahir jusqu'à la moelle par la volupté qui émane du feu.

De jour en jour je m'attache davantage aux gars de la Mayenne. Ils ne crânent pas, ils ne cherchent pas à se distinguer--ils ne le font pas aux héros, mais ils ne se plaignent pas, ils acceptent tout--même mieux que les Meusiens-- et je crois qu'ils ne se déroberont pas--doux, solides, et joviaux. Les hommes sont faciles à vivre par ici--non point tant parce qu'une grande pensée les domine et étouffe les égoïsmes (quoique le souci et la volonté d'une bonne camaraderie soient très actifs parmi les hommes--un soldat qui a “ barbotté ” du tabac et du chocolat à un camarade a été l'objet d'une réprobation violente parce qu'il avait manqué à la camaraderie qui doit unir tous les copains d'une même section en ce moment. Voler un civil, ou voler une autre section, c'est déjà autre chose). Mais surtout ce qui rend la vie douce et la discipline facile, c'est qu'il n'y a pas ou presque pas d'alcool parmi nous. C'est pour moi une grande bénédiction--et que la vie sexuelle est abolie. C'est une expérience instructive. Jamais je n'aurais supposé à quel point le prétendu “ besoin ” sexuel est affaire de régime, de



milieu et d'imagination. Le témoignage de tous concorde. J'en ai vu qui au départ de Paris ne pensaient qu'aux femmes et se demandaient comment ils pourraient s'accommoder de vivre en moines. Et maintenant, les plus portés vers la noce confessent, étonnés, qu'ils n'y pensent même plus, que même les images de cet ordre ne se présentent plus à leur esprit. Une vie de plein air, un confort rudimentaire, de la fatigue, la société unisexuée, le régime alimentaire, l'orientation différente des pensées, tout y contribue. Il y a une leçon à tirer de là, n'est-ce pas chère ?, pour nos fils, pour les adolescents. Il faut les élever comme des soldats en campagne--à la dure--et ils seront sauvés du plus grave péril. Il est bon de savoir qu'il y a un régime, des conditions de vie où des hommes peuvent vivre sans souci sexuel, sans avoir à lutter, sans tiraillement et déchirements, et qu'ils n'en sont que plus hommes pour cela.

J'ai voyagé dans le train de mobilisation, qui m'emmenait de Paris, avec Mirande, un dessinateur du *Rire*<sup>65</sup>, montmartrois, joli garçon. Il sentait la femme et déclarait lui-même, de sous ses belles moustaches, “ne vivre que pour cela” et craignait par-dessus tout d'être défiguré (par blessure) et de ne pouvoir plus faire de conquêtes. Par le plus grand des hasards, je l'ai retrouvé ici (il nous a d'ailleurs quittés depuis pour un autre régiment) le plus zélé, le plus consciencieux des soldats, toujours prêt à aller en patrouille, tout à son affaire. Le sachant artiste, quelquefois je lui ai demandé s'il faisait des dessins, je lui faisais remarquer telle figure bonne pour un caricaturiste, ou admirer un jeu de lumière par la campagne. Mais lui ne voulait rien savoir. “Tout cela est tellement loin maintenant--je n'y pense plus.” Oui, il y a une religion de la guerre. Une interruption de la vie profane, un reclassement de toutes nos valeurs, et la “sexualité” est bien à l'autre pôle. [...]

Aimée, tu as peut-être trouvé que je récriminais un peu contre mes chefs dans mes dernières lettres. Le fait est que nous avons, par suite de la décimation du corps d'officiers dans les premiers combats, pour commandant de compagnie un instituteur de 24 ans qui a été extrêmement gentil pour moi, mais peu apte à ce rôle et à cette responsabilité--brouillon, agité, impatient, écolier. Fort heureusement, un lieutenant blessé et maintenant guéri est revenu prendre le commandement de notre compagnie--quel contraste--ce jeune hobereau, châtelain de la Mayenne, est un chef de race, noble, doux, ferme, distingué, à la fois hautain et bienveillant. Il est allé vers les mitrailleuses allemandes à Gercourt, le monocle à l'œil et la badine à la main, entraînant ses hommes d'une voix égale et douce. Aussi tous l'aiment et l'admirent. [...]

Ton Robert

le 25 novembre 1914

Ma chère femme,

Ce matin, 6 heures, paysage à la Thaulow--du gris, du blanc : neige, eau à moitié glacée, le tout noyé dans de la brume--les toits de tuile des petites maisons basses, le petit clocher net de l'église, tout saupoudrés de blanc. Depuis longtemps la neige était attendue--tant qu'elle ne se tourne pas en boue, il n'y a pas grand mal, et cela donne un nouvel aspect aux bois, aux champs et au village...

25 octobre ! Il y a un mois j'étais à cette même place--en train de t'écrire. Un peu anxieux de la bataille engagée dans le nord. Un mois d'écoulé--pas grande chose de changé. Dans un mois ce sera Noël--où en serons-nous ? Nous ne sommes pas

<sup>65</sup> *Le Rire*, journal humoristique, fut publié entre 1894 et 1934.

impatiens. On entend couramment les hommes se dire entre eux : “ Enfin, tant que ça n'ira pas plus mal que ça, on ne peut pas se plaindre... on ne croyait pas être si heureux à la guerre. ” Après un début de campagne très dur, cette existence ici leur paraît douce et confortable. On sait bien que la guerre durera sans doute jusqu'à Pâques ou à la Trinité, mais on en a pris son parti. Il est facile d'être courageux et patient quand la nécessité vous fait du courage et de la patience une loi commune, la même pour tous...

Hier, on a enterré ici un hussard, mort à l'ennemi, tandis qu'il était en vedette. Un prêtre (soldat brancardier) a, avec quelques collègues et 2 enfants du village (non évacués), récité les prières des morts. La petite église glaciale était pleine de soldats, quelques civiles endimanchées, pas un mot en français. Rien que les vieilles prières, sans orgue, sans musique, devant le cercueil couvert du drap noir ; sur la tombe ouverte derrière l'église, un officier a prononcé quelques mots--peu d'émotion, l'incident est trop banal. Le plus significatif est qu'aucun nom n'a été prononcé. C'est “ un hussard ” qu'on enterrait. Il m'a fallu une enquête pour découvrir qu'il était de Conflans, tout près de la frontière, vers Metz, qu'il avait 25 ans et était fils unique. L'officier a dit : “ Il est mort en faisant son service. Ce n'est pas le premier, ce ne sera pas le dernier. ” Plus d'un pensait : “ Ça pourrait tout de même bien être mon tour un de ces jours. ” Beaucoup sont dévots, ont des médailles, des scapulaires, des chapelets, déposent des offrandes dans les troncs, après avoir prié pour leur vie sauve. Et que de lettres des femmes disent : “ Je ne cesse de prier la Ste Vierge pour que tu me reviennes sain et sauf. ” Cette “ religion de la frousse ” inspirait du dégoût à Charoy. Ce n'est pas la nôtre, n'est-ce pas, chère ? [...]

Aimée, je viens de finir le tract de Bernard Shaw sur la guerre<sup>66</sup>. Je vais tâcher de te le renvoyer avec tes lettres récentes (que tu voudras bien garder)--lis-le et dis-moi ce que tu en penses. Je t'avoue que j'ai eu quelque peine à lire ces flux d'esprit brillants. Dans la critique, il y a beaucoup de vrai. Cela fait pendant à la brutalité de Maximilian Harden<sup>67</sup>. Il est très vrai que c'est du cant<sup>68</sup> d'essayer de se persuader que son ennemi est moralement inférieur, de lui imputer toutes les vilenies, et de poser à l'innocence opprimée. Il est bon que ces voiles d'idéologie se déchirent et qu'on voie face à face la réalité : des volontés de dominer en conflit. Mais la partie positive est faible à mon sens. Il vit encore sur de vieux préjugés (chrétiens et pacifistes) et n'a rien appris de la guerre qui peut se vanter à présent de comprendre ce qui se passe. Mais la vieille division de l'humanité en Junker (responsables du militarisme) et en travailleurs paisibles et bénis me paraît bien désuète. Nous aurons le temps de réfléchir sur cela plus

---

<sup>66</sup> George Bernard Shaw (1856-1950), dramaturge et journaliste irlandais qui obtiendra le prix Nobel de littérature en 1925, joua un rôle important en 1884 dans la création de la Société fabienne et rédigea plusieurs articles pour le livre, *Fabian Essays in Socialism*, publié par le groupe en 1889. L'article dont Hertz parle ici est “ Common Sense about the war ”, un supplément de 32 pages au *New Statesman* publié le 14 novembre. Dans cet article, Shaw, dans son style irrévérent et humoristique, soutient que la guerre a eu pour cause l'inégalité croissante entre les riches et les pauvres en Europe et qu'elle n'était qu'un masque utilisé par les riches pour encourager les sentiments nationalistes et faire ainsi oublier cette inégalité massive. Shaw expliquait qu'il n'y avait en fait que deux drapeaux qui se battaient dans cette guerre : “ the red flag of Democratic Socialism and the black flag of capitalism ”. Il s'en prenait aux socialistes pour avoir répondu à l'appel aux armes alors que leur vocation était de critiquer leurs propres gouvernements et les forces capitalistes qui les soutenaient. Shaw fut attaqué violemment, et même accusé de lèse-majesté, par la presse anglaise pour cet article ; son ancien ami et allié politique H. G. Wells dira de sa position : “ Shaw is one of those perpetual children who live in a dream of make-believe [...] it is almost as if there was nothing happening in Flanders... He is at present [...] an almost unendurable nuisance. ”

<sup>67</sup> Maximilian Harden (1861-1927), écrivain et journaliste allemand. L'un des fondateurs du Théâtre Libre à Berlin et de la revue *Die Zukunft* (*l'Avenir*) en 1892, il mena campagne contre la politique de Guillaume II.

<sup>68</sup> Hypocrisie

tard, si nous sommes encore là--en attendant, ne pensons qu'à une chose, c'est que l'ennemi occupe la plus riche partie de notre territoire et n'a guère reculé depuis deux mois. Tout le Shaw-dust du monde ne change rien à ce fait. Nous n'avons pas encore l'esprit assez libre pour penser à autre chose qu'à ceci : quand seront-ils dehors ?

Je t'embrasse, mon aimée--que ton travail et ton repos soient bénis dans notre cher petit foyer. Embrasse tendrement pour moi mon petit gars--qui j'espère, comme Astyanax, fils d'Hector sera plus viril et plus brave que son père.

L'ami Partridge est en train de nous préparer du thé et du pain grillé. Tu devrais voir ça. Tu ne nous plaindrait plus du tout. Tendresse à tous.

Robert

26 novembre 1914

Ma femme aimée,

Le courrier vient de m'apporter :

1) une lettre de Roussel, triste de ne pouvoir servir, toujours affectueux et bon (mon manuscrit est en sécurité)<sup>69</sup>,

2) une bonne lettre de Fanny, calme et juste, tout à fait celle que j'espérais de ma chère grande sœur--dis-lui, car je ne suis pas certain de pouvoir lui répondre à mon gré, que je suis heureux de me sentir si près d'elle et de savoir d'elle-même qu'elle a retrouvé la paix intérieure et la certitude dans la simplicité du devoir immédiat,

3) ta carte et ta lettre des 21 et 22 contenant la lettre de Mme Max Lazard<sup>70</sup>. Tu t'es donné bien du mal pour moi, ma femme, et tu as bien senti ce que j'éprouverais : un peu de gêne à attirer l'attention des puissants. Je trouvais et trouve une grande douceur dans mon anonymat, à être perdu dans la foule de ceux qui servent obscurément et gaiement, au jour le jour. Je t'ai dit tant de fois mon point de vue que je ne vois rien à ajouter, ni l'utilité d'écrire directement à Thomas ou à Max Lazard. Pour rien au monde je ne voudrais d'un " fricot ". Depuis le début de la guerre, j'ai toujours cherché un service plus actif, désirant marcher vers le lieu du plus grand dévouement et du plus grand péril. Si je puis trouver cela (mieux qu'ici) dans l'emploi d'interprète et qu'on ait à l'occasion besoin de moi, j'en serais heureux. Voilà tout. Je suis sûr que tu me comprends--je ne suis pas impatient, mais comme indifférent à ce qu'on fera de moi. [...]

Ton Robert

28 novembre 1914

Ma chère femme,

<sup>69</sup> Voir supra note 00. Roussel, dans une lettre datée du 22 novembre, avait écrit : " Je conserve toujours ton manuscrit : il est resté quelques temps dans ma cave après le petit bombardement de la nuit du 9-10 septembre " (lettre inédite, FRH).

<sup>70</sup> Max Lazard qui avaiy été membre du Groupe d'études socialistes et collaborateur aux *Notes critiques. Sciences sociales* notamment sur le problème du chômage, travaillait pendant la guerre aux côtés d'Albert Thomas.

C'est aujourd'hui, n'est-ce pas ?--ou bien est-ce demain ? (tu ne m'en voudras pas de cette incertitude ; tu sais, j'hésite toujours entre le 28 et le 29). La première fois, depuis notre mariage, que nous sommes séparés le jour de ton anniversaire. Mais cette séparation-ci n'est pas comme les autres--elle est dans l'ordre, elle a un sens, en nous élevant l'un et l'autre au-dessus de nous-mêmes, elle nous unit l'un à l'autre plus profondément que jamais d'un lien sacré. Je sais bien que cela, nous le sentons tous deux et de la même façon--et puis ce qui rend cette séparation grave, presque douce, c'est, n'est-ce pas chère ?, la pensée, la sensation de la mort, le sentiment que cette séparation pourrait être éternelle--que ce baiser que tu m'as donné le matin du 3 août, à la porte de notre petit foyer, sur l'escalier, il se peut que ce soit le dernier--et malgré la dureté de cette pensée, l'acceptation entière de cela, même de cela, parce qu'il le faut, c'est dans l'ordre, c'est notre dû--et c'est pour notre bien ou celui de notre petit et de tous. Deux êtres ne sont vraiment unis que quand ils sentent que la mort ne peut rien contre leur union--et maintenant, ce qui nous change, c'est que nous croyons à la mort, que la pensée de la mort habite constamment en nous, et qu'elle a perdu son aiguillon, elle est sans horreur, presque douce.

Chère, drôle de compliment pour un jour de fête--tu ne m'en voudras pas, je le sais. Il y a quelque chose de plus doux même que “Many happy returns”, c'est la certitude d'une union complète dans cet instant présent, à laquelle le temps ne pourra rien ajouter ou retrancher, qui vient de notre entier et commun consentement à notre destin. C'est ce que tu me dis dans ta lettre du 22 qui m'est arrivée ce matin et où tu me dis qu'il y a entre nous “quelque chose de plus qu'avant”--et que c'est un seul et même élan qui nous emporte tous trois, toi, le petit gars et moi avec tous ceux qui sentent comme nous et qui comme nous ont dit : Oui, une fois pour toutes et quoi qu'il arrive ! Ma bien-aimée, si je te parle ainsi, ne crois pas que je vive dans un état de tension constante. Bien loin de là. C'est comme un vœu secret dont je parle le moins possible. Je l'avais confié à Chiffert qui avait d'abord peine à me comprendre, me blaguait gentiment comme “celui qui a fait le sacrifice de sa vie” et me disait carrément qu'il considérait la guerre comme une interruption odieuse de sa carrière productive et de sa vie familiale et que tout son espoir était d'en sortir sain et sauf le plus vite possible (je cite celui-là parce que c'est un homme grave, religieux et réglé par son devoir--mais il ne sentait à aucun degré la “religion de la guerre”).

Extérieurement, je suis comme tous mes camarades, gai, insouciant, cherchant à vivre avec le plus de confort possible. Depuis quelques temps, comme je te l'ai dit, notre vie a été particulièrement tranquille. Les soldats apprécient cette tranquillité. Ils n'aiment pas qu'on les oblige à exécuter des tirs (peu efficaces) sur les Allemands émergeant d'une tranchée distant d'environ 1 kilomètre--ni qu'une pièce d'artillerie de chez nous vienne s'installer dans notre voisinage immédiat : “On était bien tranquilles--les Boches étaient bien sages et voilà qu'on va les réveiller pour rien--et qu'ils vont nous envoyer pourtant bien. Vois-tu qu'un des ces jours les généraux nous auraient trouvé en train de se serrer la louche avec les Boches ou de faire une manille près du ruisseau” (qui coule au milieu de la boue comprise entre les deux tranchées). Voilà presque littéralement un propos que j'ai entendu cette nuit et qui te changera peut-être un peu de ce qu'on lit dans les journaux. Ces mêmes hommes iraient bravement au combat, sans doute, mais en attendant, ils aiment à manger leur soupe tranquilles, ils disent souvent “les Boches sont comme nous, ils aimeraient mieux être chez eux”, et en attendant un bon règlement de comptes, en valant la peine, ils concluraient bien un bon armistice pendant lequel on dormirait tout son saoul, on n'aurait jamais d'alertes de nuit, et on mangerait et digérerait en paix. Cela ressemble à la vie de caserne. Cela fait moins l'effet d'une guerre que les manœuvres même, où l'on marche, où l'on se bat, etc. Ici c'est un roulement régulier du bois au village et du village au bois, et, dans le village ou

dans le bois, d'un poste à l'autre, différant par le plus ou moins de confort de l'abri, par la plus ou moins grande proximité de l'ennemi, par la tension plus ou moins grande de l'esprit. A part la garde, le travail consiste à réparer et améliorer sans cesse nos tranchées et nos abris. Aujourd'hui je me trouve au poste le plus avancé, à la corne du bois--je l'aime bien. On y a un plus vaste horizon--au loin, par-delà deux villages, et en laissant à gauche le bourg d'Etain, on aperçoit les cheminées du bassin de Longwy, dont quelques-unes fument, et fument pour les Allemands qui font marcher les hauts fourneaux. Pensée brûlante, qui fouette notre torpeur.

Cet après-midi, la voix rageuse du canon se fait plus pressée--mais c'est à 3 ou 4 kilomètres d'ici. " Ce n'est pas pour nous "--cela ne nous concerne pas. On n'y fait pas plus attention que le curé aux péchés commis en dehors de sa paroisse. Nous sommes de nouveau au régime de la boue, mais " tout ce que m'apportent les saisons (ô Cosmos) ô monde bien ordonné, est bienvenu pour moi ", vient à l'heure prescrite, a sa place dans le cours régulier des choses. C'est décidément à cette sagesse stoïque du doux empereur Marc Aurèle que tout naturellement ma pensée s'abreuve--virilité, constance et dignité sans humiliation de la raison. J'avoue que je n'ai que mépris pour ceux qui en ce moment vont s'agenouiller devant les idoles--qu'il a fallu peu de chose pour faire vaciller leur raison. Il y a une religiosité qui me fait l'effet d'un vaste système de " tirage au flanc ", comme on dit ici, d'assurance contre le danger. Ne crois pas que je veuille faire de l'anticléricalisme. Ce n'est pas, fichtre ! pas le moment, mais je suis choqué que quelques-uns cherchent à tirer parti de la guerre pour nous faire faire pénitence, pour nous amener à genoux et la corde au cou vers les autels. De même, je ne consens pas à m'abêtir inutilement, par exemple, à haïr tout ce qui est allemand--et à vomir Wagner<sup>71</sup>, Nietzsche<sup>72</sup>, etc., sous le prétexte de cette guerre. Pourquoi chercher à dénigrer, à rabaisser son ennemi, qui, comme dit Nietzsche quelque part, est notre partenaire, notre camarade de lutte<sup>73</sup> ? Il me semble qu'il y a quelque progrès en ce sens dans l'esprit

<sup>71</sup>. Hertz assista à de nombreux concerts où il entendit des œuvres de Wagner pendant son séjour en Allemagne en 1902 et il en fit des commentaires enthousiastes dans des lettres à Alice (lettres inédites, FRH). Alice répondra dans une lettre du 6 décembre : " Comme tu as raison pour Wagner, Nietzsche et bien d'autres. Si je hais tout ce qui est allemand, il faut donc que je haisse tout la musique, c'est-à-dire, une bonne partie du plaisir d'être au monde ? " (lettre inédite, FRH).

<sup>72</sup> Christophe Prochasson et Anne Rasmussen ont étudié cette vague d'attaques de la pensée " pangermaniste " venant même de figures illustres comme Henri Bergson, Emile Boutroux et Charles Andler (Prochasson et Rasmussen, *Au Nom de la Patrie, les intellectuels et la Première guerre mondiale 1910-1919*, Paris, La Découverte, 1996). Nietzsche, Wagner (avec d'autres étaient quotidiennement les cibles des attaques venant de la presse populaire et des milieux intellectuels, qui les dénonçaient comme des représentants de la machine de guerre prussienne, du racisme et de la xénophobie allemands, etc. Emile Durkheim, par exemple, dans sa brochure " L'Allemagne au-dessus de tout, la mentalité allemande de la guerre ", tendait à réduire la pensée allemande à celle du nationaliste Heinrich von Treitschke *Le Temps* publiait souvent des articles pleins d'invectives contre des grandes figures de la culture allemande; un article du 24 octobre par Abel Hermant sur " Le Cas Friedrich Nietzsche " est révélateur de cet état d'esprit. Il apparaît clairement dans sa correspondance que Hertz était très attaché à la pensée de Nietzsche. Voir, parmi de nombreuses références, une lettre à son beau-frère Léon Gorodiche, écrite de Fins-Hauts: " Vraiment [John Stuart Mill] n'était pas un esprit puissant, ni original. Il s'en est d'ailleurs rendu compte lui-même. Jamais une image dans son style ; la passion même devient correcte et prend une place logique dans son système. Il a pu faire œuvre utile de mise au point, d'analyse exact des idées reçues. Mais c'est bien le contraire d'un initiateur. Pour nous secouer un peu, nous lisons du Nietzsche. Celui-là au contraire nous passionne, nous trouble et stimule l'intelligence " (lettre inédite, 4 septembre 1903, FRH).

<sup>73</sup> Voir *Ainsi parlait Zarathoustra* (traduction de Geneviève Bianquis, Paris, Aubier, 1969), où Zarathoustra dit à ses disciples : " Si vous avez un ennemi, gardez-vous de lui rendre le bien pour le mal ; vous l'humiliez. Démontrez-lui plutôt qu'il vous a fait du bien " (p. 163) ; voir également *Ecce homo : comment on devient ce que l'on est* (traduction de Jean-Claude Hémery, Paris, Gallimard, 1974), dans la section " Pourquoi je suis si sage ", où Nietzsche écrit : " Affronter l'ennemi d'égal à égal--condition première d'un duel loyal. Là où l'on méprise, on ne peut faire la guerre ; là où l'on domine, là où l'on voit

public. Sois sûre que les soldats, en général, estiment et admirent les Allemands, et il y a de quoi--ce qui ne nous empêchera pas, j'espère, de taper dessus de notre mieux à la première occasion. J'ai été heureux de voir que Roussel, dans la lettre qu'il m'a écrite<sup>74</sup>, pensait exactement comme moi là-dessus et ne consentait à haïr les Allemands que dans la mesure où ils veulent nous maîtriser, où ils manquent au respect qu'ils nous doivent, qu'ils commencent à apprendre, et qu'il faudra bien qu'ils professent à l'égard des autres Européens de la nouvelle Europe en train de naître. Aimée, je sens peut-être une ombre de reproche, et que tu me trouves encore trop philosophe, trop intellectuel--c'est faute d'agir suffisamment, mais cela n'entame point notre résolution unanime : les refouler de nos pensées tendues vers la libération du territoire--en attendant de pouvoir les refouler de nos corps lancés contre eux. Tu me demandes si je crois que le coup de balai final aura lieu par ici--je n'en sais rien. Il paraît que nous sommes bien près des forts de Metz pour pouvoir avancer beaucoup. Derrière moi dans le petit abri, des soldats jouent à la manille comme dans un corps de garde ordinaire, absorbés, tout à leur affaire, tandis que sur la gauche, la fusillade crépite. Devant moi, à deux pas, non moins absorbées, non moins insouciantes aux feux de salve, 3, 4, 5 petites souris brunes se faufilent à travers les branchages entrelacés qui recouvrent notre "abri contre l'artillerie" où peut-être tout à l'heure, à l'arrivée des craquenelles, nous allons nous terrer. Comme elles sont affairées, ces petites souris brunes, la guerre leur procure toutes sortes de bonnes choses à grignoter--et, la nuit passée, elles ont visité plusieurs de nos musettes !... [...]

Je pense comme toi sur le *Temps* et le *New Stateman*--tu es plus près de nous que tous ces civils. Ils sont trop civils. Ils font des phrases (même Barrès<sup>75</sup>, mais au moins elles sont belles !). Joie de se taire ! Tout ce qu'on dit, même les lignes qu'on écrit à son autre soi-même, à sa chère femme, sont de trop. [...]

J'ai reçu aujourd'hui ta longue et douce lettre, chère Cécile. Excuse-moi de ne te répondre qu'ici. Certainement j'ai reçu il y a à peu près un mois ta bonne lettre de Morgat. J'étais persuadé de t'en avoir remerciée par l'intermédiaire de ton Léon en lui écrivant au sujet de ma demande relative au poste d'interprète. Vois-tu, je suis mal installé et mal disposé pour écrire--mais ne m'en veuille pas, pas plus que Fanny dont la chère lettre de l'autre jour m'a été aussi un grand bienfait. L'essentiel est que nous nous sentions tous bien proches--et cela est notre tendresse mutuelle fortifiée et consacrée par la grande épreuve qu'il nous a été tout d'un coup donné d'affronter. Répète à Léon que si cette nomination est difficile et ne s'obtient que comme une faveur, je ne vois pas trop quel prix elle aurait pour moi. Je ne veux pas qu'il perde davantage de son temps pour moi ; qu'il fasse fabriquer des obus tant et plus, cela est plus important. Je suis heureux d'avoir des nouvelles de P. Hamp<sup>76</sup> et espère qu'il sera bientôt utilisé car c'est

---

quelque chose au-dessous de soi, on n'a pas à faire la guerre [...] l'attaque est pour moi une preuve de bienveillance, et, le cas échéant, de reconnaissance" (p. 31).

<sup>74</sup> Roussel, dans une lettre datée du 22 novembre, écrit à Hertz : " Je dois te dire qu'un passage de la lettre de ta femme m'a paru admirable : " Robert échange des coups de feu de tranchée à tranchée avec les Boches, sans haine et sans crainte. " Autant que j'ai pu en piger, c'est l'état d'esprit de la plupart des soldats. Malheureusement, ce n'est pas du tout celui qu'on essaie d'inculquer à la population civile. On veut nous inforcer la haine absolue, intégrale. Je me rebiffe. Je ne hais les Allemands--mais de tout cœur--qu'en tant qu'ils essaient de nous maîtriser. La défaite leur donnera une philosophie de [...?] et de modestie. "

<sup>75</sup> Maurice Barrès (1862-1923) écrivait pendant la guerre presque quotidiennement pour *l'Echo de Paris* et Hertz discute fréquemment ses articles, souvent de manière positive. Ce fait troublera Durkheim qui écrira à Mauss le 14 décembre 1915 après avoir lu les lettres de Hertz à sa femme: " Il y a dans ses lettres à sa femme nombre de passages, d'une haute inspiration, mais sous lesquels il m'est impossible de rien mettre de précis. Il y a des développements sur la régénération de la France qui sentent le Barrès. Il parle de Barrès, avec les réserves de droit, mais par endroits avec sympathie !" (Emile Durkheim, *Lettres à Marcel Mauss*, présentées par Philippe Besnard et Marcel Fournier, 1998, Paris, PUF, p. 495).

<sup>76</sup> Voir note 00.

une force pour la guerre comme dans la paix. Je suis ravi de ce que tu me dis de Marc et de l'enfant que tu portes en toi. Oui, le sort des Belges est poignant. Ils ont enrichi l'humanité<sup>77</sup>.

Robert

le 1<sup>er</sup> décembre

Chère,

J'ai reçu ce matin ton excellente lettre du 27 nov. où tu me parles de la réouverture du collège. Tu ne saurais croire combien j'aime que tu me parles de ton travail. Je suis sûr qu'une fois que les cours auront repris, la nécessité fera renaître l'organe et la pratique se réorganisera, j'en suis sûr, sous une forme ou sous une autre--peut-être sous forme populaire et semi-philanthropique ; ne trouverait-on pas, par exemple, des fonds pour un jardin d'enfants destiné spécialement aux enfants des évacués, Belges ou autres, qui doivent pulluler à Paris ? Je sais qu'il reste la question du local. Mais enfin il faut que vous ayez votre école annexe et le problème n'est pas insoluble. Comme tu as raison dans ce que tu dis des bouffissures de Mlle F... Ne pas lutter, ne pas s'insurger<sup>78</sup>. Ce qui vient du néant, oui, retourne bien vite au néant. C'est s'en faire complice, que de le combattre comme si cela existait. Ce qui n'a qu'un être d'apparence, il ne faut pas s'en soucier--s'irriter là-contre, c'est lui faire trop d'honneur, c'est contribuer à le faire durer. "Faire son travail et ne pas s'occuper des cancans"--chère, je te l'ai dit, mais as-tu reçu toutes mes lettres ? Je crois plus que jamais au K.G. et à ton rôle dans ce mouvement plus nécessaire que jamais. Te rappelles-tu quand nous lisions ensemble les lettres ou souvenirs sur Mme Pape-Carpentier et l'amie de Mme Rosnoblet et le mouvement froebélien d'avant 1870<sup>79</sup> ? L'idée qu'une nouvelle épreuve de ce genre était possible effleurait nos esprits--et voilà--c'est notre tour de montrer ce que nous valons.

(Chère, je reprends aujourd'hui, 2 décembre, car hier la pluie m'a forcé d'interrompre cette lettre). Cette fois-ci, la guerre ne tuera rien de ce qui était viable. Au

<sup>77</sup> L'artillerie allemande a détruit Ypres le 25 novembre.

<sup>78</sup> "Mademoiselle F" est sans doute Adèle Fanta, co-responsable avec Alice de la création et de l'institution des Cours pédagogiques (appelés au début "Cours froebéliens") au collège Sévigné (voir note 000). Voici ce qu'écrivait Alice, le 27 novembre : "Il faut que l'œuvre s'impose à vous, qu'elle se développe suivant sa force d'expansion et qu'on soit entraîné par elle. Mlle F est toujours à mille lieues du travail qui se fait réellement. Voilà qu'elle veut, à l'instar de Londres, établir des cours supérieurs pour former des professeurs d'école normale ! Mais à Londres, c'est après des années d'efforts, c'est quand l'Angleterre a été couverte de K.G. et que l'examen froebélien a pris beaucoup d'extension, quand la nécessité s'en est fait sentir, en un mot, qu'on a créé ce nouvel examen. Ici, tout naît de toutes pièces du cerveau quelque peu fumeux de notre "Présidente" [Mlle F], sans que rien de ce qu'elle veut faire ne soit vraiment mûr, ne corresponde à la réalité. En somme, il faut être porté par son œuvre. Il faut en être l'instrument, être poussé par elle. Si c'est le contraire, c'est que l'œuvre ne vaut pas grand'chose. Mais j'étais bien bête de me révolter, de lutter. Les choses qui sont néantes retombent d'elles-mêmes d'où elles viennent. On n'a qu'à laisser faire le temps et les circonstances" (lettre inédite, FRH).

<sup>79</sup> Marie Pape-Carpentier (1815-1878) dirigea les premières "écoles maternelles" en France en 1848 (il s'agissait en fait des "salles d'asile" qui ne furent remplacées par ce qu'on appelle aujourd'hui "écoles maternelles" qu'en 1879) et l'Ecole normale maternelle qui forma les directeurs de ces salles. Hélène Rosnoblet était l'auteur d'*Autour du poêle, contes d'Alsace* (préfacé par Ernest Lavisse) et d'autres livres pour enfants. Le mouvement froebélien était le mouvement pédagogique inspiré par l'œuvre et les idées du pédagogue allemand Friedrich Froebel (voir note 000). Alice était membre de l'Union froebélienne française établie en 1912 qui délivrait les diplômes sanctionnant deux années d'études sur le programme du collège Sévigné où Alice enseignait ; ces cours formaient les institutrices des jardins d'enfants.

contraire, toutes les œuvres de vie seront soutenues par un esprit public tonifié et une atmosphère assainie. Tout ce que nous entreprenions avant était vicié, rongé par le manque de confiance dans l'avenir, par le doute secret sur la vitalité de ce tronc qui nous porte et nous soutient tous, le corps national. Après, avec quelle joie nous jetterons le grain, nous planterons des arbres et nous cultiverons nos enfants. Avec plus d'audace et de certitude que par le passé tu te mettras à la tâche parce que l'épreuve t'a déjà à la fois mûrie et rajeunie--t'a donné un sentiment plus vif de ta force et surtout t'a fait percevoir plus nettement ce qui est essentiel, vital, et ce qui est de l'ordre de l'écume et des mauvaises herbes. Aie confiance, ne t'impatiente pas, fais la besogne que le jour présent demande et permet--sûre que des lendemains viendront plus beaux, plus féconds et que tu y seras, comme aujourd'hui, une bonne et vaillante petite ouvrière de vie.

Aimée, oui, je songe souvent aux yeux de mon fils, noirs profonds et clairs comme des fontaines, vifs et graves, et qui pénètrent les choses comme des vrilles. Oui, comme tu me le dis, c'est une pensée calmante et qui surmonte toutes les craintes que celle du petit peuple des enfants ; leur gaieté triomphante nous enseigne que la vie ne cessera pas, refleurira sur les ruines, montera plus haut, et que donc nous pouvons, s'il le faut, souffrir et mourir tranquilles, le moment venu. Aimée, c'est la première fois depuis plusieurs jours que je puis venir causer un peu tranquillement avec toi. Non que nous ayons été au feu. Loin de là : le hasard veut que dans notre coin ce soit le calme plat. Les Boches ne nous font même plus l'honneur de nous adresser de temps à autre, comme ils faisaient auparavant, les expéditions de balles ou de shrapnells d'ailleurs anodines (en ce qui concerne notre compagnie). Les officiers en sont à se demander ce que signifie cette mansuétude et pourquoi ils ne nous tirent pas dessus, même quand ils nous voient en paquet, en plein jour et en terrain découvert. Les hommes s'accommodent très bien de ce mystère, expliquent que ceux qui sont en face de nous sont " de bons bougres de Boches ", bien gentils, " des pères de famille comme nous qui ne nous veulent pas de mal et à qui il n'en faut point faire " (moitié blaguant, moitié sérieux). Et pendant ce temps à peu de kilomètres d'ici, les marmites pleuvent et peut-être Charoy et les autres sont-ils en train d'écoper. Toujours la loterie ! On profite de cette accalmie pour nous faire travailler plus activement que jamais aux travaux de défense, pose de fils de fer, galeries de cheminement, etc. L'eau venant du dégel et des fortes pluies de ces derniers jours détrempe la terre et gêne le travail. Et puis on ne peut se défendre d'un sentiment de peine en présence de tout ce travail dépensé pour défendre une frontière que nous voudrions laisser loin derrière nous. Et puis le doute si ces vastes ouvrages ne sont pas du luxe, destiné d'abord à nous occuper et à tenir les hommes en haleine. Et puis, dans cette immobilité, dans cette quasi-sécurité, peu à peu une sorte de vie analogue à la vie de caserne s'organise, avec sa routine, sa paperasserie, ses menues misères journalières qu'on supporte avec philosophie. La vérité sur la guerre telle que nous la vivons : une lutte sourde contre la boue, contre la diarrhée (qui me laisse, quant à moi, tout à fait tranquille depuis plusieurs semaines), et contre de minuscules ennuis faciles à supporter et compensés par les joies de la camaraderie, du courrier, et de longues heures (comme aujourd'hui par exemple où nous sommes de " piquet ") de tranquillité et de " bonne vie ". Tu vois, chère, je te dis les choses telles qu'elles sont, c'est une existence grise. La pensée du grand risque ne joue qu'un faible rôle. C'est le piment qui excite et fait rire (plus ou moins jaune)--pour la plupart la question de la soupe a autrement d'intérêt et comme elle est abondante et appétissante (le ravitaillement mérite tous les éloges que tu as pu lire dans les journaux) les hommes, même ceux qui n'ont pas au fond d'eux-mêmes le feu sacré qui chauffe et illumine les plus sombres jours de décembre--même ceux-là ne se plaignent pas trop et supportent l'idée d'une durée indéterminée de la guerre.



Cette nuit, tandis que je dormais à moitié, un “ agent de liaison ” est venu me demander de la part du colonel, si c'était bien moi qui savais l'allemand et l'anglais. Sur ma réponse affirmative, il est parti sans me donner plus de détails. Depuis, aucune nouvelle. Est-ce l'annonce d'un changement dans ma condition ? J'attends, sans la moindre impatience, presque aussi détaché que s'il s'agissait d'un autre. [...]

Robert

vendredi 4 décembre  
3 heures de l'après-midi

Ma chère femme,

Pourrais-je t'écrire longuement et tranquillement, comme je le voudrais ? On ne sait jamais dans ce métier où règne l'imprévu...

[...] De mon côté, je ne me lasse pas de me nourrir de ce miracle salutaire que fut la bataille de la Marne--un nouveau Valmy ? peut-être--mais il est trop tôt encore pour comprendre le sens de ces grandes choses qui nous dépassent tant. J'ai été sur le point, pendant une nuit de veille, de rédiger une longue lettre au *New Statesman* en réponse au *Common Sense* de Bernard Shaw que je qualifiais de utter nonsense. Mais, le jour venu, je me suis ravisé, trop heureux de n'avoir ni à écrire ni à parler ; il y a encore trop de gens pour discourir, même par le temps qui court, et j'ai jugé plus utile de nettoyer et de fourbir ma baïonnette.

Tu me demandes ce que je pense de Ostwald<sup>80</sup>--il y a du vrai et du grand dans sa glorification de l'entreprise allemande--mais l'esprit de lourdeur et l'orgueil les rendent déments. Et il ne voit pas que l'organisation à l'allemande, bonne pour la production en masse, si elle n'est pas contrebalancée par un vigoureux individualisme, étouffe la pensée, l'élan créateur, la vie neuve et spontanée. Au fond, ce qu'ils veulent, c'est le règne de ce deutsche professor que chez eux déjà l'on dénonçait comme *eine National Kraukheit*--grand merci. Oui, nous tendons à une organisation supérieure, plus vaste et mieux réglée, de l'Europe--mais elle ne sera pas réalisée par la contrainte et la conquête, par l'exclusion des diversités et l'hégémonie d'une race ou d'un type particulier de culture. Ce sera une libre et souple fédération, une sainte alliance nouvelle, sur le type des Etats-Unis ou de l'Empire anglais. Notre Internationale, en un mot. [...]

Vraiment, dis-le à tous, modérez vos envois, je suis comblé à présent. Je te dirai toujours franchement ce qui me manque, même mes fantaisies les plus futiles, tu peux y compter. En attendant, ne m'envoie plus rien, si ce n'est la musette dont je t'ai parlé--tu pourras y joindre deux paquets de cigarettes toutes faites ordinaires (bleu ou jaune) que je distribuerai à mes hommes. Ne t'occupe pas du Marc Aurèle, peut-être le demanderai-je à Roussel à qui ce sera plus facile qu'à toi de trouver au juste mon

---

<sup>80</sup> Wilhelm Ostwald (1853-1932), prix Nobel de chimie en 1909, professeur de chimie à l'université de Leipzig, était parmi les signataires de l'“ Appel aux nations civilisées ”, document dans lequel de nombreux intellectuels allemands illustres jugeaient la France coupable d'avoir déclenché la guerre et démentaient les atrocités allemandes. Parmi les autres signataires figuraient Max Planck, Ernest Haeckel, Wilhelm Wundt, Alois Riehl, Friedrich Naumann, Gerhard Hauptmann et Rudolf Euckern (voir note 000)). Ostwald donnait également de nombreuses conférences de propagande en Allemagne. *Le Temps* du 23 octobre indique qu'il “ s'en va répétant [...] que la science [...] met entre les mains des soldats du kaiser un outillage d'engins terribles [...] et il prétend défendre par ce moyen “la culture européenne”[...] il annonce pour le lendemain de la guerre, l'avènement d'une “confédération européenne ayant à sa tête l'Allemagne”

affaire<sup>81</sup>. Je n'ai pas de nouvelles de l'histoire interprète. Il se peut que la demande de l'autre jour dont je t'ai parlé n'ait aucun rapport avec tes démarches auprès de Max Lazard et Thomas. En tous cas, il ne s'en est rien suivi. Je n'y pense guère. Toutefois, à tout hasard, si tu passes près d'une librairie militaire, par exemple, celle qui se trouve en face le ministère de la Guerre, boulevard St Germain, ou bien rue Danton près de l'Hôtel des sociétés savantes, tu pourrais voir s'il n'existe pas un manuel de l'interprète militaire, ou un vocabulaire allemand-anglais-français de la langue technique militaire avec laquelle, à l'occasion, il sera peut-être utile que je me familiarise. Tu m'enverrais ce petit livre, s'il existe.

Je vais très bien. Il fait plus beau depuis deux jours. Nous aspirons au froid qui séchera la terre et nous délivrera de la boue. Les petites souris brunes dont je vous ai parlé sont, paraît-il, de méchants mulots, ennemis des cultivateurs, que d'habitude on pourchasse parce qu'ils mangent le grain. Mais, cette année, on a d'autres vilains envahisseurs à chasser de notre terre. Un brigadier de hussards me racontait hier : “ Un jour, nous avions une tranchée à faire à un mètre sous terre ; en creusant, nous trouvons un nid de mulots avec toute une provision de noix pour l'hiver. Pas une de gâtée ; les malins avaient choisi les plus belles. Et il y en avait une quantité comme cela ! Si les hommes en ont mis, ce jour-là !!! Il n'y a pas eu besoin de les exciter à gratter la terre. ” En ce moment même, un de ces petits mulots brun fauve court entre mes jambes et furète en maître dans la cahute. Il est déjà presque 4 heures, la nuit approche déjà. J'ai été plus tranquille que je ne l'espérais.[...]

Je penserai à toi demain, très fort, à l'heure de ton cours. Bonne chance--ça ira ! Raconte-moi tout. Comment va Mlle Brunot<sup>82</sup> ? Maurice Lion, mort au feu, était un de mes camarades de promotion<sup>83</sup>.

J'ai répondu à Henri Lévy-Bruhl. Nous devons être presque voisins. Nous nous rencontrerons peut-être.

le 5 décembre  
6 heures du soir

Ma chère femme,

Nous sommes revenus une fois de plus dans ce petit village qui, lorsque nous y sommes arrivés par la nuit il y a environ 6 semaines, nous semblait le bout du monde des vivants, le point de départ vers le grand inconnu, le grand danger, vers la mort. Beaucoup d'entre nous venus du 44, impressionnés de se sentir si près de l'ennemi et des récits recueillis en route et de partir le lendemain à l'aube pour “ la tranchée ”, se demandaient s'ils avaient encore 24 heures à vivre et se disposaient surtout à vendre chèrement leur peau et à faire bonne figure sous les “ marmites ”. Que cet émoi nous paraît comique à présent--le petit village a perdu son prestige sinistre--c'est un port d'attache très familier, très banal, le poteau où nous sommes tenus par une longe assez courte et où nous revenons périodiquement. La vérité est que nous menons à présent la vie de garnison--avec tout ce que ces mots comportent d'un peu mesquin et stagnant. Je

<sup>81</sup> Sa sœur Cécile lui fera parvenir le texte en grec (lettre inédite de Hertz à Cécile Eyrolles, le 13 décembre 1914, FRH).

<sup>82</sup> Il s'agit peut-être d'Henriette Brunot, pédagogue et auteur de nombreux livres pour enfants dont *La Revanche de François Talence* (1905) et *Les victoires de Mademoiselle Laurence* (1904).

<sup>83</sup> Maurice Lion, promotion de l'Ecole normale supérieure 1904, avait été professeur au lycée de Marseille.

suis au poste ce soir, j'ai à garder 6 prisonniers, punis pour des raisons futiles de service intérieur...

Chère femme, notre élan joyeux vers le dévouement périlleux vient aboutir dans une petite mare boueuse (au physique et, sauf quelque exagération, au moral), et nous y pataugeons au jour le jour. Je m'en veux un peu de te dire cela qui te fera peut-être de la peine--mais il faut que tu voies clair. Notre vie ne comporte presque aucun risque (en plus des risques inhérents à la vie ordinaire de camping, etc.), mais non plus rien de grand, rien d'héroïque, aucun "renouveau des instincts bruts et animaux" comme tu dis dans ta lettre du premier décembre reçue ce matin. Non, il faut un effort d'imagination pour nous rappeler que tout de même nous tenons une place sur cette "ligne" fameuse--que tout de même nous jouons un rôle dans le drame formidable. La réalité proche est plate : "ne pas ramasser de bûche" est la grande préoccupation à tous les degrés--et puis "ne pas en faire plus que la section d'à côté" (au régiment, chaque escouade, chaque section, chaque compagnie et jusqu'à chaque armée croit toujours avoir un rôle plus ingrat que la voisine)--et puis : "qu'est-ce que nos cuisiniers nous donneront à manger ce soir ? pourvu que ça ne sente pas trop le graillon !" --et puis : "sale abri ! va-t-il laisser passer l'eau cette nuit ? nom de Dieu ! cette paille est un vrai fumier !" De petites cabales se forment, des cliques, toutes les mauvaises plantes qui foisonnent dans le désœuvrement et le vide d'une existence monotone. Aucune révolte, aucune protestation--on s'habitue à cette existence qui, pour beaucoup, a l'avantage d'être facile, douce, et presque exempte de risques. Pour ceux qui n'ont pas l'âme guerrière--et ils sont ici la grande majorité--ces avantages sont inappréciables--surtout comparés à la vie très dure et très dangereuse qu'a menée le régiment le premier mois de la guerre--et ils ne demandent qu'une chose, c'est que cela dure jusqu'à la fin de la campagne. Chère, ne crois pas que je tire de ceci des conclusions. Je m'abstiens de généraliser. Je crois même que cette situation est tout à fait exceptionnelle et tient à ce que nous occupons un point mort, bien mort de la ligne. Je ne veux pas te faire de peine, mais, en même temps, je ne veux pas que tu te fasses (et que tu donnes aux autres) une idée fautive de ma condition. Depuis le début de la guerre, ce qu'a été ma vie : une succession d'élan vers les hauteurs difficiles, tout de suite avortés, suivis de chutes dans de petits marécages, avec effort heureux d'adaptation à un plan de vie inférieur mais facile et relativement confortable. Jamais je n'aurais cru que ce serait ça la guerre et ma participation dans la guerre. Mais ce qu'il y a de plus clair jusqu'ici, je crois, c'est que cette guerre détruit toutes les prévisions. On croyait qu'elle serait rapide, elle menace de s'éterniser--on croyait qu'elle s'accompagnerait d'une interruption totale de la vie économique et générale du pays, et en somme le pays vit, tant bien que mal, presque comme devant. Et ainsi de suite... Ne crois pas que je sois triste de ma déconvenue. Je me dis que sans doute il vaut mieux pour moi, pour nous qu'il en soit ainsi--surtout maintenant que je me sens à ma place, dans ma "classe d'âge", il m'est facile de m'incliner, de rester à mon poste et d'accepter tout ce que ce poste implique, de grand ou de petit, de dévouement total ou de misérable corvée. C'est un exercice pratique de docilité, de patience, de soumission au destin. Vertus bien différentes de celles dont tu me parles, chère, et dont je ne médis pas. Non, tu ne m'as pas choquée--et ta doctrine que "la guerre c'est la guerre" et qu'il faut l'accepter avec toutes ses conséquences et ne pas songer à la destruction, mais seulement à la victoire--cette doctrine--là, dès le début, m'a paru l'évidence. C'est, je crois bien, l'attitude de mes amis "humanitaires" et socialistes. Du moment qu'il faut y aller, allons-y et de bon cœur. Je suis reconnaissant à la guerre d'avoir permis à la France de se montrer meilleure, plus forte, plus vivace que beaucoup ne le croyaient. Je suis sûr qu'elle a renouvelé chez une foule de gens le goût et le désir du service (sous sa forme la plus simple, la plus brutale, au fond, la plus facile). Mais... mais... mais... après cela, il y aurait encore beaucoup, beaucoup de

choses à dire--et tout de même il y a une certaine mauvaise conscience chez tous les gouvernements qui est caractéristique de cette guerre actuelle--un certain sentiment qu'elle est un crime contre l'humanité, et qui fait que chacun en rejette la responsabilité sur son voisin. Il y a un danger de diminution, d'amoindrissement dans le confort et dans la paix, mais il y a un danger de même genre dans la guerre--et ce qui justifie celle-ci à mes yeux, ce qui l'ennoblit, c'est qu'elle n'est pas simplement une lutte stérile pour l'entre-domination ou l'entre-destruction comme celles auxquelles se livrent sans cesse les tribus maori--mais, je veux le croire, elle a quelque chose d'une croisade, elle annonce, elle prépare un ordre nouveau. La guerre ne peut être une fin--elle se justifie comme défense contre une agression ou comme accouchement d'un monde international plus vaste et mieux ordonné. Mais, mon aimée, n'essayons pas de résoudre tous les problèmes, de classer toutes les notions--travaillons à bien remplir notre tout petit et obscur rôle dans ce grand drame où le personnage principal, je le sens bien comme toi, c'est la fatalité, la vieille connaissance des tragiques grecs. Des forces aveugles nous mènent, nous poussent, nous emportent, mais l'homme vraiment homme, continue à marcher droit dans la tempête, heureux de servir la cité qui l'a nourri et élevé, pour qu'elle reste belle et fière parmi les autres--et quand le destin brutal le terrasse, il le domine encore par sa sérénité, par sa volonté de ne pas déchoir, par son acceptation des lois de la vie et de la société... le problème est de vivre en soldats, avec le goût du danger, de la servitude volontaire, avec ces vertus guerrières, mais appliquées à la paix et à la création. Surtout ne te laisse pas aller, chère, par l'entraînement de cet "instinct guerrier" qui grandit en toi (et qui n'est pas du tout un instinct, mais l'exaltation en toi du sentiment national, du désir commun et ardent de refouler l'envahisseur, etc.), à décrier, à ravalier le travail pacifique, la production des œuvres de civilisation. Je crois bien que d'ici à la fin de cette guerre il se produira une terrible réaction de satiété et de dégoût contre la guerre. L'essentiel pour nous, c'est que cette réaction, qui viendra sûrement, ne se produise pas trop tôt, pas avant que les Allemands ne soient bien épuisés et bien battus. Il ne faut pas reprocher à la guerre d'éveiller dans l'homme des appétits et des sentiments brutaux, grossiers, etc. Mais c'est d'aiguiller des énergies formidables dans une voie où forcément elles se perdent, épuisant les peuples, diminuant leur patrimoine commun.

[...]

Ton Robert

[...]

le 8 décembre 1914

Chère Alice,

[...] J'ai reçu hier la magnifique jumelle. C'est un bel (trop bel) instrument qui sera utile non seulement à moi, mais à la compagnie si jamais nous retournons à la guerre (car, je te l'ai dit, je ne puis admettre que nous y soyons à présent). Je ne suis pas sûr que même les officiers supérieurs du régiment en aient une aussi bonne--et pourtant une jumelle comme celle-là peut sauver bien des vies françaises et augmenter la puissance destructrice d'une unité (en permettant de mieux régler le tir, etc.). [...] Chérie, vois-tu, il faut être ménager de son argent en ce moment. Non par pingrerie, mais parce qu'il y en aura un immense besoin après la guerre pour réparer les pertes et refaire "notre maison". Plus que jamais, l'argent sera une puissance dont beaucoup se serviront pour faire du profit, mais que nous pourrons faire servir à toutes sortes de

bonnes choses. [...] A propos, si tu connais des gens influents ou des journalistes, dis leur donc que le linge arrive surabondamment, on ne trouve même plus d'amateurs parmi les hommes pour les chaussettes, tricot, ceintures, tant ils ont été comblés à cet égard. Ce qui leur manque par ce temps de pluie, ce sont de bonnes bottines, celles du régiment après 4 mois de travail sont éculées ou percées. Il y a là un grand besoin, le plus urgent où l'initiative privée pourrait peut-être s'employer ? This misery of boots ! !<sup>84</sup> [...]

Chère, notre vie est toujours la même--d'après une lettre que je reçois d'Hatzfeld, du côté de Nancy, c'est depuis deux mois la même tranquillité--c'est vraiment une sorte d'armistice de fait<sup>85</sup>. Puissent les prédictions dont tu me fais part être fondées relatives à un événement sensationnel pour la mi-décembre--je suis cuirassé contre ces sortes de pronostics. Cela me rappelle Guesde prédisant la Révolution pour le printemps 1900 --cette grande détresse développe la crédulité collective. Mes Mayennais ont été très émus par ce qu'on raconte ici d'une jeune fille de leur pays qui, muette, se serait remise à parler tout juste pour annoncer que la guerre finirait le 29 décembre ! ! !... Aimée, la note du colonel concernant les interprètes dont je t'avais parlé n'avait aucun rapport avec Max Lazard--c'était pour la division et c'est un autre que moi qui a été désigné. Je n'y ai attaché aucune importance. [...] Renée m'écrit une gentille carte pour me dire qu'il paraît que j'ai été blessé. J'aime mieux t'en parler pour te dire que c'est un bruit absurde dont l'origine remonte peut-être à Mauss<sup>86</sup> (?), qu'il n'y a pas un mot de vrai là-dedans et que je ne t'ai jamais rien caché et ne te cacherai jamais rien.

Oui, tu as raison d'avoir une bonne humeur inaltérable et de garder " le sourire ". Je ne puis considérer ce qui se passe comme malheureux--si le ton de notre vie nationale, auparavant si déprimé, en est relevé, comme je le crois, c'est un bienfait dont je sens déjà en moi l'heureuse influence. Mais qu'on ne nous demande pas de nous racornir, de nous rétrécir. Figure-toi que même contre l'Angleterre subsistent des préjugés tenaces ridicules. " Ces gens-là sont odieux ", me disait hier mon lieutenant (le jeune gentilhomme mayennais, d'ailleurs intelligent) en laissant tomber son monocle--il faisait allusion aux dernières déclarations de Lord Kitchener--" ils ne souffrent presque pas de la guerre--c'est pourquoi ils ne demandent pas mieux que de la voir s'éterniser pour que nous nous épuisions en même temps que les Allemands ">. C'est de ce genre d'inepties qu'il ne faut pas que nous soyons dupes ou complices sous prétexte de patriotisme ou d'instinct guerrier.

Je suis impatient d'avoir des nouvelles de ton cours--ne t'inquiète pas si le début est passif--ça ira. On m'appelle. [...]

Ton Robert

<sup>84</sup> Titre du premier texte écrit pour la Société fabienne par H. G. Wells.

<sup>85</sup> Jean Hatzfeld (1880-1947) était l'un des camarades de Hertz à l'Ecole normale supérieure. Agrégé de grammaire en 1905 et admis en 1907 à l'Ecole française d'Athènes, il rentre en France en 1911 et rédige sa thèse sur " Les Trafiquants italiens dans l'Orient hellénique ". Engagé sur toute la durée de la guerre il participe aux combats en Lorraine et à la bataille de Verdun. Il fut nommé professeur d'histoire grecque à la Sorbonne en 1928. La sœur de son père, madame Hadamard, était la belle-mère du capitaine Dreyfus. En 1952, Henri Lévy-Bruhl publia une anthologie de ses lettres (*Lettres de J. Hatzfeld*).

<sup>86</sup> Marcel Mauss (1872-1950), neveu de Durkheim, travailla avec Hertz à plusieurs reprises et s'intéressait, comme lui, principalement à la sociologie religieuse. C'est à lui que parviendront les nombreux textes inachevés et des notes de Hertz. Il les utilisera pour ses enseignements sur le péché et la prière à l'Ecole pratique des hautes études et au Collège de France et publiera l'introduction de la thèse de Hertz (1922) et les *Mélanges de sociologie religieuse et de folklore* (1928).

le 9 décembre 1914

Chère Alice,

Alors tu as eu la grippe, chérie, pendant un ou deux jours--moi aussi, très bénigne, il est vrai--mais enfin la semaine passée au moment du dégel, vers le premier ou le 2 décembre, je me suis senti un peu moins bien et vaguement fiévreux. Je n'ai pas eu à interrompre mon service et sais-tu ce qui m'a fait passer mon mal de tête--sans blague : de surveiller du travail de nuit jusqu'à minuit dans la plaine battue par le grand vent. Cela m'a fouetté le sang et ravigoté. Maintenant, depuis 8 jours, je suis de nouveau tout à fait vaillant, comme toi. Ai-je aussi bonne mine que mon petit frère Jacques ? Je ne puis dire. Il est certain que je passe beaucoup de nuits un peu comme en chemin de fer--accroupi à 10 ou 12 dans un petit abri d'à peine 3 m<sup>2</sup>, me réveillant au moins toutes les deux heures pour la relève des sentinelles. Mais je n'en souffre pas autant que dans le civil, parce que le jour je vis d'une vie très calme et lente--et puis le jour on dort quelquefois quand et comme on peut. L'essentiel est que je vais admirablement bien--je suis résistant--mon appareil digestif fonctionne à merveille--la diarrhée des soldats me paraît ressembler à la diarrhée infantile--c'est une crise de réadaptation. Une fois le travail fini, on va mieux qu'avant, ou a atteint un nouveau palier. De même, malgré le froid et l'humidité, je n'ai eu (coïncidant avec ma grippe) qu'un tout petit rhume de deux jours. Du temps, je puis te dire ceci de consolant, que nous ne pourrions guère en avoir de plus désagréable. N'est-ce pas que c'est rassurant ? Puisque nous supportons très bien ces jours-ci, je crois que rien ne nous rebutera. Te décrire la boue où nous pataugeons, où nous sommes parfois comme ensevelis, cela dépasse mes moyens d'expression. Mais encore une fois, et ceci n'est pas du chiqué, j'ignore la souffrance physique, je suis frappé d'une sorte d'anesthésie qui tient à mon peu de besoins et de goût pour le luxe. J'avais des dispositions pour être un cynique roulant dans son tonneau. Je sais que c'est une infériorité, mais en ce moment elle me rend la patience facile. Et puis même de plus raffinés que moi se sont faits à notre vie--oui, tu l'as bien deviné, nous avons peine à imaginer comment on peut vivre autrement que nous. Nous nous rappelons qu'il existe un autre monde, une population composée de " civils ", et leur genre de vie nous est un thème à d'interminables émerveillements et plaisanteries. Etre bizarres, qui pour se coucher le soir montent, au lieu de descendre à terre--qui ont différents récipients appelés 'assiettes' pour manger leur soupe, leur viande, leurs légumes et leur dessert--alors qu'il est si simple de mettre le tout (ensemble ou successivement) dans une gamelle (qu'on nettoie ensuite avec de la mie de pain ou du papier)--des gens appartenant à différents sexes, à des classes, d'âge très diverses--et pourtant des uniformes ridiculement variés--des gens qui se croiraient perdus s'ils ne se lavaient pas tous les jours et s'ils ne changeaient pas de linge tous les huit jours--des gens qui se déchaussent pour se mettre au lit, tandis que c'est le moment pour nous de mettre toutes nos pelures, nos gants, etc. Cette nuit nous riions en nous disant ce que penseraient " les civils " en nous voyant entre 2 et 4 heures du matin--préparer du chocolat liquide et faire griller du pain, dans une petite hutte autour d'un petit feu.

[...] Aujourd'hui je suis de nouveau de garde au petit poste " de la corne du bois "--celui que j'aime le mieux parce qu'on y respire un air plus libre. Il me semble quand je reviens du village pour reprendre la garde ici que je quitte la caserne pour aller en campagne et je retrouve des sensations légères et toniques. J'ai passé de longues heures à observer avec mon excellente jumelle, heureux de découvrir grâce à toi des choses nouvelles insoupçonnées--que je n'avais jamais devinées. Cela rend ma besogne plus intéressante mille fois et j'ai pu diriger utilement le tir (d'ailleurs trop distant pour

être très efficace : notre seul résultat a été d'obliger les Boches à fermer une fenêtre du village qu'ils avaient pour coutume bizarre d'ouvrir et de fermer alternativement).

Veux-tu remercier Léon Eyrolles pour l'envoi du *Livre jaune*<sup>87</sup> que je me promets de lire avec le plus vif intérêt. Je n'ai pas encore eu le temps de lire les derniers n<sup>os</sup> du *Temps*. Tâche maintenant de te bien porter et de faire du bon travail, ma chère femme. Quant au “ sacrifice de ma vie ”, il faut prendre cela comme Chiffert avec le sourire. C'est Antoine qui t'a donné la formule juste : “ Il ne faut pas être trop sûr qu'il reviendra ” et il faut “ take in ” même le risque avec une âme égale et gaie. Mais j'espère bien revenir parmi vous, chers et bien-aimés civils.

[...]

Robert

[...]

11 décembre 1914

Chère Alice,

Dans la mesure où je pense “ ardemment ”, c'est à la guerre. Mon travail est bien à l'arrière-plan ; il me paraît frivole. C'est peut-être un jugement porté contre mon passé. Bien entendu, le remords du temps gâché pendant la paix me tourmente bien souvent [...]

Il n'est pas 4 heures et déjà le soir tombe et les équipes de travailleurs rentrent et les artilleurs se dépêchent d'expédier leurs derniers envois avant la nuit. Longues épaisses nuits de décembre. Imagines-tu nos cheminements dans la boue et les ténèbres à la recherche du petit poste à relever, des sentinelles à poser, etc. ? On découvre le sentier dans la nuit noire par le bruit spécial du pataugeage dans les flaques de boue. Car ce qui différencie “ le chemin ” des taillis où l'on se perd parmi les ronces, c'est qu'usé par le passage, le “ chemin ” n'est, au milieu du tapis de feuilles mortes, qu'un effroyable bourbier serpentant. Nous avons tout honte bue et ne nous inquiétons plus de la boue ; nous nous y enfonçons carrément. Recrudescence de fusillades et canonnades de notre côté depuis hier. Tant mieux, cela change de la vie de caserne [...]

13 décembre 1914

Ma chère femme,

Aujourd'hui un rayon de soleil est venu éclairer la plaine et faire briller les deux ou trois petits villages aux toits de tuiles rouges que nous fouillons si souvent du regard en quête des Boches, de leurs feux et de leurs tranchées. Doux et gai rayon de soleil qui nous dit que la boue ne submergera pas tout. Et puis, dans le bois effeuillé, que de promesses déjà : des feuilles mortes à demi décomposées ont levé, drue, une moisson de mousse très verte, très fraîche. Et comme je la remarquais, les gars de la campagne

---

<sup>87</sup> Publié le premier décembre 1914 par le ministère des Affaires étrangères, c'était l'équivalent français du livre bleu anglais, du livre blanc allemand, du livre orange russe, et du livre gris belge (tous parus auparavant). Ce document de 216 pages, comprenant un recueil de 160 pièces diplomatiques, soulignait les efforts des alliés pour trouver une solution pacifique et les responsabilités des militaristes allemands, dont Guillaume II, dans le déclenchement de la guerre.

m'ont dit : c'est la saison--les saules au bord de la petite rivière débordée (qui marque en ce moment la frontière entre l'ennemi et nous)--argentée aujourd'hui--les saules sont tout roses--les bourgeons des charmes commencent à se déployer et à montrer leurs feuilles. C'est déjà l'approche de Noël dont moins de 15 jours, en effet, nous séparent. La nature nous enseigne la résurrection et qu'il n'y a pas de mort pour qui reste fidèle à la vie et observe ses lois. Je pense que tu as lu dans un des derniers n<sup>os</sup> du *Temps* que tu m'as envoyés l'article de Pierre Mille, *Notes sur la vie dans les tranchées*<sup>88</sup>. C'est bien observé. J'ai peur que mes dernières lettres ne t'aient donné une impression injustement fâcheuse. There are some black points : some inefficiency and red tape amongst the chiefs--mais ce qui est charmant, c'est l'inaltérable bonne humeur du troupier--sa faculté d'adaptation--son tranquille et souriant mépris de la mort--son doux stoïcisme naturel--une conviction générale, absolue que tout ce qui nous arrive de pénible, c'est la faute à Guillaume--que c'est contre les Allemands qu'il faut tourner toute notre colère et notre révolte. Je crois que la France a appris les 2 grandes vertus que Mme Pape-Carpentier lui souhaitait après 1870 dans une lettre qui nous avait frappés, t'en souviens-tu ? : le sérieux et la modestie. Nulle infatuation--ce qu'il y avait de présomption étourdie encore au début de la guerre, les terrible jours de la fin d'août et du début de septembre nous en ont bien guéri. Ce long effort patient et obscur, ces progrès lents, assurés par tant de sacrifices, c'est le type même de l'action féconde, disciplinée, que nous avons à apprendre et qu'il faudra bien continuer dans tous les domaines après la guerre. Nous avons appris à avoir juste la confiance en nous qu'il faut pour bien vivre et qui est aussi éloignée de la sottise infatuation que du méchant dénigrement de soi auquel nous nous laissons trop aller. Dans l'abîme où nous nous sentions sombrer un jour, nous avons touché le roc inébranlable, l'imbrisable volonté de vivre du vieux peuple glorieux qui a bien voulu nous accueillir et nous donner le plus grand des bienfaits : une patrie à aimer, à révéler, à servir. Mon aimée, quand on me demande, (par exemple des officiers très cléricaux) “ Vous êtes alsacien ? ”, je réponds, “ Non, je suis juif, mon père était d'origine allemande ”<sup>89</sup>--et cela me paraît naturel et facile et je n'ai aucune envie de cacher mon nez. Finis les doutes et les scrupules--le service, que je voudrais seulement plus actif et plus complet, justifie à mes yeux mes droits et ma qualité de Français.

Nous avons pris notre parti de la crotte qui nous couvre--les notions de propriété et de saleté sont relatives. Peu à peu, nous nous décivilisons et perdons l'un après l'autre nos derniers besoins, nos dernières fausses hontes de civils ! Et alors tout est si facile à supporter ! Il paraît que l'autre nuit, tandis que la pluie traversait notre abri de branchages-- “ Ce Hertz, mon vieux, la flotte lui dégoulinait dessus tant qu'elle pouvait--et il roupillait comme un bienheureux. ”

Amie, le courrier attend ma lettre et s'impatiente. J'aime mieux l'écouter et qu'elle parte.

J'ai été ravi d'apprendre la victoire navale des Anglais !!<sup>90</sup>

[...]

---

<sup>88</sup> Le titre de l'article est “ Les Champs de bataille ”, *le Temps* du 10 décembre 1914. Mille décrit la vie quotidienne des soldats au front mais insiste sur l'esprit social du soldat français qui le distingue des autres combattants : “ c'est l'attitude de gentilhomme : besoin de se prouver et de prouver aux autres qu'on est au-dessus des événements. Politesse, aussi [...] Ces qualités, nous nous les connaissons. Ce sont celles d'individualistes et d'aristocrates [...] C'est pourquoi sans doute cette race est unique au monde [...] Mais on pouvait se demander si, en temps de guerre, elles lui permettraient la discipline. C'était la plus dangereuse des épreuves : elle en est sortie avec un bonheur incroyable ”

<sup>89</sup> Adolphe Hertz était commerçant, né en Allemagne, naturalisé français en 1880. Il est mort dans un accident d'alpinisme en 1899. La mère de Hertz était juive américaine (communication personnelle, Antoine Hertz, 1998).

<sup>90</sup> Le 8 décembre, la Marine britannique est victorieuse dans un combat naval aux îles Falkland en Atlantique austral ; toute une escadre allemande a sombré avec son équipage d'environ 1 800 marins.



Ton Robert

le 15 décembre 1914

Chère femme,

[...] Quant à m'envoyer des choses pour les hommes, en particulier de ces "salopettes" qui leur seraient certes utiles, je juge inoportun de m'ériger en Mécène, même anonyme, de la compagnie où je suis un "humble et obscur sergent". Tout ce qui rappelle les anciennes inégalités de fortune, de classe, etc. est mauvais, et, avec tous mes précieux accessoires, couteau, montre, jumelle, musette somptueuse, couverture de Léon, etc., je tranche déjà trop sur le commun. [...] Seulement n'abusons pas. Quant à la question interprète, je n'y pense plus et suis entièrement satisfait de considérer ma présente affectation comme définitive. Je voudrais répondre à loisir à ta longue et bonne lettre du 11, mais qu'y ajouter ? Tu dis d'une façon frappante--souvent même dans les termes mêmes dont je me sers en causant ici ou en t'écrivant--ce que je pense<sup>91</sup>. D'autres en ce moment ont l'esprit plus libre et plus délié que moi. Le discours de Bergson<sup>92</sup> a dû t'intéresser beaucoup--quoiqu'il y ait quelque chose d'un peu trop habile et trop simple dans sa façon de ramener l'opposition Allemagne-France à l'antithèse (fondamentale dans son système) du mécanique et du vivant. Mais il y a du vrai tout de même là-dedans. N'oublions pas que déjà après Frédéric le Grand, l'admirable machine de l'Etat

<sup>91</sup> Voici un extrait de la lettre d'Alice du 11 décembre "La guerre a ramené à la surface tout ce que la nation a de sain, de vigoureux, d'impérissable, et qui restait enfoui, caché dans l'ombre, parce que, au soleil, il y avait trop de pourriture [...] pour moi, la guerre n'est pas un malheur. Malgré les ruines, les deuils, je ne puis la considérer sous ce jour-là. C'est de la vie, ces tueries, de la vie la plus intense, la plus noble, la plus belle. Une femme qui accouche souffre, et pourtant cette grande épreuve physique la renouvelle, parce qu'elle la met en contact avec les racines de la vie, elle lui apprend la vie, dut-elle en mourir. Pour moi, la guerre est une révélation analogue à la maternité. Je ne puis croire que ces forces soient employées uniquement à l'œuvre de destruction et s'y perdent. Il y aura certainement une diminution matérielle de forces, mais si les femmes savent, au même degré que les hommes, suivre l'élan, le mouvement qui nous porte, nos fils verront de grandes choses" (lettre inédite, FRH).

<sup>92</sup> Henri Bergson (1859-1941) est professeur au Collège de France depuis 1900. Le discours que Hertz évoque ici fut prononcé le 13 décembre à la séance publique annuelle de l'Académie des sciences morales et politiques, dont Bergson était le président. "Tandis que l'Allemagne s'était longtemps adonnée à la poésie, à l'art, à la métaphysique [...] il y avait à l'intérieur d'elle [...] un peuple chez lequel toutes choses tendaient à se passer mécaniquement [...] Un jour vint où l'Allemagne eut à choisir entre un système d'unification raide et tout fait qui viendrait du dehors se superposer mécaniquement à elle, et l'unité qui se ferait du dedans, par un effort naturel de la vie [...] Un homme était là [...] un génie, mais un génie du mal [...] sans scrupule, sans foi, sans pitié, sans âme. Les méthodes de la Prusse s'incarnaient [...] en lui."

La relation de Hertz avec la pensée bergsonienne est un sujet qui a été passé complètement sous silence. Pendant ses années à l'Ecole normale supérieure, il a suivi au moins le cours que Bergson donna au Collège de France en 1901-1902: dans des lettres à Alice, il décrit ce cours, et la pensée bergsonienne en général, toujours en termes positifs; il range Bergson parmi "les philosophes les plus hardis de la période moderne"; c'est écrit-il dans une autre lettre, "un "inventeur", sa pensée est subtile et hardie, et si la méthode le sépare de tous les philosophes d'aujourd'hui je crois (sauf ses élèves bien entendu), elle le plonge dans les problèmes qui sont aujourd'hui les plus aigus et impérieux [...] Son cours de cette année sera particulièrement intéressant" (lettres inédites et non datées, FRH). Une décennie plus tard, il écrira à son ami anglais Dodd pour lui proposer le sujet d'une conférence qu'il aimerait donner à l'école de la Société fabienne: "l'influence de Bergson sur la pensée sociale" (lettre inédite, 19 mai 1912, FRH). Comme nous l'avons indiqué dans notre introduction, la position ambiguë de Hertz vis-à-vis de la pensée de Bergson est l'un des éléments qui le distinguent des autres membres de l'école sociologique de Durkheim et qui compliquent l'opposition habituelle entre un courant rationaliste et un courant irrationaliste.

prussien avait perdu son âme. Cela me semble être la fatalité qui pèse sur la force allemande. J'aurais beaucoup de choses à t'écrire, mais quoiqu'il ne soit guère plus de 3 heures, il fait déjà presque nuit dans mon petit "gourbi"--et puis mon "courrier" attend cette lettre pour la faire partir. Ecrire au *New Statesman*, non vraiment, je ne le puis<sup>93</sup>--je ne puis me décider à polir des phrases et je ne puis écrire spontanément qu'à toi, ma femme, en ce moment. Mais pourquoi n'écrirais-tu pas, toi, puisque tu en as eu l'idée de ton côté ? [...]

Ton homme qui t'aime tendrement.

le 16 décembre 1914

Chère Alice,

Le courrier m'a gâté aujourd'hui plus encore que de coutume [...] pas moins de 5 lettres. C'est un record. Une de Roussel et une de Chiffert, que je t'enverrai avec les tiennes à la première occasion--elles t'intéresseront comme tout ce qui a trait à la guerre. Celle de Chiffert, qui dégage une haleine marasmatique (et pourtant je te garantis que c'est un beau type d'homme) te fera peut-être mieux comprendre que mes lettres pourquoi j'ai été heureux de quitter le 44--et pourquoi je n'ai jamais été tenté de le regretter. Cette joyeuse exaltation, cette participation intime à la guerre comme à un sacrement qui régénère la nation et nous tous en elle, avec elle--oui, cette adhésion du plus profond de notre élan à tout ce qui arrive autour de nous et pour nous, que ce soit la mort ou bien la peine obscure et triviale, le déchiquettement par un éclat d'obus ou l'enlèvement dans la boue--cette bénédiction de la guerre, de l'affreuse guerre, comme du plus grand bonheur qui pût nous échoir, tout cela dont tes lettres, chère femme, dont vos lettres à tous sont pleines--tout cela--qui remplit mon cœur sauf à de rares moments où les menus tracés d'une vie de petite garnison éclipsent presque la réalité grandiose que nous vivons--tout cela j'avais bien du mal à le retrouver dans mon ancien régiment. Chiffert, homme de devoir mais technicien pur, ingénieur positif, ne voyait dans la guerre qu'une corvée maudite, une perte effroyable de vies et de biens et de temps qui aurait sans doute pu être évitée si... le Parlement nous avait doté d'une artillerie lourde suffisante et si... et si... L'idée que cette guerre pût être embrassée comme un événement salutaire et saluée par l'un de nous comme l'heure culminante de sa vie lui paraissait billevesée, mystique et le faisait sourire. Pour ce catholique très pratiquant, la religion était une affaire d'un tout autre ordre--il n'y avait pas communication... Comme je divague--je voulais t'énumérer toutes les lettres que j'ai reçues. Il y avait aussi la vôtre, cher Léon Eyrolles, contenant la réponse ministérielle. Merci de vos gentilles paroles et merci de toute la peine que vous avez prise en cette affaire. Figurez-vous que, maintenant que me voici au pied du mur, j'hésite et je recule. J'ai vu ces jours derniers la note disant que le général en chef était décidé à ne tenir aucun compte des recommandations et des demandes de changement d'affectation. L'ayant approuvé du fond du cœur, je ne vois pas le moyen de contrevenir. Max Lazard est prévenu--peut-être le mieux est-il d'attendre sans rien demander--jusqu'à ce qu'on fasse appel à moi. C'est d'ailleurs le sentiment que j'ai eu sitôt après vous avoir écrit ma première lettre--et qui m'a fait venir ici. Répondre "présent" quand on fait appel à votre dévouement, mais ne pas quémander de traitement spécial, de poste d'élite, même si c'est pour mieux servir. Ce n'est pas à nous de disposer de nous-mêmes, ni à prétendre à un rendement

<sup>93</sup> Alice lui avait proposé de répondre à l'article de Bernard Shaw "Common Sense about the war" qui est paru dans le *New Statesman* (voir note 66).

maximum. D'après ce que vous m'avez dit, les uns et les autres, il ne semble pas que le besoin d'interprètes pour l'armée anglaise se fasse sentir--mon sentiment actuel est de rester tranquille. Je réfléchirai toutefois encore et verrai si je dois en parler à mon colonel. Vous ne m'en voudrez pas, n'est-ce pas ? de vous avoir dérangé inutilement ? Et puis j'ai reçu ce matin la longue lettre de Léon Gorodiche, 10 pages dont chaque mot est juste, grand, noble. Mon cher grand frère, avec moins de droit que vous (je sais ce que je dis), je pense comme vous--votre conception héroïque de la vie vous avait préparé à sentir pleinement la beauté de cette merveilleuse résurrection d'un peuple qui à l'heure du suprême péril a fait un nouveau pacte avec la vie. Je comprends et partage votre joie--nous dont toute la vie a été orientée vers cet idéal : participer de tout son être, de toutes ses forces, à la vie d'un grand corps social sain, vigoureux, fier et portant l'avenir en lui--nous qui doutions amèrement de pouvoir le réaliser jamais--voilà qu'au moment précis où tous nos doutes, où nos plus sombres pronostics semblaient atrocement vérifiés--au moment de la défaite non seulement totale mais, ce qui est pire, de la défaite que nous ne pouvions nous empêcher de sentir légitime, méritée--à ce moment est venu l'éclatant, le glorieux démenti--la " France moribonde ", comme ils disent--il avait fallu l'approche de la mort pour qu'elle renaisse. Mes chères, bien souvent je repense à ces jours de détresse où nous nous croyions déjà investis, où les lettres n'arrivaient plus, où je n'avais même plus le cœur de t'écrire, ma femme (je ne m'inquiétais même pas savoir si ma lettre t'arriverait)--j'étais un de ceux qui tenaient bon contre la marée de la désespérance--mais plus d'une fois le soir, seul, en relisant une de tes lettres, je me cachais pour qu'on ne me voit pas pleurer. Je n'avais jamais cru vivre cela. Je ne sais si vous avez eu à cette heure, comme nous, l'épouvantable sensation de la défaite, de la débâcle.

Et la " machine ", avec le grondement incessant du canon, qui avançait de jour en jour de l'est à l'ouest puis contournant le nord de Verdun (où nous nous trouvions), traversant la Meuse, et descendant peu à peu vers le sud jusque dans l'Argonne. Cela semblait irrésistible... Et puis les troupes que nous voyions se replier--celles du Midi en particulier en débandade, hagardes, pêle-mêle... et les lamentables processions de villageois fuyant leurs villages en feu, promenant par les routes leur épouvante contagieuse. Plus amères encore que toutes les angoisses, les venimeuses récriminations des bien-pensants incriminant les parlementaires, les socialistes, etc.--des mécréants accusant " les généraux de salon "--une orgie de doute, de dénigrement--la défaite déjà consommée dans nos cœurs. Je n'oserais pas transcrire les propos sacrilèges qu'on entendait alors dans nos bois--blasphèmes nés de l'atroce déception de cet élan confiant brusquement brisé. Ici j'entends souvent les gars du 330 (qui alors étaient en pleine action) remuer leurs souvenirs de ces jours. C'est vers le même temps que notre Edmond fut blessé à Charleroi (22 août) que sur toute la ligne et notamment dans nos parages la digue trop faible céda. Ces gars-ci étaient à Spincourt où la bataille fit rage du 21 au 24 août, et voici ce qu'ils disent--la veille et le matin même, ils avaient fait bombance--ayant trouvé une cave de marchand de vins encore toute garnie, ils l'avaient mise à sac, comme de juste, et chacun avait le coffre et le bidon bien garnis d'eau-de-vie. L'un d'eux m'a dit ce mot magnifique : " C'est dommage que l'accident soit arrivé--on était parti pour faire une belle noce. " L'accident c'est cette terrible et meurtrière volée de marmites, de balles et de mitraille qui les accueillit lorsqu'ils essayèrent de sortir de Spincourt et lorsqu'ils chargèrent à longue distance sur un ennemi qu'ils ne voyaient pas. J'ai vu le clairon qui a sonné cette charge folle sur l'ordre d'un adjudant qui était saoul (tous sont d'accord là-dessus)-- " On était tous les maîtres là-dedans. " On ne voyait pas (ou guère) les officiers--pas d'artillerie pour les soutenir--et quand ils furent obligés de se replier comme ils purent, les balles leur crépitaient dans le dos, faisant contre leurs gamelles un bruit de ferblanterie. L'un d'eux m'a montré son

mouchoir qui était plié dans son sac et avait été traversé de part en part par une balle, il porte encore à intervalles réguliers 16 trous tous égaux. Et encore c'est un régiment qui a bien tenu--que dire de ceux qui ont lâché pied (j'en ai vu--je vous en parlerai plus tard). Si je vous parle de ces choses passées, c'est que le rapport officiel *Quatre mois de guerre*<sup>94</sup> y fait nettement allusion quand il parle des fautes de ces jours-là--et puis il faut les connaître pour mesurer le prodige de ce ressaisissement. Nous n'étions pas prêts matériellement, nous l'étions moins encore moralement. Nous ne la prenions pas au sérieux--nous avons encore trop de cette présomption fatale de 1870 (la superstition de "l'armée blanche", de la furie française, et le reste). D'avoir transformé cette débâcle commençante en une retraite méthodique, préparatrice de la victoire, d'avoir en peu de semaines appris la maîtrise de soi, et la maturité, et rattrapé en 40 jours ce que les Allemands avaient acquis en 40 années et davantage--on n'admira jamais assez le miracle.

Chers, je vous réponds à tous ensemble puisque vous dites que vous lisez mes lettres ensemble. [...] Pour ma section, je ne vois que te demander. Vois-tu, ils ne sont pas à plaindre, ce sont de petits propriétaires aisés de la Mayenne, ils reçoivent des paquets de chez eux--l'un d'eux m'offrait tout à l'heure une "beurrée" de "rilles" (faites avec du lard), leur plat préféré--je ne sais vraiment ce qui pourrait faire l'objet d'une distribution--et puis il y a la considération de discrétion dont je te parlais hier.

[...] Oui, le moral est bon. Je voudrais que vous les entendiez rire comme des enfants heureux. "On ne se plaint pas". Etat sanitaire excellent : 3 ou 4 malades en tout par jour dans la compagnie. [...]

le 18 décembre 1914

Chère Alice,

[...] Faut-il vous dire que je serai parmi vous, mes très chers, la veille et le jour de Noël ? Bien souvent je me disais en voyant tout notre monde sain, prospère et joyeux autour de l'arbre que c'était trop de bonheur, une bénédiction trop parfaite étendue sur notre smala et je me demandais si les Noëls à venir pourraient égaler celui-là. Et voici que s'interrompt cette série de beaux et radieux Noëls, non que nous ayons été directement frappés--au contraire, nous continuons à bénéficier d'une précieuse immunité--mais cette année-ci, les ténèbres de l'hiver sont plus épaisses que jamais. La nuit, la boue, le sang et la misère sont notre élément. Il semble qu'il n'y ait pas place dans ce décembre-ci pour la fête de la foi et de l'espérance. Et pourtant cette Noël-ci sera à sa façon, malgré la désolation qui nous enveloppe et nous pénètre, plus belle et plus heureuse que toutes les autres. Non, nous ne sommes pas de ceux qui gémissent d'un "retour à la barbarie"--nous exultons de voir les antiques vertus, toujours vives au cœur des hommes, comme des sources inaltérées d'héroïsme et de grandeur. Heureuse surprise de nous découvrir capables des choses que nous croyions ensevelies dans le passé, où nous ne voyions que de la préhistoire. Avec quelle facilité nous communiquons maintenant de plain-pied, si humbles et médiocres que nous soyons, avec les héros du temps passé. Nous entendons enfin leur langage--et je pense surtout à ces maîtres de vertu, de haute et virile noblesse, de la Grèce et de Rome--mais je pense aussi à Roland et à ses preux--mourant avec joie pour déconfire le barbare sarrasin et délivrer la "doulce France" de leurs pilleries--et aux patriotes de 1792 et 1793 faisant

<sup>94</sup> *Le Bulletin des armées* publia le 6 décembre sous ce titre un récit sommaire des événements qui se sont produits depuis le commencement des hostilités.

aux Brunswick insolents la réponse qu'il fallait<sup>95</sup> ... et à tant d'autres--quelle joie d'avoir retrouvé le sens d'une foule de mots démonétisés : honneur, service et d'avoir goûté la saveur que donne à la vie l'acceptation volontaire de la mort. C'est Noël plus que jamais puisque, du fond de cette nuit, une flamme ardente a jailli qui nous réchauffe et nous anime tous d'une vie nouvelle. Cela est vrai de tous, de ces Belges et de ces Serbes exemplaires, de nos bons amis Anglais, et, je pense, Russes, de nos ennemis mêmes--mais combien plus vrai de nous Français. Pouvait-on sombrer plus bas qu'en ces jours de juillet où déjà les nuées de l'orage s'amoncelaient ? Nous étions en pleine affaire Caillaux : régime des bandes, haines s'affrontant sans scrupule, amoralité cynique et triomphante, la patrie servant l'intérêt des habiles--et finalement le meurtre apparaissant comme un épisode banal, anodin, ne révoltant même plus--quoi de plus triste que cette humanité déchaînée, ruée vers la seule jouissance. Impossible, disait-on, que cela dure--et pas moyen que cela change--à moins d'un miracle--et le miracle est venu. Je reviens sur ce que je te disais l'autre jour. Il faut le dire : la foire sur la place battait son plein, plus que jamais, jusqu'à la fin d'août. Ce communiqué de 20, je crois, où l'on annonçait qu'il n'y avait plus un Prussien sur le territoire français<sup>96</sup>. Il semblait que l'étourderie, que l'infatuation ne puissent être poussées plus loin--et le mot qui courait nos bois vers le 25-27 août : "c'est pire qu'en 70"--comme un glas funèbre. Il semblait que nous n'eussions rien appris--que les mêmes fautes allaient produire les mêmes désastres, cette fois définitifs. Et ce qui est mort, c'est justement cette France légère, la France d'avant et d'après 1870, la France ennemie de la France--et en mourant elle a découvert l'autre France, celle qui ne meurt pas--et les Allemands n'en sont pas encore revenus. Comme il avait raison, ce von Bulow<sup>97</sup> auquel ils ont maintenant recours comme un sauveur parce qu'il est un des très rares Allemands qui puissent comprendre autre chose que l'Allemagne et parler en Européen--il disait qu'"avec les Français, on ne sait jamais". Quelles leçons nous pourrions donner à nos fils. Pas besoin de chiqué. Destin vraiment prodigieux de ce peuple qui ne se lève jamais si haut que quand il est à bas--qui étonne le monde juste au moment où le monde le croyait "moribond"--on dirait que pour renaître il faut qu'il "se torde" dans la douleur et l'agonie d'un enfantement sanglant--oui, 1914 continue 1870--mais comment ! L'histoire de France a une grandeur biblique. La France aussi est un peuple élu--l'épouse d'un dieu jaloux qui la frappe terriblement quand elle s'éloigne de lui et court après les faux dieux--mais qui l'aime et la rétablit magnifiquement et la couvre de gloire dès qu'elle revient à lui--dès qu'elle redevient fidèle à elle-même et à son destin sublime. Chère, je t'ai dit ce mot de Bissolati, le socialiste réformiste italien, dans nos entretiens de Pont Valsavaranche à propos d'Agadir-- "Oui", disait-il gravement en hochant la tête, "en tenant le coup, en faisant face à l'Allemagne, la France a libéré l'Europe (du joug allemand) et nous lui en sommes reconnaissants"<sup>98</sup>--que doit-il penser à présent ? Et quand je le vois approuver

---

<sup>95</sup> Charles Guillaume Ferdinand, duc de Brunswick (1735-1806), commandant en chef des armées prussiennes et autrichiennes avait lancé le fameux "Manifeste de Brunswick" du 25 juillet 1792, dans lequel il menaçait les Parisiens d'une dévastation totale s'il était fait "le moindre outrage" à la famille royale.

<sup>96</sup> Il s'agit du communiqué officiel du ministère de la Guerre du 22 août : "Il est agréable de constater que ce matin il n'y avait plus aucun point de territoire français occupé par l'ennemi, sauf une légère enclave à Andan-le-Roman (à une dizaine de kilomètres de Briey) [...]. Ainsi, en dépit de toutes les assurances allemandes [...] ils n'ont pas pu porter la guerre sur notre territoire."

<sup>97</sup> Karl von Bulow (1846-1921), commandait la deuxième armée allemande qui fut battue à la Marne, mais le commandement suprême imputa la responsabilité de la défaite au Général von Kluck, et von Bulow fut promu en 1915.

<sup>98</sup>. C'est à Agadir qu'eut lieu, le 4 novembre 1911, la convention franco-allemande par laquelle l'Allemagne obtenait un accès au Congo et renonçait à s'opposer à l'établissement du protectorat français au Maroc.

pleinement les déclarations de Salandra<sup>99</sup>, avec le son de sa voix encore dans mon oreille quand il parlait de l'Autriche, je suis pleinement rassuré et je sais que ces déclarations signifient : guerre à l'Autriche, guerre au germanisme brutal qui dominait l'Europe par la force et plus encore par le prestige d'une prétendue invincibilité. Écroulé ce prestige--sur le bord de notre Marne tranquille, sombré avec le Scharnhorst<sup>100</sup>, etc. au fond de cette mer où gisait, selon l'empereur, l'avenir de l'Allemagne. Comme tu le dis, chez nous la confiance n'a fait que grandir et en ces jours de Noël ce sera une allégresse de certitude parmi nous, tandis que chez eux, certainement, la confiance qui était absolue au début n'a pu que décroître--des doutes, des inquiétudes vagues rongent le bloc de leur orgueil démesuré. Cela, c'est déjà la victoire pour nous. Occuper du territoire n'est rien--pour vaincre, il faut briser la force de résistance de l'ennemi, lui arracher son acquiescement au droit nouveau qui l'humilie après lui avoir fait perdre la confiance en soi qui justifiait son ancienne grandeur. La Belgique exterritorialisée n'est point vaincue. Mystère des forces spirituelles. Chère, il faudrait relire et faire lire en Angleterre et Amérique, peut-être éditer en brochure les admirables poèmes de Meredith<sup>101</sup> *Contributions* que nous lisions ensemble l'an dernier ainsi que ceux de Walt Whitman<sup>102</sup> et le dernier de R. Kipling<sup>103</sup> sur la France. Grands Anglais qui ont eu foi dans la France et pressenti sa renaissance. Non, ce Noël n'est pas triste. Célébrons-le, unis dans une même gratitude fervente comme la fête de notre résurrection, comme la promesse d'un été splendide et fécond.

Pardonne-moi, mon aimée, ce sermon ridicule. J'ai un peu honte de le laisser partir, mais tu sauras sourire avec indulgence de mon incurable lyrisme, comme dirait Herr<sup>104</sup>, et tu ne m'en voudras pas et tu ne trouveras pas trop godiche ton grand niais de mari, le sergent Hertz qui t'embrasse très fort, et qui te charge de tendres baisers pour tous les très chers nôtres.

Robert

20 décembre 1914

---

<sup>99</sup> Antonio Salandra (1853-1931), premier ministre italien, avait déclaré le 5 décembre que le gouvernement italien considérait que le traité signé avec l'Allemagne et l'Autriche avait été violé par l'agression allemande ; il ajoutait que les intérêts de l'Italie, si elle restait neutre, ne seraient pas protégés dans une situation européenne dominée par des pouvoirs agressifs comme l'Allemagne. Ces déclarations furent comprises comme une annonce de l'entrée en guerre de l'Italie au côté des Alliés. En fait, Salandra ne fit les premiers pas vers un traité avec les Alliés que plusieurs mois plus tard (le traité de Londres, 26 avril 1915).

<sup>100</sup> Croiseur de combat allemand qui, après avoir participé à la bataille de Coronel (le premier novembre 1914) où une escadre anglaise avait connu une défaite qui bouleversa le public anglais, sombra avec son escadre pendant la bataille des îles Falkland, le 8 décembre.

<sup>101</sup> Sur George Meredith (1828-1909), poète anglais, voir *infra* note 000.

<sup>102</sup> Walt Whitman (1819-1892), poète américain, était très attaché à la culture française dont il appréciait notamment la liberté en matière de corps et de sexualité, par contraste avec le puritanisme américain. Il fait souvent allusion à la Révolution française dans sa poésie ; voir, par exemple, " O Star of France ", " Resurgemus " et " France, the 18th Year of these States ".

<sup>103</sup> Rudyard Kipling (1865-1936), écrivain anglais, bien connu pour son œuvre populaire (*Le Livre de la jungle, Histoires comme ça*), publia également des poèmes patriotiques pendant les premières années de la guerre ; il écrivit son recueil, *Epitaphs of the War*, moins patriotique et plus critique, après la disparition de son fils John au champ d'honneur à l'âge de 18 ans. Il écrivit de nombreux ouvrages sur la France, notamment son ode " France " en 1913 et ses *Souvenirs de France*.

<sup>104</sup> Lucien Herr (1864-1926), bibliothécaire de l'École normale supérieure, fut le personnage central du mouvement socialiste au sein de l'École normale. Il fut également très actif dans l'affaire Dreyfus. Son influence sur de nombreux normaliens, dont Hertz, fut considérable (voir introduction p.00).

Chère,

Ce matin dans mon abri souterrain (qui, par le temps qui court, ressemble à une cave parisienne au moment de la grande inondation--la moitié en est submergée par les eaux infiltrées--nous en occupons l'autre en faisant un bon feu dans la " cheminée " : un trou laissé dans la paroi--aussi la nuit, quand la " porte " (quelques baguettes avec de la paille tressée) est mise, quelle atmosphère de buanderie ! Et pourtant on s'y trouve bien heureux aujourd'hui qu'il pleut à verse et l'on comprend bien le sens du mot : abri). [...] Ce soir, après 12 jours passés dans le bois, nous regagnons le village, une fois de plus--par cette pluie, nous apprécierons sans doute des abris un peu plus étanches et une paille plus propre. Mais je suis peu sensible aux charmes de cette caponne--lors de notre dernier séjour, je vais t'étonner, j'y ai attrapé, avec une violente eng... d'un supérieur, 8 jours d'arrêt (qui d'ailleurs n'ont pas été portés) pour une minuscule négligence dans le service--et ce genre d'accident est aussi fréquent là-bas qu'ailleurs la chute des shrapnells et des marmites.

On l'accueille avec la même philosophie cette vie de petite garnison, avec moins de distractions, plus de désœuvrement pour les officiers. On est bien plus heureux dans les bois, quoique ce ne soit pas, là non plus, la " vie libre et sauvage " que tu parais imaginer. Mais on est plus dispersés et on n'a guère affaire qu'au commandement de compagnie qui en ce qui nous concerne est charmant. Ci-joint une petite note (la signature seule est de son écriture), qui te donnera une idée de sa gentille estime--en même temps qu'un échantillon de la littérature militaire dont nous sommes abreuvés.<sup>105</sup> [...]

J'ai relu le discours de Bergson dans le *Temps* que tu m'as envoyé<sup>106</sup> --décidément c'est trop habile, trop spécieux, trop simple et trop joli. C'est une grande tentation pour les religieux et les philosophes de projeter les conflits de forces les oppositions de valeurs qui donnent leur pensée. Le moujik russe voyait dans Napoléon l'Antéchrist, le démon. De même pour Bergson, l'Allemagne est la puissance infernale, le génie du mal, et dans son système, le mal par excellence c'est la matière par opposition à l'Esprit, ce qui n'enveloppe pas de durée intérieure, le mécanique, ce qui s'étale en surface par opposition à l'intensif, etc. Mais 1°) il est faux, comme tu le notes, qu'il n'y ait rien de spirituel et de moral dans l'effort allemand ; 2°) il est très dangereux d'exalter la libre spontanéité etc. par opposition à l'organisation massive ; ces antithèses absolues où se plaît le philosophe, même celui de la continuité et du " réel " sont des constructions : en réalité il ne s'agit que de différences de degré, de types divers d'organisation, etc. La France de Louis XIV et de Napoléon 1<sup>er</sup> ont connu des velléités de domination brutale et des aveuglements d'orgueil peut-être encore plus complets que l'Allemagne d'après Bismarck. Pas besoin de nous envier de métaphysique pour exciter notre courage. C'est curieux, il y a dans Bergson un incurable joueur de flûte. Il ne peut résister au plaisir du " beau morceau ". Ce que j'ai le plus goûté dans son discours c'est cette sorte de souffle lyrique--on dirait un prophète d'Israël brandissant contre les ennemis de son peuple la colère de Jahvé.<sup>107</sup> Mais je suis bien sûr qu'il se trouve en Allemagne des Bergson au

<sup>105</sup> Dans ladite note, le lieutenant-commandant " constate que le rôle de "l'observateur" a été tenu avec une conscience scrupuleuse par le sergent Hertz dans le courant de cette journée de samedi [...]. Il eût toutefois suffisant de transmettre au Commandant de Compagnie l'essentiel de ces observations sans s'astreindre, comme il l'a été fait, à n'omettre aucun des moindres détails des événements de ces quelques heures " (document inédit, FRH).

<sup>106</sup> Voir la note 92 ci-dessus sur la relation de Hertz à la pensée de Bergson.

<sup>107</sup> Voir la lettre du 18 décembre dans laquelle Hertz lui-même compare le peuple français aux peuple hébreu de l'Ancien Testament.

petit pied, Euckern<sup>108</sup> par exemple, pour retourner à leur profit la vieille antithèse, le vieux dualisme du bien et du mal--de Dieu et du diable, du vivant et du mécanique, de l'esprit et de la matière. Il y en a qui ne peuvent se battre et mourir pour une cause que s'ils réussissent à y intéresser le bon Dieu ou ce qui leur en tient bien. Je préfère tâcher de rester sobre d'esprit.

[...] Combien de fois j'ai pensé à notre lecture de *Guerre et paix*<sup>109</sup> et aux pensées que nous agitions alors ensemble. Tolstoï nous donnait bien l'impression de ce dynamisme moral qui gouverne la guerre--de ces lois qui règlent le flux et le reflux des peuples en conflit. [...]

J'ai été dérangé pour observer et puis j'ai fait exécuter 3 salves sur une trentaine de bons Boches qui revenaient du travail. Ils ont été un peu interloqués, se sont arrêtés, puis se sont sauvés dans le bois--mais j'ai peur que, vu la distance, ils en aient été quittes pour l'émotion.

Maintenant (tu vois que mes occupations sont variées), je surveille une "chaîne" de gaillards occupés à vider l'eau de notre cave avec une petite marmite. Ils plaisantent et rient--mauvaises conditions pour te répondre. Cependant, je veux te dire que l'idée "rue des Vignes" m'emballe.<sup>110</sup> Cela paraît une occasion qu'il ne faut pas laisser échapper. Tu as mal compris ce que je te disais au sujet de l'argent si c'est pour toi une raison d'hésiter. Au contraire, je voulais dire qu'il faut garder l'argent comme puissance d'action. Mais n'hésite pas à t'en servir, je t'en prie, si tu sens que ce peut être fécond. Mais que faire du terrain Pierre Guérin--on en trouvera l'emploi ou à le sous-louer. Oui, aimée, plus que jamais croyons, osons, travaillons.

[...]

sur lettre du 22 décembre 1914 d'Alice<sup>111</sup>

Chère,

Et moi qui croyais t'avoir déjà dit tout cela dans une longue lettre, vers le 14 septembre<sup>112</sup>--tout de suite après la bataille de la Marne--la première après la grande nuit, après le grand silence. L'as-tu jamais reçue ? Je t'y disais la détresse, l'agonie dont

<sup>108</sup> Rudolf Euckern (1846-1926), philosophe allemand, prix Nobel de littérature en 1908, signataire de l'"Appel aux nations civilisées" (voir note 80), auteur de *La Part de vérité contenue dans la religion* (1901), fut un des promoteurs de la vague idéaliste allemande de la fin du XIX<sup>e</sup> siècle qui s'attaquait à la pensée naturaliste.

<sup>109</sup> Alice lui avait écrit, le 16 décembre : "Te rappelles-tu quand nous lisons *Guerre et paix* ? Cela paraissait loin, ces histoires de batailles, de blessés, et voilà que, ce que nous vivions d'une façon si intense par l'imagination, nous le vivons en réalité. Il y a des jours, unis et banals, où on oublie presque la guerre. Mais c'est dommage. Il faudrait pouvoir la sentir avec toutes ses fibres, n'en pas laisser échapper un atome, comme l'on fait tout naturellement pour les moments "inoubliables" de sa propre destinée. Je plains les gens qui se dérobent, veulent essayer d'oublier, de "ne pas y penser". Combien plus fécond et plus bienfaisant de se jeter dans le flot, de rouler avec lui, heureux du mouvement, de la route parcouru" (lettre inédite, FRH).

<sup>110</sup> Dans une lettre datée du 16 décembre, Alice réfléchit à la possibilité de louer un appartement avec un superbe jardin qu'elle avait vu en passant rue des Vignes et d'y fonder un jardin d'enfants. Elle établira finalement ce jardin rue Pierre Guérin dans le seizième arrondissement.

<sup>111</sup> A partir de cette lettre, Hertz écrit parfois directement sur les lettres d'Alice, les lui retournant avec ses commentaires. Lorsque c'est le cas, nous le signalons et citons, en notes, les lettres d'Alice quand elles peuvent éclaircir les observations de Hertz. Malheureusement, une grande partie de ces lettres de fin décembre 1914 à début février 1915 sont manquantes dans le FRH; nous n'avons parfois que les copies des commentaires de Hertz qu'Alice avait faites pour distribuer aux membres de la famille.

<sup>112</sup> Voir lettre du 15 septembre *supra*.



nous sortions à peine. Et je ne t'ai pas encore dit le plus amer, le sarcasme, l'espèce de joie mauvaise des douteurs, de ceux qui avaient joué (moralement) à la baisse.

Malgré tout j'avais confiance, je voulais croire qu'on tiendrait bon, même Paris pris, et je me reposais sur les Russes qui depuis... ironie--toutes les prévisions bafouées. Maintenant c'est eux qui halètent et comptent sur nous. Quelle joie au point de vue du progrès européen--qu'ils n'aient pas été les principaux artisans de la victoire, qu'ils n'en aient pas l'honneur et le bénéfice moral.

Pas un salut venant d'en haut tout fait--la guerre sera tout le temps à recommencer. Il faudra tout le temps refaire le miracle de la Marne. Mais ce ne sera plus la lourde oppression de la défaite passée et se prolongeant, la sensation de l'inévitable effondrement. Il faudra encore lutter, lutter toujours, mais la lutte vaudra la peine.

Et puis le grand mensonge, le hiatus béant entre l'Evangile, etc., “ la paix sur la terre aux hommes de bonne volonté ” et l'Evangile de la force conquérante. C'est cela qui rend l'Allemagne d'aujourd'hui grotesque et odieuse. Elle n'a pas su choisir--elle titube, ivre d'orgueil et de force matérielle, et fait trébucher les autels de ses prêtres d'“ amour ” et de “ miséricorde ”. A propos de notre nuit de réveillon : un ou deux mayennais m'ont dit : “ Ce qui me manque, sergent, c'est de ne pas pouvoir remplir mes devoirs religieux, communier, etc. Heureusement que les bonnes sœurs prient pour nous. ” Cela sonnait un peu Tartuffe, je ne sais si je me trompe. Mais j'attribue cela à un plus grand besoin religieux chez les Français--les mythes morts desséchés ne les contentent plus. Les Boches acceptent le mensonge, le demi-mensonge. “ Sur cela, on ne discute pas ”.

Conquérir l'opinion des neutres fait partie de la guerre.

sur lettre du 24 décembre 1914 d'Alice

Chère petite femme,

Veille de Noël : il neige. Nous sommes encore au village jusqu'à ce soir. Nous avons pu nous sécher, nous nettoyer, voire nous décrotter. Dans le bois, j'y avais renoncé, car, après avoir passé toute une matinée à ôter la boue de ma capote, au bout de dix minutes j'en étais au même point. La cérémonie du douchage de la compagnie a été très pittoresque : de voir tous ces corps nus précipités et grouillant dans un baquet--cela faisait penser aux tableaux des vieux flamands représentant la chute des damnés dans l'enfer--par exemple, à ce Roger van der Weyden de Beaune qui a tant intéressé mes chères petites nièces. Etonnement de découvrir leurs nudités respectives, car naturellement pendant qu'une section passait à la douche une autre se déshabillait ou se rhabillait et regardait. Plaisanteries et rires. “ Pige-moi un tel (couvert de poils), en vlà un “poilu”. Il n'a pas besoin de peau de mouton pour monter la garde ” (car on a distribué des peaux de mouton destinées aux sentinelles, la nuit). Un tonneau suspendu à une corde et percé servait d'appareil à douches. L'eau était tiédie--c'était très bien organisé, et j'ai été content de constater que, contrairement à ce qui se passe au régiment, personne ne s'est fait tirer l'oreille pour aller à la douche. J'en ai surpris un pourtant qui cherchait à se dérober en alléguant la colique : “ Raison de plus, bougre de cochon ! Voulez-vous vite courir à la douche. ” Et tout le monde était enchanté. Je t'ai dit aussi, je crois, que j'avais fait le métier de patron blanchisseur et j'avais très peur qu'il me manque du linge au sortir de la cuve. Or, miracle, il y a eu excédent. Je n'ai pas encore pu découvrir si une ou deux chemises, d'une autre compagnie s'étaient glissées

parmi notre linge, ou bien si quelques loustics avaient donné de vieilles hardes qu'ils se sont abstenu de réclamer, ou enfin si, pendant l' "ébouillantage", il s'était produit une multiplication spontanée. L'essentiel, pour moi, était d'obtenir mon quitus. J'ai aussi fait le chef bûcheron "allez chercher du bois pour la buanderie... de hache, point--elles sont toutes employées--de voiture ou de charrette, point". Heureusement que la main-d'œuvre ne manque pas et que la plupart des hommes savent ce que c'est que d'aller à la "ramée" (comme ils disent encore) mieux que je ne saurais le leur enseigner. Habilement ils se confectionnent des fagots qu'ils lient avec des "hares"--et ouste ! la forêt se met en marche et s'en va vers la "buanderie".

Je fais aussi et plus souvent encore le métier de comptable. Songe que cette guerre est la plus formidable expérience de collectivisme qui ait jamais été tentée. Pour nourrir et entretenir ces millions d'hommes, pour savoir ce qu'on peut leur demander comme travail, etc., il faut être tout le temps fixé exactement sur l'effectif des unités. De loin cela paraît très simple. Mais cet effectif change tous les jours : évacués pour cause de maladie, punis de prison affectés à la compagnie de garde, "employés" embusqués dans des postes centraux, etc.

Sais-tu quelle est peut-être la principale préoccupation des commandants de compagnie ou des chefs de section ? C'est la proportion des "disponibles" au total de l'effectif. Tous les jours le commandement leur demande des hommes pour des tâches spéciales (mitrailleurs, conducteurs de voitures, infirmiers, sapeurs, etc., etc.) et, tous les jours, on nous reproche de ne pas avoir assez d'hommes disponibles pour le travail, les corvées, le service de garde. Je te raconte cela pour que tu te rendes un peu compte de la traîne ordinaire de ma vie. Tu vois que l'héroïsme guerrier y a bien peu de place--la chute d'ailleurs très intermittente, des craquenelles ou marmites, les fusillades réciproques encore plus rares et toujours à plus d'un kilomètre sont des incidents peu remarquables et vite oubliés. Toujours pas un mort et pas un blessé à ma compagnie depuis que j'y suis. Je fais en somme le métier de contremaître en terrassements, de comptable et de pion. Et c'est très instructif pour moi et, sauf les "bûches" à ramasser, cela se passe très bien dans une atmosphère cordiale et gaie. Trésors de bonne humeur qui rendent tout facile. Est-ce le propre du soldat français--ou bien l'homme en général, s'il est bien nourri, comme nous le sommes, s'il a du repos en suffisance, s'il est robuste et sain, a-t-il toujours cette cuirasse contre tous les maux : le rire ? Il faut dire que ceux-ci sont à peu près des Normands, fins amateurs de comique. Des heures durant, pensant à autre chose, je les entends causer et rire aux éclats. "Les voilà encore en train de chiner Chesnel", m'explique un informé. Chesnel est un gros bêta, aux yeux écarquillés, toujours à se vanter de sa richesse, etc. Les malins le font causer et puis se paient sa tête. Et ainsi les longues heures passent.

[...]

Robert

[...]

25 décembre 1914

le matin de Noël

Ma femme aimée,

[...]

Mon aimée, tu veux que je te raconte mon réveillon de 1914.

Voici--suivant le “tour de service” presque aussi régulier que le cours des étoiles, nous avons quitté le village hier (24) à 6 h 30. Il faisait déjà nuit. En chemin, j'en entendais se plaindre d'être obligés de rentrer dans le bois au lieu de passer cette nuit-là au cantonnement. Pour moi, c'était tout le contraire--je voyais plutôt une corvée évitée : velléités de ripaille et de tapage à réprimer, etc. Près de moi, les adjudants se félicitent des bouteilles de champagne qu'ils ont déjà sifflées--et des bonnes petites fioles qu'ils rapportent dans leurs musettes pour cette nuit. Et l'un d'eux est un instituteur ! Quoi de plus triste que leurs pauvres joies--et surtout que la vanité qu'ils en tirent. Moi, je me félicite de n'être point obligé de prendre part à leur “fête”. Entre temps, nous avons pénétré dans le bois là où la chaussée s'arrête et où il n'y a plus que chemins défoncés : une large bande d'eau et de boue, avec des îlots pierreux très âpres, aux arêtes coupantes. Je pense aux belles bottes de caoutchouc que je porte sur les côtés de mon sac--et je suis presque tenté de dire comme mes hommes qui les ont vues sortir de leur caisse : “C'est trop bien pour nos bois”. Au début, après ces 4 jours d'efforts pour se rendre et se tenir propre, on hésite, on cherche les endroits secs--mais, devant la vanité de cette tentative, on y va carrément, alternant entre le bain de pieds et l'enlèvement plus haut que la cheville. Mais ce n'est pas très long--nous voilà à la grand-garde où nous sommes de “repos”. Les adjudants-chefs des autres sections ont, je crois bien, donné un petit coup de pouce au “tour de service” (c'est ce qui ne se passe pas chez les étoiles) de façon à éviter cette grand-garde et la proximité du lieutenant--et à passer cette nuit de Noël dispersés dans les petits postes où chacun est son maître. Doux orgueil de pouvoir, sans la moindre amertume, sourire à ces petites malices. Et puis c'est l'installation dans le long abri en forme de galerie à demi souterraine, charpentée avec de grosses solives qui la coupent en plusieurs travées et recouverte d'une terre plus ou moins compacte. Il faut toujours que le sergent crie un peu pour que chaque escouade prenne sa place, rien que sa place, et n'empiète pas sur la voisine. Bientôt, tout est en ordre--il est près de 6 heures. La nuit est complètement maîtresse de la terre et nous la saluons, une nuit admirable de pureté et de sérénité, ornée d'un beau croissant de lune et d'une foule d'étoiles brillantes. Il gèle dur. On se hâte vers les 4 feux disposés au long de la paroi dans les creux pourvus de “cheminées”. Un gentil soldat propose : “Allons chercher les “hoches” de Noël”--et, au bout de quelques temps, ils les rapportent et nous en offrent une pour notre feu, qui a environ 1 m. 20 de long et 20 cm de diamètre. Nous ne manquerons toujours pas de bois pour notre “cheminée” et nous rions de notre luxe et de ces bûches formidables que peut-être beaucoup de Parisiens nous envieraient.

Déjà, les plus fatigués s'enroulent dans leur couverture et se couchent sur les branchages ou les claies (la paille transformée en fumier a été enlevée--heureusement !)--2 cercles de manilleurs se forment autour de couvertures qui vont s'en donner à cœur joie. On entend leurs cris inintelligibles aux profanes : manillon... la générale et des chiffres et le tintement du billon qui circule. Beaucoup ont reçu des cigares qu'ils arborent triomphants : c'est la fête. A l'un des bouts de la galerie, je me trouve avec le gentil petit caporal breton (de Fougères), le n° 5 de la photo<sup>113</sup>--et avec le sergent Partridge. Tu sais, je t'en avais parlé, l'amateur de camping, d'origine anglaise, que ses varices avaient depuis longtemps tenu éloigné de nous et qui depuis peu de jours nous a rejoints. C'est un bonheur pour moi. Sa présence comble le vide d'une vraie et intime camaraderie que je ressentais depuis le départ de Charoy. Il est gentil, artiste, artiste surtout en sentiment. Aimée, hier, recevant trois lettres ou cartes de sa femme, il en a gardé une pour ne l'ouvrir que le jour de Noël au cas où il ne recevrait rien ce jour de fête. C'est celui que j'avais entendu parler tout haut, la nuit, à sa petite Yvonne... Au

<sup>113</sup> Hertz envoya plusieurs photographies de lui et de ses camarades à sa femme. L'une d'entre elles se trouve toujours dans le FRH (voir note 189).

bout de quelques temps de repos, Partridge dit : “ Si on faisait du thé... ”... proposition accueillie avec enthousiasme. Tu sais comme je suis inerte, je n'y pensais même pas ; pourtant, c'est juste ce qu'il me fallait. Je puis fournir, grâce à toi, d'excellent thé et j'ai pris la précaution de me munir de bonne eau de source plein mon bidon, au village. Partridge fournit le sucre et de délicieux petits biscuits fourrés que lui a envoyés sa paroisse (protestante) de Port-Royal. Habilement, il fait infuser le thé de dedans la petite boîte en fer blanc qui le contenait en l'entrouvrant. Le résultat est merveilleux. Plaisir infini de ces petites dînettes. Sommes-nous redevenus des petits enfants insouciant, sevrés comme nous le sommes de notre vie d'adultes, ou bien est-ce une façon de manifester et d'entretenir notre entrain, notre goût à la vie ? Toujours est-il qu'il s'y mêle de la fierté : “ Ah, les Boches n'ont pas la pareille... ils seraient bien contents d'en avoir autant... ”, etc. Et puis tout cela nous vient de chez nous et acquiert du coup un prix que rien ne peut mesurer. C'est fini, la gamelle et les quarts sont rincés--Partridge a un petit livre de cantiques protestants, le caporal à ma droite un petit livre du diocèse de Verdun--ils chantent à tour de rôle des cantiques de Noël--différents de ton--l'un et l'autre trop primaires, trop instructifs, trop didactiques pour mon goût. Tout de même, il reste encore dans certains chants des catholiques quelque chose de populaire et d'émouvant. Enfin le Breton, il chante “ Il est né le divin enfant ”, et je suis heureux de retrouver (avec des variantes) la chère mélodie que le chœur des bien-aimés petits neveux et nièces (y compris mon petit garçon béni) entonnait avec tant de soin et d'élan... L'heure avance. A huit heures du soir, il faut cette nuit comme les autres que tout bruit cesse et que les lumières s'éteignent. Je fais bon gré mal gré, s'achever abruptement les parties de manille et l'on s'installe. Je suis sandwiché entre Partridge et le petit caporal. On met des toiles caoutchoutées, notamment mon cher poncho, sur les branchages, puis par-dessus nos corps serrés en un tas compact nos 3 couvertures de laine superposées. Je suis au milieu--étendu sur le dos, les pieds au feu, les 2 autres couchés sur le côté, collés contre moi, me tournant le dos. Nous rions de former un triangle aussi parfait et de notre bien-être par cette nuit de gelée. La hoche pétille, car il fait sec et dur--craquements et étincelles--nous admirons la profondeur ardente du brasier. Ah oui ! Mais comme on commençait à dormir, au bout d'une heure environ, je me réveille : mes pieds sont en train de griller !! Sans doute, les gros clous ont attiré la chaleur intense dans les semelles : sensations cuisantes, envie violente de se sauver de dedans ses souliers--et puis appréhension pour le cuir de mes bottines. (Que serait-ce si j'avais aux pieds les belles bottes en caoutchouc ?) Je me recroqueville pour éviter un contact trop proche avec le foyer. Et puis on se rendort... sans incident. Vers 1 heure je me lève et je sors pour un besoin. La nuit est toujours aussi belle. Je vois deux hommes assis près d'un feu, toussant : “ Eh bien, quoi, on ne dort pas ? ” “ On a trop froid pour dormir ”. Peut-être n'ont-ils pas su bien s'arranger. Pour eux, pauvres gars, le réveillon est triste. Vers 3 h. des coups de feu me réveillent. Faut-il crier : “ alerte ” et “ tout le monde debout ” ? J'attends : c'est encore loin et puis, bientôt, cela s'éteint et de nouveau tout est paix et silence. Rendormons-nous. A 6 heures, réveil. Comme c'est Noël on va faire du chocolat--avec tes petites boîtes de Yo Yo. De nouveau c'est un régal exquis--avec du bon pain grillé. Je ne t'ai pas dit qu'en nous endormant tous trois nous nous sommes recueillis pour penser à nos bien-aimés--et que nous avons choqué nos “ quarts ” de thé à votre santé. Ce matin, je suis de repos. C'est pourquoi j'ai pu écrire avec quelques détails. Ciel bleu et soleil comme nous n'en avons pas eu depuis des semaines. Quelques coups de canon, mais rares. Serait-ce une sorte de trêve de fait ? Mais sois tranquille, on est sur ses gardes. [...]

Décidément (ne m'en veuillez pas, cher Léon Eyrolles) je reste ici. C'est plus simple. Disparaître ! Faire comme les feuilles mortes, mais avec conscience et joie !

Obtenir enfin ce tant désiré oublié de soi. Cette absorption dans le service, dans la “conspiration” à un grand but. Espoir de toute notre vie enfin consommé !

Aimée, je pense aussi à nos méditations sur Noël et sur les fêtes. On voudrait plus d'âme dans leur festolement--qu'ils sentent obscurément la joie de communier, à des heures marquées d'un sceau-sacré, avec des milliers et des milliers de générations humaines. Entre la manille et le mythe galiléen trop trituré par les prêtres, devenu une froide et lointaine “histoire sainte”, j'aspire à autre chose--quelque chose d'ardent, de profond comme la flamme où se consume la “hoche” de Noël--et où toutes nos petites âmes se fondraient, s'épureraient et s'aviveraient. Et puis, et surtout, on voudrait qu'ils réapprennent à chanter et à chanter en chœur. La besogne ne manquera pas après la guerre. (Par exemple, ils savent siffler et fredonner légèrement de gaies farandoles de village).

[...]

Ton Robert

sur lettre du 26 décembre 1914 d'Alice

Chère femme,

Je viens d'aller me débarbouiller à la rivière. Claire matinée, du givre partout, un fin liseré blanc autour de chaque feuille morte, par terre, joie de ne pas enfoncer, de frapper du pied un sol dur. La rivière était recouverte d'une mince couche de glace qu'il fallait briser pour prendre de l'eau--miroir du ciel bleu--et de l'autre côté la plaine rose semblable à la steppe avec quelques saules et des peupliers plus loin. Si ce temps sec et froid pouvait durer ! Aimée, je relis ta lettre de lundi dernier reçue hier et que je te la retourne ci-inclus. C'est un parti que j'ai pris voyant la difficulté de garder tes lettres et de te les retourner (veux-tu s'il te plaît m'envoyer d'assez grandes enveloppes, pas trop épaisses), et je mets mes réponses au dos ou en marge... J'ai été interrompu par la soupe. Veux-tu, chère femme, puisque j'ai encore un peu de loisir, que je te parle encore de moi (pourtant j'aimerais mieux causer avec toi de toi, de tes projets, de ton jardin d'enfants, mais j'ai l'impression que je parlerai dans le vide et à contre-temps). Notre journée de Noël s'est terminée moins calmement qu'elle n'avait commencé. L'après-midi nous travaillions pacifiquement à tresser des baguettes de bois de façon à en faire des dais qui nous servent à retenir la terre, en vue de la nouvelle grand-garde où nous devons transporter nos pénates aujourd'hui 26. Vers 3 heures voilà que les marmites commencent à tomber assez près de nous. On les remarque un peu plus que de coutume à cause du tapage. C'est sur Saint-Mihiel que cela tombe, une ferme voisine où est installée une autre compagnie du régiment. Bientôt un bruit de toiture qui s'écroule, de tuiles qui tombent, par-delà le bois une colonne de fumée noire, une odeur de roussi et de soufre et bientôt une pétarade sourde. “La ferme est en feu”, se dit-on, “et ce sont les cartouches qui explosent”. C'était vrai. Nous supposons aussi des victimes de chez nous. Néanmoins à l'heure réglementaire, 4 heures, le jour de travail fini nous regagnons la grand-garde et joyeux, nous nous installons au dîner de Noël ! Figure-toi que là-bas dans la Mayenne, on a fait la quête parmi les paysans restés chez eux--ils se sont acquittés en nature fournissant qui des oies, qui des poulets, qui du beurre, etc. A notre escouade était dévolue une bonne portion d'oie et pour dessert le lieutenant nous offrait de succulentes confitures. La soupe était mangée, nous étions en train de féliciter le cuisinier au sujet de l'oie qui était vraiment grasse, tendre, moelleuse à souhait. Et avec cela des pommes de terre rissolées, dont je disais que je voulais t'en envoyer la

recette lorsque soudain : “ Sergent, le lieutenant vous appelle ”. J'y cours, la gamelle à la main : “ Faites mettre sac au dos à vos hommes--nous partons immédiatement ! ” C'est la fâcheuse alerte qui survient toujours au mauvais moment. Adieu gamelles, oie, pommes de terre rissolées, confitures, café et le reste. “ Sacrés sales boches ! ” Et nous voilà partis par une belle nuit claire, à travers le bois, heureusement ce n'est plus la boue et l'eau de nos alertes de nuit d'il y a quelques semaines. On rit de la mésaventure. On se demande : “ Est-ce pour de bon--les Boches pensent-ils vraiment à attaquer la ferme qu'ils ont bombardée dans l'après-midi, enhardis par l'incendie qu'ils ont provoqué dans une grange et par l'explosion des munitions--ou bien est-ce nous qui allons attaquer ? ” En ce cas, nous y irons de bon cœur contre les salauds qui ont troublé notre fête et qui nous font digérer notre oie sac au dos. Nous voici à notre emplacement d'alerte--des nouvelles commencent à circuler, trompant l'ennui de l'attente : Les Boches avaient prévenu la veille (au moyen d'un drapeau planté la nuit près des fils de fer) qu'ils nous préparaient un réveillon soigné, en fait de shrapnells, marmites, etc. ; il y aurait environ six blessés dont un grièvement et un officier asphyxié ; on aurait vu à l'aide de la jumelle les Boches du village en face (qu'ils occupent) allumer un feu de joie en voyant les beaux effets du tir de leurs artilleurs et danser alentour ; il paraît... et le temps passe. J'ai la conviction que tout cela finira en eau de boudin ; les attaques prévues ne se produisent jamais. Et, en effet, au bout d'une heure ou deux, nous recevons l'ordre de regagner notre cantonnement à la grand-garde. Mais une autre section, le lieutenant en tête, est restée sous les armes à veiller toute la nuit. Cependant nous nous vengions de cette alerte en mangeant des bonbons, nos confitures délaissées, des gâteaux, que sais-je, chacun y allant de son écot et en buvant du thé. Et cela fait une alerte inutile de plus. Aujourd'hui nos artilleurs sont en train de leur rendre la monnaie de leur pièce et font cracher leur grosses pièces de quoi faire résonner tout le bois.

Je ne t'ai jamais parlé, je crois, du principal personnage de ces parages, un être quasi mythique qui plane sur notre destinée. On l'appelle “ la Perrine ”. C'est une vieille bonne femme tapageuse, un peu ridicule, mais capable de faire de bonne besogne tout de même. Il s'agit d'une pièce de 90 mm d'un modèle assez ancien ; son nom lui vient du capitaine Perrin qui commande la batterie, un rougeaud vrai capitaine Fracasse, qui n'est pas content de sa journée s'il n'y a pas eu quelques coups de canon de part et d'autre. Les fantassins sont moins contents quand il voient la Perrine se mettre en branle traînée par ses six chevaux ; il savent que quand elle aura fini de cracher, les batteries allemandes la chercheront et arroseront le bois. La Perrine sera partie, mais nos petits postes restent là pour encaisser... pas très sérieusement, rassure-toi. [...]

Robert

[...]

sur lettre du 28 décembre 1914 d'Alice

[...] Je ne conçois pas d'autre issue possible que notre victoire ou notre mort. Napoléon paraissait invincible, le maître du monde, il a été écrasé. La force qui s'égare dans le rêve d'une domination totale se perd elle-même. Ça sera dur et long, mais ils seront battus et bien battus.

[...] Je voudrais te parler un peu de mon métier de sous-officier. Je m'en veux de ne pas l'avoir fait encore. Il m'intéresse de plus en plus, j'y entre en plein. C'est difficile. Souvent, on se trouve coincé entre les chefs exigeants et les hommes réfractaires. Mais

avec de la bonne volonté, on réussit tant bien que mal. Sans cesse se posent des problèmes de discipline qui n'ont rien de techniquement militaire et qui sont pleins d'intérêt. Au début, j'étais trop bon, trop doux, trop préoccupé de gagner l'affection de mes hommes. J'ai appris à être dur avec les “ fricoteurs ”, avec ceux par exemple qui se font porter malades sans raison suffisante, etc. C'est une sorte d'apostolat obscur, trivial, discret. Intimider les trop habiles, ceux qui sont les premiers à la soupe et les derniers au travail, encourager et stimuler les bons, problèmes du rendement du travail. Tu vois que cette tâche n'est pas dénuée d'intérêt. Dans le livre jaune, j'ai lu avec beaucoup d'intérêt l'interview du prince de Donnersmark rappelant qu'il avait prédit aux Français leur défaite de 1870 parce qu'ils étaient moins exacts que les Allemands. Comme c'est vrai. Depuis, je m'applique à être religieusement exact. Je surveille moi-même mes relèves de sentinelles au lieu de laisser ce soin à mes caporaux. Toute mon ambition en ce moment, toute ma pensée est d'être, s'il se peut, un sous-officier exact, ce qui ne veut pas dire que je sois impeccable, ni surtout que je ne “ ramasserai pas de bûche ”.

Puisqu'il me reste un peu de place, je veux te dire quelque chose à quoi je pense souvent. Ici je classe mes camarades en deux groupes : ceux qui me donnent froid et ceux qui dégagent de la chaleur. A la deuxième catégorie appartenaient Charoy et, par bonheur, Partridge qui est venu nous rejoindre ; à la première, le monsieur de chez Révillon, assez cultivé, assez brillant, mais sec, froid. Il dit qu'il ne veut pas avoir d'enfants, trop de gêne et de responsabilités. Il est fiancé et parle de sa fiancée comme d'une bonne fortune. Il nous comble de friandises, mais cela ne va pas au cœur parce que cela ne vient pas du cœur. Or il est fils unique et sa mère (qui a 71 ans) l'adore (père mort depuis longtemps). Préserve, chère, avant tout, préserve notre Toine de l'atroce sécheresse du cœur, du froid, qui fait souffrir la première victime et d'autres par ricochet. Habitué à ses aises, à ne pas être gêné, le monsieur de chez Révillon souffre, s'agace, etc. Ne pas trop accéder aux petits désirs, caprices, même légitimes de petit gars. Ne pas en faire à six ans une sorte de petit vieux garçon ayant déjà des manies. Ne pas trop écouter ses propos même charmants, ne pas trop prendre au sérieux ses expériences même passionnantes. [...] C'est un danger que je nous signale à tous deux parce que je le sens plus vivement que jamais. Avant tout, si tu le peux, enseigne-lui le don de la charité, oublie et don de soi.

sur lettre du 29 décembre 1914 d'Alice

Chère femme bien-aimée,

Cette année c'est tout le temps (non pas seulement certains moments critiques exceptionnels)<sup>114</sup> qui est saint, qui nous oblige au recueillement et à une communion fervente avec les nôtres. Pourtant le seuil de cette nouvelle année qui peut-être nous délivrera, par une belle paix, de cette salutaire mais dure épreuve, qui peut-être nous rendra les uns aux autres, ce début de 1915 est grave et émouvant. Nous avons derrière nous de longs mois déjà, et l'on se réjouit parfois à mesure ce qui est passé, ce qui n'est plus à faire, mais il nous reste encore de plus longs et de plus durs mois pour lesquels il faut nous armer d'une patience inaltérable. Je mentirais si je te disais que tout est toujours également gai. La rechute après les deux ou trois beaux jours de Noël dans la pluie et la boue a été pénible. Mais il est si simple de se dire “ c'est la saison ”, comme

<sup>114</sup> La conception des fêtes comme “ moments critiques ” ou temps sacré par contraste avec le temps ordinaire ou profane est souvent développée par les durkheimiens, notamment Henri Hubert dans son “ Etude sommaire de la représentation du temps dans la religion et la magie ” (1905).

on dit (comme une réponse à tout) “ Que voulez-vous, c'est la guerre ” et il nous faut plutôt être reconnaissants de cette belle éclaircie de Noël qui nous a permis de revoir les étoiles et de puiser dans le ciel admirable des réserves de sérénité et d'espoir. As-tu remarqué le soir du 26 vers 8 ou 9 heures, la lune encerclée d'un triple halo ? : le premier opalin, laiteux, le second verdâtre, le troisième une large frange de douce lumière, les trois cercles séparés l'un de l'autre par une sorte d'arc-en-ciel. C'était admirable... Et puis le lendemain matin vers 6 heures, j'ai vu je crois bien que c'était l'Etoile du berger, encerclée d'un halo blanchâtre à peu près 30 fois plus large qu'elle (au moins). C'est rare, n'est-ce pas ?, pour les étoiles. Les gars me disaient que c'était signe de pluie. Ils ne se trompaient pas. [...]

Je voudrais causer longtemps, longtemps, mais comme je ne le puis, je veux te dire qu'avant hier, tout d'un coup on m'a convoqué pour aller subir au village l'examen d'aide interprète<sup>115</sup>. L'initiative venait du gouvernement militaire de Verdun et n'avait donc rien de commun avec les démarches de Thomas ou Max Lazard. Il ne s'agissait que de l'allemand, les épreuves (écrites) qui ont duré trois heures étaient bien choisies, thème et version se rapportaient à des choses militaires ou administratives. C'est te dire que j'ai été piteux, ne connaissant que très mal le vocabulaire technique allemand militaire. Il y avait plusieurs autres candidats, la plupart alsaciens, et très sincèrement je me suis rendu compte qu'ils étaient beaucoup mieux qualifiés que moi par leur connaissance pratique et familière de l'allemand. [...] J'estime donc n'avoir aucune chance d'être même admissible. J'ai signalé que je savais mieux l'anglais. Voilà donc la procédure emmanchée. Je n'agirai pas par une autre voie. Et je suis persuadé que par celle-ci qui s'est ouverte devant moi, je n'aboutirai pas. Et c'est très bien ainsi. Cela tranche la question. Je n'ai qu'à rester bien sagement à mon poste. Pour réussir, il m'eût fallu une petite préparation. Mais je ne regrette absolument rien, puisque visiblement il y a plus d'amateurs que d'élus pour ce poste. De toute façon, pour t'enlever le moindre regret, je n'aurais pas été à Paris, j'aurais été affecté à l'armée de Verdun. Il ne faut pas se leurrer de mauvais espoirs chimériques. Contentons-nous d'être entièrement unis de loin, par la pensée, par la communauté de notre effort à travers les beaux jours et les maussades. [...]

Ton,  
Robert

sur lettre du 31 décembre d'Alice

[...] A quoi bon chercher à prévoir le terme de l'effort ? “ Ça durera ce que ça durera. ” Ce qui seul importe, c'est d'aboutir, le temps ne fait rien à l'affaire et je ne veux pas spéculer là-dessus. Il n'y a rien d'humiliant à escompter le concours de la nouvelle armée anglaise (territoriaux) en formation. Nous aurons largement tenu notre rôle en contenant la bête de proie, organisée, tendu toute entière pour la conquête. Et puis tant de choses imprévues peuvent surgir... Ne songeons qu'à une chose : les chasser de chez nous. Et puis si l'Allemagne était, comme tu dis, en pleine croissance, l'Autriche était déjà, elle, en pleine décomposition et elles sont solidaires. Il n'est pas bon de trop raisonner, l'expérience nous enseigne que tous les puissants qui ont abusé de leur puissance ont été confondus, que tous les Etats, si forts fussent-ils, qui ont prétendu à l'hégémonie en Europe--Charles Quint, Louis XIV, Napoléon, etc.--ont été

---

<sup>115</sup> Voir également la lettre du 6 janvier.



brisés par la coalition des nations irréductiblement attachées à leur indépendance. C'est ce qui se produira, et plus sûrement et plus vite que jamais, cette fois-ci. [...]

1<sup>er</sup> janvier 1915

Ma femme aimée,

Je commence cette année nouvelle à mon poste de prédilection, celui qui est placé à “ la corne du bois ”, à l'extrémité d'un déboisé qui forme une zone dangereuse-- et d'où l'on découvre, tu le sais, un large horizon, une terre provisoirement ennemie. Cette nuit, les Boches sont venus placer un grand drapeau juste entre leurs ouvrages de défense et les nôtres, insolent défi--comme si cette terre devait rester allemande pour toujours. Je pense qu'avant 70 il y avait aussi de petits villages séparés l'un de l'autre par 2 ou 3 km de marche comme celui où nous allons au repos et cet autre petit village aux tuiles rouges et au clocher aigu où nous cherchons les traces de leur occupation et de leur travail. Ces jolies fumées bleues que nous voyons sortir paisiblement des petits toits bas sont des fumées ennemies. Et ces villages jumeaux, la conquête pourrait les séparer l'un de l'autre, les opposer l'un à l'autre, quoique, depuis toujours, ils participent de la même vie, soient membres du même corps. Non, cet arrachement n'aura pas lieu, et l'autre démembrement, celui de la guerre que nous n'avons pas faite mais dont nous subissons la malédiction depuis avant notre naissance, ce brutal dépècement de notre douce France, sera enfin supprimé. Chère, j'ai beaucoup de choses à te dire, il y en a trop--d'abord, qu'étant du “ travail de nuit ”, dans la nuit du 30 au 31, les pieds dans la boue légèrement glacée (elle “ croustillait ”, disaient mes gars), les yeux tournés vers les étoiles, j'ai vu de nouveau vers 8 heures du soir un admirable et prodigieux halo, la lune presque pleine formait le centre d'une vaste coupe ovale de cristal opalin, irisée vers la périphérie de teintes fauves, rousses, tout à fait genre Daum, puis tout autour et y faisait suite immédiatement un arc-en-ciel complet, la bande verte en formait le milieu et était la plus développée : violet, indigo, bleu à l'intérieur et contrastées : jaune, orange, rouge formant l'extrême périphérie. Cela a duré près d'une heure. Puis quand la lune est sortie de la large nappe nuageuse moutonnante où elle flottait, pour briller dans le ciel pur, le halo bleuâtre est devenu beaucoup plus petit d'une grandeur usuelle, et l'arc-en-ciel s'est atrophié au point de n'apparaître plus que comme cette petite frange colorée brune qui borde souvent les halos. Les hommes s'émerveillaient aussi, disant n'avoir jamais rien vu de semblable. Les anciens peuples, les Romains notamment, voyaient dans toute la nature en temps de guerre des “ prodiges ” riches de sens. Besoin de faire participer l'univers à notre exaltation ? Avivement des sens et de l'intérêt par le danger commun et par cette intensité plus grande de toute la vie qu'entraînent les craintes et les espoirs immenses dont le peuple frémit ? Si nous nous abstenons de cette naïveté de tout rapporter à nous-mêmes et de chercher au ciel des présages pour nous enhardir ou nous épouvanter, nous éprouverons pareillement ce rafraîchissement de notre faculté d'admirer (les hommes m'ont dit : “ C'est signe de flotte ”). Partridge, qui n'est pas un esthète, me dit souvent : “ Je n'ai jamais tant joui de la nature, elle ne m'a jamais paru si belle--ils doivent croire chez moi que je deviens fou. ” Lui, qui ne pensait qu'à la mécanique, à inventer des tentes de camping, des appareils variés, etc. le voilà qui fait le poète et décrit des paysages.

[...]

La nuit de la Saint Sylvestre a été, en somme, calme malgré d'assez nombreuses fusillades. Aujourd'hui, ils nous ont envoyé, sans aucun résultat, pas mal de balles en

guise d'étrennes ; c'est notre 75 qui les rend méchants, sans doute. Il est venu renforcer la Perrine et leur envoie, disent les bonhommes, des bonbons pour leur toux.

Aimée, as-tu été contente du manifeste de mes amis<sup>116</sup> ? Moi, oui, sauf 2 ou 3 mots. Vois-tu, les catholiques et les socialistes seuls savent pourquoi ils se battent. Les autres ont seulement un excellent fond de patience et de bonne humeur, mais leur raison paysanne proteste contre la guerre et refuse son assentiment. Un charmant petit “ bleu ” (nous avons avec nous quelques soldats de l'active), un Breton aux yeux clairs et au visage rieur, comme je lui disais : “ Oui, ça coûte cher, mais si ça vaut ce prix-là ? ”, il m'a répondu, gravement : “ Oh sergent ! Je crois qu'il n'y a rien au monde qui peut coûter aussi cher que ça ! ” Ils ont une sorte de répugnance instinctive à la phrase, au lyrisme. Je leur ai lu le manifeste socialiste, du Barrès, l'article de Lavissee aux soldats de France<sup>117</sup>. Rien de tout cela ne m'a paru mordre. Leur puissance est dans la blague. C'est un plaisir de les entendre blaguer quand les marmites s'approchent : “ Hé, Paumetier, prends garde à ton bouc ”, etc., etc., et les rires fusent, les muscles se détendent et l'on arrive jusqu'à la suppression des petits réflexes si déplaisants et inutiles. Le rire ailé est une arme. Ils ne se laissent pas “ bourrer le crâne ”, même par les gros obusiers allemands. Ils poussent la légèreté jusqu'au sublime. Stoïcisme spontané, simple, élégant. Chers aimables enfants d'un peuple toujours jeune, quand il est lui-même. Au revoir, chers, que cette année vous soit bonne à tous.

Robert

[...] Si tu as le temps, tâche de lire l'*Armée nouvelle* de Jaurès<sup>118</sup>.

sur lettre du 2 janvier 1915 d'Alice

Cela n'est pas entièrement vrai<sup>119</sup>. Rappelle-toi cette histoire de la garde prussienne se vouant à la mort pour effacer le déshonneur d'un recul...

<sup>116</sup> Il s'agit peut-être d'un manifeste du Parti socialiste SFIO : “ Il faut que [...] la nation entière se lève pour la défense de son sol et de sa liberté. Le chef du gouvernement [...] a fait appel à notre Parti. Notre Parti a répondu : Présent ! ” (cité dans Jean-Pierre Azéma et Michel Winock, *La Troisième République (1870-1940)*, Paris, Calmann-Lévy, 1976, p. 208).

<sup>117</sup> L'article de Lavissee dont Hertz parle ici est probablement “ La Lettre grandiose ”, une lettre à un soldat écrit par ses sœurs à laquelle Lavissee avait ajouté ses commentaires ; elle fut publiée dans *Le Journal* le 11 octobre 1914.

<sup>118</sup> Publié pour la première fois en 1911 (quoique une ébauche du même ouvrage fût paru en édition parlementaire en novembre 1910 comme commentaire d'une proposition de loi sur l'organisation de l'armée), cet ouvrage fut décrit par son auteur comme étant le premier volume d'une série qui allait traiter de l'organisation socialiste de la France en général ; en fait, ce fut sa dernière œuvre publiée.

<sup>119</sup> Il répond ici au paragraphe suivant dans la lettre d'Alice : “ As-tu remarqué que la plupart des officiers [français] étaient tués à la tête de leur compagnie, en entraînant leurs hommes ? Cela veut dire que les hommes ont besoin d'être entraînés, qu'il leur faut l'exemple, l'encouragement d'un qui n'a pas peur. Mais c'est bien dommage. Les Allemands sont sages, en mettant leurs officiers derrière. Seulement, cela suppose une rude courage de la part des hommes et ce n'est pas chevaleresque, pas français. Et pourtant on ne remplace pas facilement un officier de valeur. Il faudrait qu'il se ménage, qu'il considère comme un devoir de se conserver. En somme, tout ce que les Allemands font dénote une race de parvenus. Leur manière de faire la guerre est terne, plate. On voit qu'ils n'ont pas été aux Croisades. Il leur manque ce souffle d'héroïsme inutile, car leur courage même a quelque chose de pédant, d'appris. Quelle élégance dans la manière française. On sent malgré tout des Maîtres habitués à commander, nobles depuis des générations. Les Allemands me font tout à fait l'impression de serviteurs parvenus. Des hommes, consciencieux, travailleurs, âpres au gain, mais qui sentent la rotture. Ils n'ont pas été aux Croisades, voilà toute la différence ” (lettre inédite, FRH).

Oui, chère, tu as sans doute en partie raison--mais en partie seulement. Ils avaient admirablement compris d'avance l'essence de la guerre moderne, qui exclut la prouesse--une vaste entreprise collective--et comment le perfectionnement de la technique ramène à des conditions primitives.

Chère, sais-tu que, même par ces jours lugubres, la forêt donne une impression de vie et de renouveau ?--à travers les feuilles mortes pousse une mousse jeune fraîche, drue d'un vert intense. C'est beau. Le lierre aussi ne meurt pas tout entier ; par endroits il se dessèche--ailleurs il prend d'admirables colorations, roses, etc. Je t'envoie ci-joint quelques-unes de ces feuilles de lierre. Je les ai prises sur des branches avec lesquelles j'ai orné en même temps qu'avec de la mousse, une tombe de soldat située près d'un endroit où nous travaillions. Elles sont émouvantes, ces tombes simples, tertre de terre avec une croix en terre modelée sur la surface--une croix debout faite avec deux bouts de bois portant l'inscription : “ Mourre--mort pour la patrie--Français 240 ” (c'est son régiment). C'était un petit gars d'Arles de 27 ans--il est mort en août. Autour du petit tertre, une bordure de petits arceaux faits avec des tiges flexibles. En travaillant pieusement à orner cette petite tombe perdue dans le bois, j'ai pensé à toi et, en même temps, à la sœur du petit soldat venu de si loin pour mourir ici--aux femmes qui l'ont aimé et qui le pleurent.

sur lettre du 3 janvier 1915 d'Alice

Ta tendresse... je la sens, chère, et elle m'aide à faire ma tâche--allègrement. Parfois ils disent : “ Tiens, le sergent qui chante ! Ça aide à travailler ! ” (moitié ironiquement)--ils sont malins en diable. Ainsi ils savent mon horreur de l'alcool--parlant d'un gradé qui a promis de leur rapporter un litre d'eau-de-vie d'un centre de ravitaillement, ils disent devant moi : “ C'est pas le sergent Hertz qui ferait ça pour nous. ” Un autre, vigoureux, fruste, râblé, me regardant en dessous narquoisement : “ Si, mais il l'aurait tout bu en route ! ”, et les autres de rire aux éclats. Aimée, à propos de ce que tu dis de Rouhaud<sup>120</sup>--de cette débrouillardise du troupiier français, je tire un grand enseignement, pour mon meilleur moi-même, je veux dire pour notre Toine. Ne rien posséder qu'on ne soit en état de refaire, et par suite de réparer. L'aptitude à entretenir, c'est-à-dire, à continuer de créer, est le seul titre à la possession. C'est la malédiction de la propriété qu'elle tend à user, à détruire ce titre qui seul la légitime--celui qui possède, qui a de l'argent pour remplacer sans cesse l'objet usé--pour acheter des serviteurs, son adresse s'atrophie, il devient “ gourd ” (expression mayennaise) comme moi--sans doute, il y a là une question de dispositions--certains, comme moi, sont tournés vers le dedans et inaptés à agir sur la matière, mais l'éducation doit corriger ce défaut, non le développer systématiquement en l'exaltant comme un idéal. Morale : apprends à ton fils à acquérir chaque chose qu'on lui donne en la refaisant--ne rien lui donner qu'il ne puisse refabriquer, remettre en état. Sais-tu pourquoi cette morale ? Figure-toi que la chère petite montre que tu m'as donnée, mon talisman--une des choses

<sup>120</sup> Alice avait écrit : “ Figure-toi qu'hier je vois entrer un soldat inconnu, vrai type de piou-piou français, à barbiche presque impériale ; c'était Rouhaud, amaigri et tanné. Il est resté tout l'après-midi et m'a fait la meilleure impression, acceptant tout avec une passivité calme et sereine et avec ça, débrouillard, consciencieux, aimant le travail bien fait. ” Le 12 janvier, elle écrira : “ T'ai-je dit que j'ai reçu deux lettres de M. Rouhaud, qui a été dans le Nord en août et s'est caché dans un tas de foin pendant deux jours sans boire ! Il est en ce moment à l'hôpital avec la jaunisse. Il pense ardemment à son travail, et me rappelle nos bêches, nos instruments, etc. C'est tout juste s'il ajoute en post-scriptum qu'il a failli être tué. ”

à quoi maintenant je suis le plus attaché--un soir, comme je la remontais, il y a eu un petit craquement et puis sensation d'une roue qui tourne à vide ; depuis impossible de la remonter. J'étais perdu, me demandant comment te la faire parvenir, ou cherchant en vain un horloger à Verdun ou dans des régiments avec qui j'ai contact. Des demi-compétents ont examiné l'intérieur (ce que je n'osais même pas, conscient de ma profanité) et ont diagnostiqué : un rouage peu important s'est cassé par suite d'un défaut de fabrication. C'est ce qui empêche le remontage de se faire ; le ressort ne mord pas. Mon cher ami Partridge, inventif et adroit, l'a regardée--puis avec son crayon (les autres se plaignaient du manque d'outils, etc.) et un peu de caoutchouc (!), il a fait la réparation et maintenant, ô joie, la petite montre aimée a repris vie et mouvement. Quelle leçon !

[...] Réjouis-toi, chère. Chaque jour nous apporte une nouvelle preuve de la bonne marche des Services de l'intendance. Figure-toi qu'on vient de nous distribuer, en plus de la couverture individuelle que chacun porte sur son sac, une grande couverture qui restera en consigne dans les postes, en excellent lainage anglais, genre tweed, et en effet, j'ai vu des ballots étiquetés London. Les hommes sont émerveillés de cette abondance de bonnes choses. J'aime à entendre sur leurs lèvres la parole réparatrice : " Ce n'est pas comme en 70 ". Ils plaisantent (songeant au poids et au plaisir qu'implique ce bien-être) : " En 70, on n'avait pas assez ; cette fois, on a de trop ". Et tout est à l'avenant.

le 6 janvier

Aimée,

[...] J'ai bien des choses que je voudrais te raconter, mais je ne sais par quel bout commencer, et puis il y a bien du bruit et du remue-ménage autour de moi. Tu as, je pense, reçu ma carte où je te disais que j'avais été soudain convoqué pour aller subir, à une quinzaine de kilomètres de mon poste, les épreuves orales de l'examen d'aide interprète. J'ai fait la route avec un camarade sergent, un jeune professeur d'Issoire, plein d'ardeur et très débrouillard. Impression de liberté : être nos maîtres, avoir à chercher notre chemin. Routes détrempeées, par endroit submergées sous les étangs inondés. Songe que depuis deux mois toutes mes pérégrinations se passent dans un rayon de deux ou trois kilomètres, entre le village et différents points de la lisière du bois. Pour la première fois, j'avais de l'espace devant moi, la bride (relativement) sur le cou. Plaisir un peu mitigé par les fortes averses et le mauvais état des chemins. Nous avons passé par un village exposé depuis des mois au bombardement : pans de murs profilant leurs angles aigus sur le ciel, au long de la crête, les champs d'alentour sont tout criblés de grands trous de formes et calibres différents, creusés par les marmites, généralement de grands trous ronds plus grands que notre tub et pleins d'eau, et dans certains coins de ce village, quelques maisons épargnées. La vie paysanne y continue. En revenant, nous y avons entendu une batteuse mécanique ! !

L'examen : un lieutenant alsacien, probablement juif, gentil, paternel, nous a fait lire et traduire un ordre militaire allemand, puis conversation familière en allemand. A côté de lui, un capitaine d'état major écoutait, impassible, sans paraître comprendre l'allemand, sans dire un mot, et au départ du candidat, sans consulter l'autre, marquait la note ! Certainement je ne dois pas être nommé ; ma connaissance de l'allemand n'est pas assez familière et j'ai vu que les autres étaient en général bien mieux qualifiés que moi par de longs séjours en Allemagne, etc. Il était près de 4 heures quand on nous a

lâchés--déjà soir--et la pluie tombait à seaux. Nous décidons de coucher en route. La guigne nous poursuit. Dans deux villages différents, nous aurions pu rencontrer Charoy, puis Henri Lévy-Bruhl<sup>121</sup>, dont les régiments étaient cantonnés par là mais, après enquête, tous deux, comme par hasard, se trouvaient ce jour-là aux tranchées. Nous cherchons ailleurs. Retour aux conditions très anciennes : besoin de l'hospitalité d'un abri quelconque par cette nuit mauvaise, et la pluie battante. Nous sommes trempés. Non sans peine, car la village est plein de soldats, et les civils restant sont méfiants, nous trouvons un coin de grenier avec du foin et un feu pour nous sécher un peu, dans une maison restée intacte. Trois générations, la vieux et la vieille, la fille, une assez belle Lorraine de 30 ans avec deux charmants enfants de sept et cinq ans aux cheveux blonds et lissés et aux belles joues roses. Elle est de B..., un village encore occupé par les Allemands. Elle a été évacuée, son mari a été emmené prisonnier civil en Saxe. Elle est absolument sans nouvelles de lui. Si les Allemands veulent par cette mesure atroce (emmener tout ce qui reste d'un village en captivité, méthode assyrienne !), s'ils veulent par là démoraliser, désespérer, hélas ! ils y réussissent. Exaspération de cette femme à qui l'on a pris son homme : “ On était trop heureux ”. Et, ce qui m'étonne et m'attriste, sa douleur et sa colère ne se tournent point contre les Boches. Les gens des pays envahis ont l'impression d'avoir été comme trahis, comme livrés à l'ennemi, les soldats comme les civils. Je n'ose pas reproduire leurs propos amers--je retrouve l'atmosphère âcre du 44. Chère, imagines-tu cela : ne pas recevoir de nouvelles de sa femme depuis le début de la guerre, ou de son homme, les suppositions les plus épouvantables, le vide, et puis, chez ces gens âpres, le souci matériel se mêlant à leur tendresse familiale égoïste. La vieille me dit : “ On a vu les deux guerres, mais cela allait bien autrement en 1870 ”. Je comprends à ma manière et souligne : “ Oh, oui, cette fois-ci, ça va mieux ! ” Elle, ébahie : “ Ah, non, par exemple, l'autre fois ils sont venus ici, ils se sont installés, ils étaient très gentils, on leur donnait tout ce qu'ils demandaient et c'est tout. Mes deux fils (qui sont à la guerre), combien de fois les Prussiens les ont fait danser sur leurs genoux--ils sont restés trois ans à quatre ou cinq chez nous (même après la paix jusqu'au paiement de l'indemnité) et on n'a pas eu à s'en plaindre.” Et la fille, exaspérée : “ Ah, oui, j'aurais mieux aimé qu'ils prennent Paris et qu'ils me laissent mon homme ! ” En vain, mon compagnon et moi, nous essayons de réveiller leur fierté française. Nous nous heurtons à un mur, civils et soldats s'enferment dans leur rancune farouche. Ils ont une façon sarcastique de prononcer : “ Enfin, c'est la tactique ! ” pour railler la lenteur de nos progrès. Dernièrement, il paraît qu'un artilleur allemand fait prisonnier a traversé le village. Les soldats, sur le bord des granges, goguenards, sans haine l'ont regardé passer et sans imaginer qu'il puisse comprendre, lui ont dit : “ Eh, dis donc, le gars, c'est long la guerre ! ” Lui, en français faubourien : “ Ah, tu parles si on en a marre de la guerre ! ” (sans doute il travaillait en France). Et le chœur, étonné de cette réponse, écho si fidèle de leurs sentiments : “ Eh, bien, nous aussi ! ” La bête humaine est la même des deux côtés, la lassitude monte. Chez nous au 330, c'est moins sensible, à cause (je crois !) des lettres qui arrivent régulièrement, de la sécurité où ils savent les leurs, de leur terre intacte. L'invasion brise le ressort des âmes, et c'est à quoi tend toute la brutalité méthodique des Allemands. Mon compagnon et moi, nous sommes désolés, et exprimons notre révolte. Ils nous écoutent, cela leur paraît des phrases, ou bien, c'est que nous sommes des sergents et des riches. Ce sentiment est répandu. L'autre jour comme ils tombait des obus pas loin de notre travail, j'ai fait rentrer mes hommes puis, tout naturellement, suis allé pendant une accalmie examiner l'état de notre boyau (en fait, les obus étaient tombés plus loin qu'ils ne nous avait

<sup>121</sup> (Note à compléter) Henri Lévy-Bruhl, fils de Lucien Lévy-Bruhl, était un camarade socialiste de Hertz et écrivit de nombreux articles pour *La Revue socialiste* et d'autres revues socialistes. Il envoya une lettre à madame Hertz sur la mort de son mari, datée le 28 avril 1915, que nous en annexe.

semblé). Quand je suis revenu, j'ai entendu ce propos (d'ailleurs bienveillant) : “ Le sergent n'a pas peur, sa famille est élevée d'avance. ” Ils me savent fortuné et expliquent par là mon acceptation de la guerre.

Aimée, peut-être ai-je tort d'écrire ces choses qui ne sont pas toute la vérité, mais tu me dis que tu veux voir clair et il le faut. Ceux qui sont à l'abri, ceux dont la vie continue, ceux qui écrivent et reçoivent des lettres, qui ne sont pas plongés dans la nuit d'une séparation totale, infime--ceux-là ne peuvent pas juger les autres. Il faut faire tout pour leur réchauffer le cœur, leur faire sentir, vivante, la patrie, douce, maternelle, qui dépasse et soutient les individus et les familles, ranimer en eux l'espérance. Aimée, il y a quelque chose de vrai dans leur préjugé que pour nous, riches, c'est plus facile de nous oublier nous-mêmes. Je me rappelle que même Charoy, un jour, m'a étonné par cette amertume de se sentir sacrifié, double malédiction : la pauvreté et la région frontière vouée aux incursions des barbares. Lassitude de ce perpétuel recommencement, de cette pénible reconstitution des patrimoines périodiquement saccagés à nouveau. Bien-aimée, tenons bon, soyons fermes comme des rocs, ne nous laissons pas user ni ronger. D'ailleurs ne te désole pas. En ce qui concerne les soldats, il suffirait d'un beau succès, d'un progrès sensible pour qu'immédiatement ils retrouvent leur élan. Et un temps clair froid sec aussi ferait beaucoup, car la boue est un grand agent de démoralisation. Le sol ici est argileux, l'eau reste à la surface, la terre devient de la glaise. Tu sais, travailler des heures entières dans la nuit dans l'eau ou bien dans une boue gluante qui monte plus haut que les chevilles... il faut de la constance. Pour moi, tout cela n'est rien, moins que rien ; plus c'est pénible, plus je suis content, et quand il y a un léger risque, je sens comme beaucoup d'autres une sorte d'allégresse m'envahir, mais il ne faut pas jeter la pierre à ceux qui n'ont pas tout ce que nous avons. Je vais tâcher cet après-midi de reprendre tes dernières lettres et d'y répondre point par point. Tes lettres sont toujours mon pain spirituel. [...]

Robert

Je suis au village pour trois jours encore. Le temps est bien mauvais pour nous ; tous les jours de la pluie. Mais, ce qui m'étonne, il n'y a pas de jour si sombre et si “ pourri ” que ne nous offre de la beauté, d'admirables lumières, de quoi quand même aimer et bénir la vie.

sur lettre du 7 janvier 1915 d'Alice<sup>122</sup>

Cette lassitude est humaine, elle se produit chez les Allemands aussi. Le tout est, comme disait le général Nogi<sup>123</sup>, de savoir attendre et souffrir un quart d'heure de plus qu'eux. Et vous lésineriez ce quart d'heure à la patrie !

Oui, ils avaient des œillères, ils vivaient dans le rêve et ne veulent rien désavouer, les entêtés. C'est aussi faux et borné, que si l'on n'y voulait voir que beautés et sublimités. Laisse dire, chère, et conserve ta foi, mais sois douce, calme et garde-toi des propos outrés qui irritent. Si tu veux agir autour de toi (et il faut que chacun de nous se fasse un propagandiste de la guerre ? ?), entre dans l'âme des autres, ne te heurte pas.

Mauvais propos ! Tout cela ne change rien au seul fait qui importe : toutes ces douleurs ne pèsent rien auprès de la défaite, et la paix actuellement serait la

<sup>122</sup> La lettre du 7 janvier d'Alice est manquante. Sur la feuille où Alice copia la réponse de Hertz, elle indiqua qu'il s'agissait de commentaires “ à propos de la lassitude des civils ”.

<sup>123</sup> Maresuke Nogi, général japonais qui a vaincu les forces russes à Port Arthur en janvier 1905 pendant la guerre russo-japonaise.

consécration d'une demi-victoire allemande. Tenir bon à tout prix. Songer que de notre attitude à chaque instant--cet instant-ci--dépendent des siècles de gloire à conserver. La fortune de la France nous est remise. Honte aux fatigués.

Ho ! Ho ! C'est pour la nouvelle et plus belle prochaine paix, celle où nos enfants pourront respirer librement et se tenir droits...

J'aime infiniment mieux le style Hervé et la grande tradition des patriotes révolutionnaires. Je te renvoie le manifeste socialiste pour que tu le mettes sous le nez des lacrimateurs.

Ils sont fatigués avant le travail. Jaurès n'eût pas canné.

Oui, ce sera dur. Mais si nous sommes braves aujourd'hui, nous suffirons à la tâche demain. N'essayons pas de limiter les possibilités de l'avenir qui sont indéfinies si nous sommes à la hauteur de notre devoir présent.

Oui, c'est peut-être vrai, même maintenant nous avons bien du mal à sortir de notre tour d'ivoire. Nous sommes les prisonniers de notre privilège.

Aimée, c'est la réalité qui est complexe pour qui veut voir clair et promener son regard sur tout l'horizon. Mais je ne veux pas, par pauvreté de vision, nier les ombres ni les lumières de ce triste jour d'hiver. Ce qui est simple, c'est notre tâche de ce jour. Faisons-la virilement sans gaspiller notre force en lamentations. N'en veuille pas à nos amis s'ils sentent très vivement la contradiction entre la guerre et certains biens que nous estimons. Cette mauvaise conscience du monde moderne en face de la guerre est fondée certainement et je crois qu'elle grandit même en Allemagne. Mais plus je me révolte contre la guerre, plus je veux m'en montrer capable, ne me reconnaissant le droit de la condamner que si elle ne peut m'arracher ni murmure, ni gémissement, ni soupir d'impatience. Chère, ne raisonnons pas, l'heure n'est pas venue ; donnons chacun, à chaque instant, notre plein, répondons bravement à l'appel de l'heure. La meilleure manière d'avoir pitié de ceux qui souffrent de la guerre, c'est de faire servir par notre constance leur souffrance à la victoire. Chère, reste toi-même constante et ferme, sans provocation.

... Je sais que tu n'aimes pas la “ philanthropie ” mais en ce moment, c'est faire la guerre que de travailler à recréer sans cesse le sentiment de solidarité nationale. Il ne faut pas que les envahis puissent douter de vous, les épargnés. Faites-leur une atmosphère chaude. Rien n'est trop dans cet ordre d'idées si cela pouvait s'accorder avec ton métier et aller dans le sens de ton effort qu'il ne faut pas gaspiller !

sur lettre du 8 janvier 1915 d'Alice

Merci, chère,

[...]

Aujourd'hui, avec le *Temps*, le n° de la *Guerre sociale*. J'ai lu et commenté l'article d'Hervé--cette double mort des Garibaldi est émouvante et nous remue<sup>124</sup>. Je

<sup>124</sup> Deux fils du général italien Ricciotti Garibaldi, tous les deux volontaires luttant du côté des Alliés, furent tués dans l'Argonne pendant la première semaine de janvier. *Le Temps* signale la mort du premier, Bruno Garibaldi, le 5 janvier, avec ces mots du père : “ Un de mes enfants est tombé ; il en reste cinq. ” Deux jours plus tard, *le Temps* rapporte la mort du deuxième, Constantin, et rend compte des funérailles du premier à Rome : “ L'affluence du peuple romain aux funérailles de Bruno Garibaldi est considérée comme le prélude d'un mouvement d'opinion absolument irrésistible hâtant l'entrée en action de l'Italie ... [les mots de Ricciotti Garibaldi, devant le cercueil de son fils :] “ Adieu, mon enfant. Tu as fait ton devoir, mais bientôt, j'en suis sûr, l'Italie te vengera ! ” *La Guerre sociale* publia plusieurs articles et

leur ai dit : “ Comment n'aurions-nous pas honte de nous plaindre et de trouver le temps long, nous, alors que c'est pour nous qu'on se bat ? ” Et eux, ils pourraient se chauffer les pieds tranquillement chez eux et ils sont venus volontairement chercher la peine et la mort dans nos tranchées ! Ils hochent la tête et une petite flamme luit dans leurs yeux paysans.

Vertu du sang volontairement répandu--quel beau mot, celui de VOLONTAIRES !

Dans ces jours gris et ternes crus, cette double mort illumine notre ciel. Voilà, ce qui manque à la force allemande--d'inspirer le fol et enthousiaste don de soi--la belle folie qui rachète tant d'ignobles sagesses.

Puissent les cœurs italiens être remués d'une émotion si forte qu'elle déjouera les calculs des habiles gouvernants de là-bas. Et nous apprenons à nous donner toujours plus, toujours mieux, en petit ou en grand.

Ton R.

J'ai répondu à Maman et à Cécile.

[10 janvier 1915 ?]

Aimée,

J'espère que cette petite photo tirée par l'ami Partridge te fera plaisir. Cette fois je pense que tu reconnaîtras le grand sergent à lunettes, il a le *Temps* à la main--tu remarques ta grosse musette à gauche--son sac est contre la cahute (celui de droite) [...]

L'abri est du type “ baraque de charbonnier ”, d'autres sont souterrains. On devine la rivière dans le fond derrière le bois ; ce n'est pas le poste avancé dont je t'ai souvent parlé, c'est un poste à la lisière du bois où l'on est généralement bien tranquille. Nous y avons passé des heures douces à lire, à deviser, à penser aux nôtres. Le sergent assis à ma droite est Lancelin (celui de chez Révillon), celui qui tient l'*Echo de Paris*. L'autre est Partridge. Nous sommes en train de goûter le bon thé envoyé par maman. Je t'avoue que j'ai protesté contre cette pose, trouvant qu'elle donnait une idée exagérée de notre confort. Cette petite table ronde n'a qu'un pied, mais elle nous donne l'impression d'un luxe de rois. De quel village était-elle venue jusqu'à nous ? Et par quelle voie ? Et où est-elle maintenant ? Je n'en sais trop rien... Le pliant de Partridge est une curiosité du régiment ; amoureux du confort, il se l'est fait venir de Verdun pour 15 sous. N'est-ce pas qu'il a un fin et gentil sourire, ce Partridge ? Enfant rêveur, joueur, toujours à combiner de petites inventions. Hier, il me disait : “ Je ne sais pas si je suis inconscient, mais moi, je n'y pense pas ”, voulant dire qu'il ne trouve pas le temps long, qu'il vit au jour le jour sans trop scruter les communiqués, sans se demander quand cela finira. Et les meilleurs d'entre nous sont ainsi. Moi aussi, dans mes meilleurs moments. Tâche, chère, de “ ne pas trop y penser ” et d'amener les autres à faire de même, surtout si leurs “ pensées ” sont génératrices de marasme. On ne leur demande qu'une chose : “ faire leur tâche ” et se taire et surtout ne pas nous plaindre. [...] Ne te tourmente pas quand tu ne reçois pas de lettres de moi, tu sais bien que ce que je puis te dire c'est toujours la même chose et rien de plus. Rester fidèles à notre ferme propos. [...] La côte est longue et rude, mais la main dans la main, comme autrefois, nous saurons la gravir sans geindre, sans protester, avec une inaltérable sérénité.

Ton homme pour la vie et la mort,

---

poèmes sur les deux morts et exprima l'espoir qu'elles convainraient l'Italie de la nécessité d'entrer en guerre du côté des Alliés.



Robert

11 janvier 1915

Aimée,

Aurai-je enfin le temps de finir à loisir cette lettre que je commence ? Je ne m'y attends guère, quoique je sois de nouveau--heureusement--de service (de garde). Car c'est un des paradoxes de notre métier qu'on n'est jamais autant sous pression que lorsqu'on est de "repos" parce que, n'ayant pas de garde à assurer, on est disponible pour toutes les corvées, travaux de jour et de nuit, etc.

(Je t'écris de l'intérieur de la baraque dont je t'ai envoyé la photo hier). Chère, ce que je veux te demander avant tout, c'est de bien vouloir envoyer 2 montres, une à chacun de mes 2 caporaux, Péculier et Isidore Pothier, caporal, 17<sup>e</sup> Cie (etc., comme pour mon adresse). Je t'ai déjà dit l'importance que j'attachais à une rigoureuse ponctualité. Or ils n'ont pas de montre--et c'est très désagréable pour eux de dépendre de la montre de leurs hommes. J'avais bien la montre que m'a donnée Sigmund, mais elle ne fonctionnait plus très bien et puis je l'ai perdue lors de mon voyage de candidat interprète. Puisque tu désires rendre service aux soldats en général et à mes chers gars en particulier, rien ne peut être plus utile--c'est pour les caporaux surtout un outil indispensable. [...] Ils ont naïvement demandé que ça ne vienne pas d'une maison boche. Deutsch est peut-être contre-indiqué. [...] Tu feras deux heureux et tu faciliteras notre service.

J'entre de plus en plus dans mon métier. Je trouve du contentement à m'y enfoncer. Mes chefs immédiats (ceux qui me connaissent) ont confiance en moi et aiment à me faire diriger des chantiers plus souvent qu'à mon tour (ce qui me paraît parfois trop d'honneur). Tu ne soupçonnes pas que ton grand mari à lunettes avait des dispositions pour être contre-maître en terrassements, féroce exploiteur de main-d'œuvre, âpre à lui faire rendre le maximum. "Ça vous change de baralipton", me disait en riant, quand j'étais encore au 44, un tout jeune officier du génie qui inspectait notre chantier. Maintenant, mieux qu'alors, je pourrais lui répondre que c'est un changement qui me va et que je trouve plus de philosophie à gouverner ma demi-section dans son obscur bousillage qu'à enseigner les règles du syllogisme. Hier, mon lieutenant, me voyant nettoyer ma gamelle, m'a dit, dépouillant le chef pour l'homme du monde, avec un petit rire de commisération : "Eh, bien, mon pauvre Hertz, le camping prolongé dure un peu trop pour vous, n'est-ce pas ? Ce régime doit vous être pénible à la longue." J'ai répondu sincèrement : "Mais non, mon lieutenant, je me plais très bien ici." Les hommes m'aiment bien, je crois--pourtant, les plus rossards me trouvent trop "service". L'autre nuit, j'en entendais un qui devisait au coin du feu et parlait de moi de sa langue pâteuse, me croyant endormi : "Le sergent Hertz, il n'est pas mauvais type, mais il a un peu la frousse", voulant dire que mon zèle excessif venait de la crainte des supérieurs. Entre les deux, j'aime mieux craindre mes chefs que mes subordonnés--je suis très fier, moi qui me trouvais trop débonnaire, d'être trouvé sévère et même dur par les gars de médiocre courage. L'autre jour, au travail, l'un d'eux me disait : "J'ai été à la section X, mais avec vous, sergent, il y a pas moyen de se dérober pour tirer au flanc." Tu souris, aimée, de ma complaisance à te raconter mes glorieux exploits. Du moins, c'est une garantie que, quand j'aurai d'autres hauts faits à te narrer, ma modestie ne me retiendra pas : tu sauras tout.

Amie, nous avons eu pourtant des heures pénibles la semaine passée. Avec ce souci de ne rien négliger pour notre santé qu'on sent dans le haut-commandement, on nous a tous vaccinés contre la typhoïde. Mais les exigences du service n'ont pas permis que l'on nous laissât nous reposer comme le désirait le médecin major. Deux heures après la vaccination nous mettions sac au dos pour quitter le village et regagner le bois, coucher dans un ignoble bourbier--“ bien pire que les cochons de chez nous ”--avec une eau grasse et bourbeuse dégouttant à travers le toit de terre de notre abri--heurtant les uns contres les autres, nos épaules endolories par la piqûre--puis le lendemain, au travail. Pour dire vrai, tout en calmant l'irritation de mes hommes--obligés de manier la pelle et la pioche d'un bras comme démanché--je frissonnais comme si j'avais la fièvre. La “ vieille carcasse ” se cabrait un peu. La nuit suivante, nous étions mieux installés, mais, naturellement, nous eûmes alerte ! Hier, l'appétit est revenu. Aujourd'hui, nous sommes tous tout à fait remis et j'admire ce courage humain, viril, de se rendre malade volontairement pour couper d'avance le destin mauvais. Nous avons eu des minutes pénibles où je comprenais bien ce qui est dit dans le *Bulletin de l'Union*<sup>125</sup> que tu m'as envoyé au sujet de cette lente mort qu'est la fatigue quotidienne : cerveau mâché, reins brisés, picotis dans les épaules et les jarrets. Parfois, dans les secondes de vilénie, de lâcheté, on envie presque la courte souffrance dans l'emportement héroïque, dans la joyeuse ivresse du grand dévouement. Heureux ceux qui comme le jeune Girard, un des mes jeunes camarades d'école que j'avais rencontré sous-lieutenant au début de la guerre (dans la réserve) et dont j'ai rencontré hier le frère, ont pris part à la bataille<sup>126</sup>. Girard a eu, à Gercourt, début de septembre, le bras cassé, il a été décoré de la légion d'honneur--son bras est à peu près complètement remis--il est encore en congé de convalescence. Nous, c'est au compte-gouttes que nous offrons notre sang--ça ne se voit pas. Mais, je m'en veux de t'écrire ces lignes qui semblent indiquer une sourde rancune bien absente de mon cœur. Rassure-toi--cette petite fatigue passagère, je l'ai supportée très facilement. (Avant le vaccin mon commandant, à cheval, m'avait arrêté pour me dire--sans doute était-ce son désir--que j'avais “ une mine superbe ”). Et aux moments les plus pénibles, le souffle béni de ta tendresse, de votre tendresse à tous, chers miens, si près de moi--dont je voudrais ne jamais démeriter--et puis ce sourire, ce sourire que je ne connaissais pas, qui n'est pas de la littérature, que est une sorte de réflexe spécial, il en est question aussi chez les correspondants de l'*Union*--sourire qui exprime, je crois, et qui multiplie cette allègre acceptation de tout ce qui se présente, à commencer par notre obscure et sainte peine, au jour le jour, dans la boue. Je vais de nouveau tout à fait bien. Que cette lettre, je t'en supplie, ne te laisse aucune amertume. Je te réécrirai mieux dès que je le pourrai. Je ne compte pas les jours, je t'assure. J'ai confiance, je fais ma tâche, à chaque instant, comme si c'était un métier destiné à durer toujours. Mes camarades me blagent parfois, trouvent un peu ridicule ce professeur de philosophie en rupture de ban. Mais, n'est-ce pas, chère ?, c'est très bien ainsi. [...]

Ton Robert

[...]

sur lettre du 15 janvier 1915 d'Alice

[...] Oui, je comprends ce que tu éprouves. Mais, chère, tu es active--tu rayannes de la confiance et de la vaillance sur tous ceux qui t'approchent--je le sais. Attends,

<sup>125</sup> **Bulletin de l'Union**

<sup>126</sup> Albert Girard, promotion Ecole normale supérieure 1903, professeur d'histoire à l'Ecole Turgot.

guette l'occasion, et en attendant fais à fond ce que tu fais présentement. Je voudrais encore plus de détails sur le K.G. Iéna et sur ton cours de Sévigné<sup>127</sup>. Hier, dans un abri, on m'a montré, me sachant philosophe de métier, un livre de Flourens sur l'instinct des animaux (qui provenait sans doute du pillage de quelque bibliothèque communale), livre vieux et mauvais, mais où j'ai vu des choses qu'immédiatement je t'ai dédiées en pensée<sup>128</sup>. Il y a là un chapitre annexe sur la place de l'histoire naturelle dans l'enseignement--et l'auteur y cite des pages intéressantes du vieux bonhomme Rollin--tu sais ce pédagogue français du XVIII<sup>e</sup> siècle, auteur du *Traité des Etudes*, que j'avais toujours pris pour un raseur fossile<sup>129</sup>. Rollin distinguait la physique des enfants qui ne se sert que des yeux--et la physique des savants qui a recours au raisonnement abstrait et au calcul. Et il attribuait à l'observation de la nature une grande place dans son système d'éducation.

Flourens cite aussi un mémoire sur le sujet même de Frédéric Cuvier<sup>130</sup>, le frère du grand Cuvier, celui dont les dernières paroles, en mourant ont été : "Je veux qu'on mette sur ma tombe ces mots : "Ici repose Frédéric Cuvier, frère de Georges Cuvier"--n'admettant pas d'autre titre au souvenir des hommes que cette illustre fraternité, quoiqu'il fût lui-même un bon savant, directeur du muséum, etc. Je crois que, depuis Montaigne, il y a une chaîne ininterrompue d'efforts français pour briser le moule scolastique et vivifier l'enseignement par l'observation du vif et du concret. Pourquoi ces efforts ont-ils échoué ou du moins n'ont-ils pas abouti à une rénovation profonde de notre enseignement ? Et puis je te soumetts cette question : au fond quelle solidarité y a-t-il entre l'idée que l'observation de la nature jointe au développement harmonieux des sens et des muscles doit former l'essentiel--au moins--de la première éducation et la métaphysique nuageuse de Froebel<sup>131</sup> ? peut-être que là aussi il y a un effort de libération à accomplir. Ce n'est pas parce que c'est un Boche. Ce serait ridicule--ni même parce que le mouvement moderne des K.G. est parti de Berlin--mais le choix d'un bon drapeau est essentiel à qui veut faire triompher une bonne cause. Ne compromettez-vous pas des idées vraies d'une vérité "catholique" avec les bizarreries et les dogmes passagers d'une petite secte pédagogique ? Les résistances de gens comme Mme Kergomard<sup>132</sup> (en dehors de raisons personnelles), ne sont-elles pas en partie légitimées

<sup>127</sup> Alice était professeur de 1910 à 1927 au collège Sévigné où elle donnait des cours de formation de jardinière d'enfants. Ces cours, qu'elle avait fait naître en octobre 1910, portaient au début le nom " Cours froebéliens ", mais bientôt le nom fut changé en celui de " Cours pédagogiques ". Initialement, l'Etat français ne reconnaissait pas le diplôme de jardinière pour exercer dans les écoles maternelles, aussi les diplômées trouvaient-ils plutôt leurs débouchés dans les écoles privées et à l'étranger. Outre les Cours pédagogiques, le collège avait son propre jardin d'enfants.

<sup>128</sup> Pierre Flourens (1794-1867), physiologiste et professeur au Collège de France en 1855, auteur de *De l'instinct et de l'intelligence des animaux* (1841) et *Examen de l' " Origine des espèces " de Darwin* (1864).

<sup>129</sup> Charles Rollin (1661-1741), professeur de rhétorique à la Sorbonne puis titulaire d'une chaire d'éloquence au Collège royal.

<sup>130</sup> Frédéric Cuvier (1773-1838) fut, à partir de 1816, directeur général du Muséum national d'histoire naturelle. En 1837, une chaire en physiologie comparée fut créée en son nom au Muséum.

<sup>131</sup> Friedrich Froebel (1782-1852), pédagogue allemand. Inspiré par le célèbre instituteur suisse Henri Pestalozzi, Froebel développa un système pédagogique pour les jeunes enfants fondé sur l'éducation morale autant que l'instruction scolaire. Sa pédagogie visait au développement simultané de toutes les facultés humaines, évitant la concentration excessive sur la mémorisation ou sur l'instruction purement conceptuelle et soulignant le besoin d'activité physique et du jeu comme moyen d'instruction. Sa méthode fut développée par son disciple, la baronne Mahrenholtz, dans son ouvrage *Les Jardins des enfants* (1856) ; madame Mahrenholtz exporta l'idée du jardin d'enfants à l'étranger, notamment en Angleterre et en France.

<sup>132</sup> Pauline Kergomard (1838-1925) fut la fondatrice de l'Ecole maternelle en France. Chargée par Ferdinand Buisson en 1879 d'une mission d'inspection générale des " salles d'asile " (établies en 1848 par Marie Pape-Carpentier), elle proposa de les remplacer par une nouvelle institution qui ne serait plus une

par le désir de résister à l'invasion d'un vocabulaire et d'un attirail tudesques inutiles ? ? ? Ce qu'il y a de bien chez Montessori<sup>133</sup>, n'est-ce pas qu'elle a secoué la tradition se rattachant à un individu pour chercher directement, selon la méthode expérimentale--sans s'embarrasser de ce que la maître a pu dire ? Pour être conformes à l'esprit de Froebel, ne faut-il pas débarquer Froebel ?--ce qui permettrait de couper les ponts (sur le Danube) avec Fanta.<sup>134</sup> Chère, la vraie tradition à laquelle il faut se rattacher, ce n'est pas celle de ce mysticisme faux clinquant et bizarre de petit bourgeois allemand du temps où l'Allemagne rêvait sur la variété dans l'Un et sur l'unité dans la variété, ni de ce sentimentalisme archaïsant et moyenâgeux d'un petit bourgeois de la Thuringe d'autrefois. Il nous faut un souffle plus libre, plus pur, plus neuf. Dans notre Kinderland (comme dit Nietzsche--à qui je pense souvent et que je ne puis associer à nos ennemis qu'il méprisait tant qu'il pouvait), vers lequel nous nous tournons en même temps que nous nous donnons au Vaterland, dans la terre de nos petits que nous essayons de faire libre et gaillarde, il faudra que vous, chères grandes compagnes de nos petits, vous vous fassiez des yeux neufs comme les leurs, des cœurs et des esprits neufs ; libres de tout fatras et bric à brac et mystères ou recettes à transmettre comme dans une secte d'initiés. Peut-être est-ce là, la faiblesse de votre mouvement, qui le menace de mort, comme celui d'avant 1870 que d'être emporté du dehors, plaque. Ce qu'il faut, c'est vivifier l'enseignement français en y faisant circuler largement l'air, la sève qui est dans le peuple des artisans de France. Chère, je te l'ai déjà dit, les paysans, les jardiniers, les bons ouvriers, les hardis chasseurs, les excellents connaisseurs de la nature qui foisonnent dans la campagne française, à l'œil vif, à la main adroite, à l'esprit toujours en éveil, bons cordiaux et francs--voilà, vos maîtres. L'autre jour, j'en entendais un qui se moquait d'un autre parce que, fendant du bois, il tapait de toute sa force “ sans chercher le sens du bois ”. Tout est là--avoir des mains, des bras, etc.--intelligents, une intelligence descendue incorporée aux muscles--comme nous avons souvent remarqué que les guides ont le pied intelligent (il sait trouver “ le sens du terrain ” et l'épouser exactement). Chère, je ne m'ennuie pas à les voir presque journellement piocher ou pelleter--j'admire leur geste court, ramassé, par quoi la pioche fouille le sol, trouve le joint, débite le terreau--ou bien dégage les racines d'une grosse souche et les coupe là où il faut. Et il me suffit d'essayer d'y mettre la main moi-même, au risque de les faire sourire, pour mesurer ce qu'il entre d'art, d'intelligente adaptation à la nature, d'exacte insertion de l'outil humain dans la matière--dans ce simple travail de “ remuer la terre ”.

En même temps que nous réapprenons la joie de “ vivre dangereusement ”, nous sentons plus vivement que jamais le besoin pour nos petits de cet équilibre que donne seul l'accord direct, actif avec le milieu inerte ou animé qui nous entoure. Dans mes rêves d'avenir, je vois une Europe émancipée du deutsche professor qui était notre horrible archétype, une Europe échappé de la prison des grandes villes mornes, résolue à se rajeunir et à rester maîtresse du mouvement, de la vie, en se retrem pant sans cesse à chaque génération dans une sorte de sauvagerie voulue et méthodique. Une Europe où les adultes seront dignes encore de leur enfance épanouie. Voilà, le grand printemps

---

institution charitable mais une vraie école prenant pour modèle une famille agrandie. L'Ecole maternelle est ainsi nommée en 1881 et reçoit son règlement en 1882.

<sup>133</sup> Maria Montessori (1870-1952), pédagogue italienne dont la méthode s'inspire de Froebel et de la psychologie des sensations d'Itard et de Seguin ; l'enfant est laissé libre et reçoit une éducation des cinq sens, apprenant par lui-même sans interventions proprement scolaires. Cette méthode fut critiquée par d'autres disciples de Froebel pour sa rigidité excessive et son manque d'interaction affective entre l'élève et l'institutrice.

<sup>134</sup> Adèle Fanta fut professeur au collège Sévigné de 1910 à 1920. Elle avait été professeur d'allemand à l'Ecole normale supérieure de Sèvres et fut l'une des responsables de la création des Cours froebeliens au collège Sévigné.

que j'appelle pour notre race--pour qu'elle reparte avec des forces neuves pour d'autres guerres et d'autres conquêtes guérie du triste rabougrissement qu'elle appelait "civilisation", ayant découvert à nouveau dans cette convulsion sanglante du vieux monde les sources de la vie et de la création. L'homme qui, l'outil à la main, s'accorde avec la matière qu'il travaille ne fait qu'un avec le monde, agit dans le même sens que lui, se soumet d'instinct à ses lois ; c'est pourquoi son travail est fécond. C'est déjà une façon de se dépersonnaliser, de se donner--de créer en se dépassant...

Chère, me promenant avec Partridge dans le bois, je lui demande : " Cela te donne-t-il une idée de mort, d'hiver maussade ? ", et je lui montre triomphant, sous la pluie, perçant le somptueux manteau mordoré des feuilles mortes, toute cette admirable et luxuriante moisson des tiges de mousse, se haussant vers la lumière, d'un vert éclatant, plus brun vers le bas, tendre et clair en haut. Non, nous répondons en chœur, c'est déjà le printemps, le grand printemps--fanfare joyeuse de la vie qui éclate, triomphe de la mort, s'en nourrit. Aimée, là, où le sol n'est pas foulé, où la terre enveloppée de brumes accomplit en paix sa grave gestation--tout est pur et sain et gai--la boue hideuse vient de notre intrusion, de ce que nous triturons de nos lourds souliers ce sol délicat en plein travail de création, de conversion du mort au vif. Et à la ville il n'y a plus que de la boue. Tous les visages de la nature sont beaux, sont adorables, quand l'homme ne les souille pas par ses grossièretés de soudard, de maître parvenu. Je voudrais que tu voies ce contraste entre le saint tapis de feuilles mortes, percé de pousses de lierre et de mousse, et le chemin bourbeux où nous pataugeons parce que nous sommes de trop dans cette mystérieuse préparation du printemps sous le bois.

P.S. J'avance péniblement lentement dans la lecture du *Livre Jaune*<sup>135</sup>. C'est vraiment d'une clarté limpide. L'Allemagne ne pouvait tolérer à côté d'elle une France debout--ou la France s'humilierait, ou elle serait écrasée. Et puis leur plan préconçu : intimider, terroriser les civils, arriver à leur faire préférer la délivrance immédiate, la fin de la torture morale--à l'honneur, à la fierté, à la vie de leur pays--(quelle odieuse et sotte morgue brutale). Donc, ceux qui s'apitoient font le jeu du roi de Prusse. Et puis, méthodiquement préparée par leurs agents payés, cette révolte du monde musulman, cette relancée des Sarrasins à l'assaut de l'Europe. Nourrissons-nous de la grandeur de cette lutte qui résume et contient tous les conflits du passé--toutes les vieilles guerres des anciens Empires d'Orient pour la possession de la Mésopotamie, de l'Egypte, etc. Quand on a tout à gagner et tout à perdre, on n'y regarde pas au prix. Même anémiée, la France, copartenaire et cofondatrice du nouvel Empire mondial, sera grandie--et, au contraire, si par malheur elle se laissait faiblir, détendre, elle serait perdue.

Ce mot d'un petit "bleu" breton, grave et rieur : comme on était tous ensemble, un jour de calme, sous une cahute et qu'on faisait la remarque banale : " On ne se croirait pas en guerre ", il dit en riant : " Non, on dirait qu'on est des enfants à l'école--mais sans rien apprendre ". Les autres de rire et d'approuver.

Je t'embrasse de tout mon cœur ainsi que tous les nôtres.

Ton homme,

Robert

Les "sensibles" ne se doutent pas du mal qu'ils nous font. Nous avons besoin de nous sentir poussés par votre résolution unanime.

Travailler, voilà, le salut, la fin des doutes stériles et des pitiés malfaisantes.

---

<sup>135</sup> Voir note 87.

20 janvier

Mon aimée,

D'abord que je te dise qu'on nous renouvelle de la façon la plus stricte les prescriptions au sujet de la discrétion relative à tout ce qui concerne la guerre. En principe, toutes nos lettres sont lues et les vôtres aussi, je crois. Ne me pose donc pas de questions auxquelles je ne pourrais pas répondre. Et ne nous perdons pas non plus à raisonner sur la guerre. J'approuve tout ce que tu me dis. Notre unique pensée doit être : durer pour vaincre. Tout est bon qui rend plus ferme et mieux tendu notre vouloir de durer. Tout est mauvais, honteux, sacrilège qui directement ou indirectement tend à relâcher et à amollir notre résolution d'aller jusqu'au bout malgré tout ce qui peut arriver. Voilà l'unique critère--voilà la seule chose qui importe. Tout le reste est déperdition de forces. Il vaut mieux s'enfoncer dans sa tâche humble quotidienne de soldat ou de civil. A quoi bon nous demander des comptes les uns aux autres sur la source et le timbre de notre courage ? Vaines chicanes ! Danger des polémiques qui tournent vite à l'aigre ! Rassemblons toutes nos forces d'où qu'elles viennent. Notre devoir présent, qu'il nous plaise ou non, est le plus clair, le plus simple, le plus impérieux qui soit ; faisons-le de notre mieux sans nous tourmenter de savoir pourquoi nous le faisons et si c'est le plus beau des devoirs qu'on puisse rêver. Je pense que tu as déjà reçu la carte où je te disais que mon second vaccin avait très bien passé, grâce au repos que j'ai pu m'octroyer. Me voilà maintenant, je pense, immunisé. Le temps s'est refroidi ; peut-être est-ce enfin la bonne gelée sèche et propre.

Je suis ravi des bonnes nouvelles d'Edmond<sup>136</sup>. [...] Parle-moi de ton travail--sois tranquille à mon sujet, je vais bien et je ne m'impatiente pas. Ne pas s'attendre pour dans 15, 20, 30 jours à des événements sensationnels. Marcher d'un pas constant, régulier, comme si cela devait durer toujours.

Bon courage, ma chère vaillante petite femme, et merci d'être si droite et sûre de sentiment,

Ton Robert

le 26 janvier

Chère Alice,

[...] Je viens de lire dans un des récents numéros du *Temps* la lettre de John Galsworthy que tu m'as signalée<sup>137</sup>. C'est presque ce que j'ai lu de plus intelligent et à

<sup>136</sup> Ils avaient reçu de lui la nouvelle qu'il travaillait un peu comme interprète et que, malgré son statut de prisonnier, sa santé et sa situation générale étaient bonnes.

<sup>137</sup> Il s'agit d'une lettre de l'écrivain anglais John Galsworthy (1867-1933) à un ami français qui fut publiée dans le *Temps* du 22 janvier 1915. Intitulée " La Guerre jugée par un écrivain anglais ", la lettre est une critique de l'esprit de domination chez les Allemands et une défense de l'humanisme : " Vous, en France, et nous, en Angleterre, sommes devenus suffisamment capables de critique pour comprendre que le vrai patriotisme n'est compatible qu'avec les idées de justice, d'honneur et de liberté [...] la grandeur matérielle et la force sont de petites choses à côté du droit et de l'honnêteté [...]. Nous sommes de vieux peuples auxquels il est plus facile de combattre pour un idéal, pour l'humanité, sans croire que le bien de l'espèce humaine est lié à la suprématie d'une certaine race [...] mais tout ce qu'ils [les Allemands] disent d'eux-mêmes depuis longtemps déjà prouve qu'ils sont convaincus de la supériorité de leur race ". Galsworthy distingue l'Allemagne " de Goethe, de Kant, de Schiller et de Heine " de la " nouvelle Allemagne " ; celle-ci " présente tous les caractères d'un homme qui a su bâtir une grande fortune ; confiance exagérée en soi-même [...] énergie et capacités organisatrices, peu d'estime pour tout ce qui

mon sens de plus juste sur la guerre. Cela me donne envie de lire l'œuvre de ce romancier que j'ai souvent entendu vanter. Ce sera pour plus tard. Que de choses pour plus tard, si c'est notre destin ! La brochure de Durkheim<sup>138</sup> est sobre, vigoureuse, démonstrative ; mais si utile que ce soit, ça ne va pas très loin ! Mais il est bien qu'on ait montré froidement, scientifiquement le mensonge lourd, grossier, impudent que traîne après lui le gouvernement allemand. Quelle délivrance ce sera pour le monde entier. On dirait que le monde déjà commence à le sentir et tressaille d'allégresse. [...]

R.

27 janvier 1915

Ma chère femme,

[...] Journée de gai soleil avec un peu de gai frimas sur la terre, déjà plus sèche et plus propre. Comme disent les lascars “ (la gelée) le meilleur des cantonniers a passé par là ” ; puisse-t-il continuer.

Je suis ravi de la frottée que nos amis anglais viennent encore d'administrer à la flotte allemande--quelques bonnes tapes de ce goût là et peut-être les bon bourgeois boches commenceront-ils à s'éveiller de leur rêve<sup>139</sup> ! Ici c'est toujours la même vie calme et tranquille. Personne ne se plaint. [...] Oui, la guerre sera pour chacun de nous (comme pour le pays entier) une secousse salutaire, une occasion de nous dégager des liens artificiels, de retrouver l'essentiel, de réaliser dans l'âge mûr (suivant la parole de Vigny que nous avons toujours aimé) “ le rêve de notre jeunesse ”<sup>140</sup>. Je comprends la joie que tu éprouves à reprendre contact directement avec les enfants et avec les enfants du peuple. Je suis persuadé que c'est là ta voie (je l'ai toujours pensé) et que c'est dans ce sens qu'il faut orienter ton effort avec l'ambition de fonder peu à peu quelque chose de solide et de suffisamment large pour servir de type et de champ d'expérience. [...] Notre dette envers le peuple des villes et des campagnes sera plus formidable que jamais et plus que jamais ce sera un devoir national (après cette terrible saignée) de veiller au développement de toutes les forces qui sont dans les petits du peuple et qui

---

n'est pas le succès, conviction que tout ce qui vous a réussi doit réussir à chacun--et finalement cette absence presque totale d'intuition psychologique, de tolérance et de facultés de sympathie qui caractérisent toujours l'être trop absorbé en soi [...]. Nous croyons tous à nos formes nationales de vie. La nouvelle Allemagne, seule, croit que la forme allemande convient non seulement aux Allemands, mais aux races qu'elle appelle “ inférieures ”. Il conclut ainsi : “ La guerre a prouvé [...] que, loin d'être des agents de dépression et de dissolution, l'industrie pacifique, l'humanisme, la liberté de vivre et de penser n'ont point cessé [...] de nourrir les énergies spirituelles et les facultés de sacrifice [...]. Cette guerre est la réfutation vivante de la **théologie** chère à l'autocratie que la décadence est fille de la paix et de l'humanisme. ”

<sup>138</sup> Émile Durkheim était secrétaire du Comité de publication de la série de brochures et de livres sur la guerre publiée chez A. Colin. Il s'agit ici de “ Qui a voulu la guerre ? Les origines de la guerre d'après les documents diplomatiques ” écrit par Durkheim et Ernest Denis. Ce texte vise à démontrer objectivement la culpabilité du gouvernement allemand. La même année, Durkheim publiera “ L'Allemagne au-dessus de tout : la mentalité allemande et la guerre ” (voir note OO). En 1916, il écrira plusieurs textes pour une collection intitulée *Lettres à tous les Français*.

<sup>139</sup> Il parle sans doute du combat naval du Dogger-Bank (le 24 janvier 1915) dans lequel une escadre anglaise avait surpris une escadre allemande, qui tentait un raid de la côte anglaise, et l'avait chassée, coulant l'un de ses croiseurs de combat.

<sup>140</sup> “ Qu'est-ce qu'une grande vie sinon une pensée de la jeunesse exécutée par l'âge mûr ? ”, (Alfred de Vigny, *Cinq-mars*).

risquent tant d'être gâchées. Il faut dès à présent penser à l'œuvre de réparation et de reconstruction. [...]

Robert  
[...]

le 28 janvier

Chère Alice,

Toujours ce sentiment qui me poursuit que je n'ai encore rien vu de la guerre. Brave Gustave<sup>141</sup> ! Ce que tu me dis de lui, de sa transformation par la foi, me comble de plaisir. C'est ainsi que je souhaite tous ceux que j'aime : non pas à l'abri, mais au service et rayonnants de la joie de servir. C'est la bénédiction que je souhaite à mon petit. N'attache pas d'importance à ce que je t'ai écrit de Froebel<sup>142</sup>--du moins à ce qu'il y avait de négatif, de critique dans cette lettre. C'était évidemment excessif, injuste, irréfléchi. [...]

premier février 1915

Alice,

[...] Figure-toi que je recueille du folklore mayennais ; je t'enverrai mon joli butin dès que je le pourrai. [...]

Robert

2 février

Chère,

Je suis au village. J'ai pris ce matin une douche chaude ; j'ai vaqué à tous les menus soins--nettoyage et réparations qui s'imposaient--et je profite de ce que le frère de Partridge doit venir ce soir pour t'envoyer quelques lignes non censurées. [...] Très sincèrement, notre vie est douce, unie, gaie. J'apprends des Mayennais la douceur de vivre, la simplicité, la jeunesse de cœur et la gaieté. J'ai maintenant une abondante collection de dictons ou, comme ils disent, de " discours des vieux ". Cela les amusait de me raconter leurs histoires ; par moments, ils se tordaient les côtes, littéralement. Il faut encore que je complète et vérifie certains points et je te l'enverrai--peut-être cela t'amusera et puis cela te rappellera ton folkloriste de mari qui t'a tant ennuyée, jadis, avec ses enquêtes. [...] Pendant longtemps depuis le début de la guerre, j'avais eu scrupule à recueillir ces notes. Il me semblait que c'était servir un autre dieu--et que c'était frivole. Maintenant, je ne sens plus comme cela. Est-ce que l'ancienne personnalité, abolie par la crise, commence à se rétablir ? Mais je n'y vois pas de mal.

---

<sup>141</sup> **Gustave.**

<sup>142</sup> Voir lettre du 15 janvier.



Ça vaut mieux que de jouer à la manille, n'est-ce pas ?, et puisque, selon Kitchner<sup>143</sup>, la guerre ne fera que commencer en mai, tout ce qui nous fait trouver le temps court ou nous empêche de penser au temps est bon. D'ailleurs, folklore ou pas folklore, je ne m'ennuie pas--je ne souffre pas de la “dullness” de cette guerre--pas du tout--la médiocrité des besognes quotidiennes ne me cache jamais la grandeur, l'immensité de l'œuvre à laquelle nous sommes attachés.

[...]

Ton R.

sur lettre du 2 février 1915 d'Alice

Je suis content de ce que tu me dis d'Antoine. Il doit ressembler de plus en plus à son oncle Edmond. Je pense que le travail manuel--à condition d'y exiger une application soutenue--est le meilleur remède contre la distraction. Mais, c'est un défaut qui ne me choque pas beaucoup--le monde où il vit est tellement plus vaste, plus riche, plus profond que le petit monde réel où on voudrait l'emprisonner. Pourtant, tu as raison, il faut tâcher de lui apprendre “l'attention au réel”...

Le dégel est venu. C'est de nouveau le régime de la boue, mais cela ne fait rien. Il y a du nouveau. Ce matin pour la première fois nous avons pu nous équiper vers 6 h 30 sans allumer de bougies, etc., dans un abri à demi souterrain. C'est bien agréable... Hier un de mes camarades, amateur d'anglais, m'a fait lire les deux fameux poèmes de Tennyson : *The Charge of the Six Hundred*--et l'ode funèbre en l'honneur de Wellington--c'est d'un bel et grand lyrisme<sup>144</sup>. Comme nous comprenons mieux cela maintenant que nous avons eu le bonheur de vivre (à notre rang infime) des temps héroïques. Jadis quand nous pensions à Napoléon et à toutes les grandes, formidables choses du passé, cela nous apparaissait irréel--nous nous disions que ce n'était pas pour nous. Et nous voici en pleine épopée--et ce n'est pas un rêve--et nous vivons comme auparavant, à peine changés...

Puisque, tu sais, ce qui te manque, tu arriveras à l'acquérir. Oui, il faut apprendre la divine lenteur de la nature qui veut que tous les bons germes prennent beaucoup de temps pour mûrir--sacrifier ses “idées”, même excellentes. Elles sont toujours de l'extérieur; ce qui importe, c'est le développement même de l'enfant qui se fait du dedans, très lentement comme les plantes poussent. Préparer parfaitement, et puis après, faire comme si on n'avait rien préparé du tout. Je me souviens d'avoir fait la même expérience dans mon enseignement. Ne pas imposer de “programme”, ne pas forcer... à chaque nouvelle ingestion doit correspondre une longue et calme rumination qui permet seule la digestion mentale (excuse ce vocabulaire)... le vrai résultat, c'est ce qui ne se voit, ni ne se mesure.

Nous avons eu des levers et des couchers de soleil admirables pendant ces premiers beaux jours de février. Plaisir de s'en aller au travail dans le bois par un clair matin, campagne couverte de givre blanc. Nuées roses dans un ciel bleu-vert. Fraîches couleurs d'un monde qu'on est prêt à quitter. Nous nous frottons les yeux comme de sortir d'une longue nuit, étonnés de revoir le jour, le vrai jour. Le soir, il y avait des étoiles qui scintillaient si fort qu'un soldat soupçonnait que ce n'était pas naturel et qu'il

<sup>143</sup> Horatio Herbert Kitchner (1850-1916), maréchal d'Angleterre, nommé secrétaire d'Etat de la Guerre en 1914, prédisait au début de la guerre qu'elle durerait au moins trois ans.

<sup>144</sup> Il s'agit de deux des poèmes les plus connus d' Alfred Lord Tennyson (1809-1892 “ The Charge of the Light Brigade ” (1854) et “ Ode on the Death of the Duke of Wellington ” (1852).

devait y avoir de fausses étoiles servant de signaux aux Boches !!! Cela nous a fait bien rire...

[...] Les brochures de Bédier et d'Andler m'intéresseraient, je pense.<sup>145</sup>  
Durkh.[eim] m'a envoyé directement la sienne<sup>146</sup>.

[...]

Ton R.

sur lettre du 7 février d'Alice

Chère Alice,

Je crains que mes lettres ne se soient faites trop rares à ton gré ces dernier temps. Du moins, ne te tourmente pas d'idées mauvaises ; je ne te cache rien--tu sais tout de notre vie qui ne change guère, si ce n'est pour le mieux. Le temps a beau s'être remis au doux et à la pluie--ce n'est déjà plus la même chose qu'il y a un mois. Le soleil, comme disent les " poilus ", a déjà pris de la force--et quand il paraît, il se fait vite sentir et nous fait du bien. Cela aide à supporter la boue. Les mésanges, les pinsons, les étourneaux pépient éperdument. Cela nous distrait des marmites. [...]

Je suis très bien adapté à notre genre de vie. [...] Enfin rien ne me manque au point de vue confort et bien-être. Et comme au point de vue moral qui est autrement important, je suis également favorisé, vous sachant bien, mes bien-aimées, et ayant toute confiance en toi, ma vaillante petite femme, je me sens dans un état de douce quiétude qui ressemble beaucoup au bonheur complet. Te l'avouerai-je, chère ? Je n'ai même pas ce prurit de vous revoir, ne fût-ce qu'un instant qui fait souffrir certains. Je vous porte avec moi, en moi ; je ne sens pour ainsi dire pas la séparation.

Peut-être ceci te paraîtra-t-il insensible et dur--manque ou sécheresse de cœur--mais je voudrais que tu fusses ainsi : et que tu ne songes point à la possibilité d'aller à Verdun (d'ailleurs, ne t'imagines pas que les civils que tu vois partir pour Verdun aient la moindre chance de communiquer avec nous !). Quand nous étions à Bras, Vermeil m'avait parlé de la possibilité que sa femme vint le visiter. C'est curieux : cela m'avait choqué--et je ne puis souffrir de la stricte interdiction qui fait loi à cet égard, tant elle me paraît s'imposer avec évidence--que veux-tu ? Nous sommes voués et l'état de guerrier exclut les tendres épanchements. Cela, je le savais, les Maoris et tant d'autres me l'avaient appris. Ce que j'ignore, c'est que par une heureuse compensation, j'éprouverais beaucoup moins le besoin de me rapprocher physiquement de ceux que j'aime--même de toi et d'Antoine--que dans les séparations ordinaires. Cela vient de l'étroite communion spirituelle où nous vivons--du fait aussi que la guerre m'apparaît comme un bloc qu'il faut accepter dans son entier. Il est absurde et puéril de faire telle

---

<sup>145</sup> Joseph Bédier (1864-1938), professeur au Collège de France en langue et littérature françaises du Moyen Age depuis 1903., Bédier, un ancien normalien, était membre du Comité de publication pour la collection de la librairie A. Colin sur la guerre, comité où siégeaient aussi Ernest Lavis, Emile Durkheim, Henri Bergson, Emile Boutroux et Charles Seignobos. Il s'agit ici de la brochure " Les Crimes allemands d'après les témoignages allemands " où Bédier utilise les journaux de guerre des soldats allemands. Il publiera quelques mois plus tard une seconde brochure, " Comment l'Allemagne essaie de justifier ses crimes ", en réponse aux accusations allemandes d'avoir mal traduit les témoignages. Charles Andler (1866-1933), socialiste proche de Lucien Herr, est professeur de langue et littérature germaniques à la Sorbonne depuis 1908. Il s'agit probablement de la première de ses brochures sur le pangermanisme, celle qu'il avait écrite avec Ernest Lavis " Pratique et doctrine allemandes de la guerre ".

<sup>146</sup> Voir note 138.

ou telle réserve--d'exprimer des vœux, des préférences. C'est le moment où jamais de chercher toute notre joie dans l'acceptation souriante de la loi et dans le gai service, plus léger, plus ailé, plus doux encore que le gai savoir<sup>147</sup>.

sur lettre du 8 février d'Alice

Je suis content de sentir si active. C'est la meilleure façon de prouver notre foi dans la vie, notre espérance plus forte que tous les démentis d'à présent. Je suis sûr que pour réparer ses pertes l'Europe, si elle ne veut ni ne doit s'épuiser, sera obligée de se régénérer profondément, de mieux aménager les ressources qui lui resteront en choses et en hommes et que le souci de l'éducation, entendue comme l'harmonieux développement des puissances que porte en soi chaque être humain, sera primordial, devra l'être chez les hommes d'Etat de la nouvelle Europe. Travaille, chère, vous ne travaillerez jamais assez à préparer l'œuvre réparatrice. [...] Je ne sais comment le temps passe, mais ce que nous avons de loisir s'en va à nous reposer, à nous nettoyer, à lire les journaux, à faire la dînette, à lire et relire nos lettres et à y répondre. Il reste bien peu pour la lecture... et pour le folklore. Ainsi je n'ai pas encore seulement commencé de mettre au net la collection de dictons mayennais que je t'ai promise un peu comme la peau de l'ours. Je la remets toujours à demain. [...]

Ton,  
R.

le 12 février

Chère Alice,

[...] J'ai l'impression qu'après un peu de flottement, de déception et d'impatience au début de janvier (à cause des espérances illusoire du mois précédent), la population s'est complètement ressaisie et a pris son parti du fait qu'il ne se passera rien avant le printemps. Tu as raison--il est inutile d'essayer de convaincre ceux qui ne sentent pas comme nous. Je suis content que madame Rosnoblet<sup>148</sup> soit du nombre. En somme la guerre ne fait que faire ressortir des différences profondes qui existaient déjà auparavant. Ceux qui divorcent à présent, leur union était piètre.

A toi,  
R.  
[...]

le 14 février 1915

Chère femme,

---

<sup>147</sup> Sur le rapport de Hertz à Nietzsche, voir note 72.

<sup>148</sup> Voir note 79.

[...] Notre vie est toujours pareille, toujours calme et facile, peut-être plus facile et douce à mesure que nous avançons vers la belle saison et parce que nous sommes de mieux en mieux adaptés, matériellement et moralement, à notre existence. Il est très difficile de t'en donner une idée qui soit vraiment juste. Peut-être, si tu nous découvrais tout d'un coup quelque soir, prêts à nous coucher dans une hutte dans les bois, sur du fumier, sous un toit de terre à travers lequel la pluie filtre, tu serais tentée de nous trouver très misérables... ou bien : hier soir en arrivant du village, nous avons trouvé la grange où nous cantonnons habituellement déjà grouillante de soldats (d'une autre compagnie). Nous avons dû nous mettre en quête d'une bonne place et ce que nous avons trouvé de mieux, c'est : l'étable où il y avait déjà 3 chevaux, 4 vaches, 1 chien plutôt farouche, 1 gros cochon ; je ne parle ni des souris, ni des hommes installés avant nous. Avec 3 camarades, je me suis installé dans un quartier jadis occupé par des cochons, mais désert, l'auge toujours en place--en outre, en guise d'armoire, une cage qui a dû être peuplée de lapins. Strong smell of... mettons : ammoniac--mais mes camarades cultivateurs me rassurent : on s'y fait très vite ; dans une heure, tu ne sentiras plus rien. Il fait bon, chaud, bien meilleur que dans l'immense grange aux cloisons disjointes, traversée de courants d'air--j'ai pensé à nos amis de Cognac qui ne veulent point d'autre logis qu'une étable. Eh bien, j'ai passé là une des meilleures nuits de ma campagne. J'ai goûté ce sommeil profond où l'on se perd comme dans la mer et d'où l'on revient comme d'un autre monde. Nous nous disions, exaltant le bonheur de notre gîte par ce jour crû de vent froid, perçant, " Ce "Job sur son fumier", ça devait être un vieux farceur, un de ces "feignants" qui trouvent toujours à se plaindre. Car ce qu'on est bien sur du fumier, sur du vrai, au fond d'une étable aussi hospitalière que l'arche de Noé. " Hier soir, alors que les délicats de la ville plissaient encore leur nez (comme à Talloires, tu te rappelles : hm, hm, ça sent... par ici) et manifestaient quelque... étonnement de se trouver là, les gars de la campagne, sais-tu ce qu'ils faisaient ? : ils jouaient à se vendre les bêtes qui se trouvaient là, l'un offrant, l'autre marchandant, par pistoles et par écus, avec force cris et force gestes, appréciant les formes de la vache, son pis, son c...l, tout comme au champ de foire de chez eux, la vache d'abord, et le petit veau, et le cochon, et le chien (" Mais il faudra me le conduire à la gare ") au milieu des rires de la galerie et cela a duré peut-être une heure. Ils ont à un degré étonnant l'instinct et le goût du comique, un comique fin, léger, de bon aloi...

Avant hier, dans un petit poste, au fond d'un abri souterrain, bas, enfumé, plutôt malodorant, j'ai passé des heures vraiment exquises à écouter jaser et plaisanter la dizaine d'hommes qui formaient le poste. Le thème qui a eu le plus du succès, ça a été de marier un des gars présents, Parmetier, un des rares célibataires, un grand, un peu mou, placide silencieux, lent de corps et d'esprit, au visage immuable, figé, avec la sœur d'un autre gars de l'escouade dont le fiancé est mort à la guerre. Aucun attendrissement--" Tu vois, ça se trouve bien "--et chacun de persuader Parmetier, de l'exciter, de lui indiquer les avantages de ce parti, le bon moyen de se faire agréer de la jeune fille, de son père, puis on songeait à la noce : l'un disait, " Je suis logé sur la route où il te faudra passer--je prendrai mon fusil et je tirerai des coups de feu en ton honneur ", l'autre offrait de prêter son beau cabriolet, etc. Le frère de la future n'était pas le moins ardent, il disait comment s'y prendre pour plaire à son vieux père--" Ne viens pas à bicyclette, il n'aime pas ces outils-là--il dirait : "J'ai toujours marché sur mes jambes, pourquoi qu'y n'ferait pas comme moi ?"--et de temps en temps il se tournait vers Parmetier, immobile au coin du feu, pour le secouer : " Mais il ne dit rien--regarde-moi, donc, regarde donc mon beau-frère " et tous s'esclaffent à n'en plus pouvoir... C'est leur grand plaisir : saisir le côté drôle des choses, les travers des gens et rire, rire, parce que c'est sain et que ça fait du bien et qu'on est au monde pour ça. Figure-toi qu'ils peuvent se taquiner pendant des heures sans que jamais cela tourne à la dispute aigre, aux gros

mots, à la grossièreté--je ne parle pas de risée (il y avait un Caliban mal embouché à la section, parti maintenant, mais aussi il était connu et honni de tous). C'est vraiment une atmosphère légère, saine et tonique, bonne à respirer. Je ne veux pas faire de littérature, et je me méfie du lyrisme, mais il fait bon vivre parmi ce peuple--il lit peut-être moins de volumes que d'autres (un des signes par lesquels Deutch, tu te rappelles peut-être cette discussion, prétendait jadis mesurer la Kultur allemande) mais il est intelligent et artiste organiquement. Quel maître de bonne humeur et de santé morale. Le bon et loyal Péculier n'aime pas qu'on geigne : “ A quoi ça sert de se casser la tête contre les pierres ? Ça ne fait jamais venir que des bosses. ” Et un autre, brave et ardent, fatigué d'entendre un pleutre gémir après le pays, a dit : “ Mais moi, je suis content d'être ici pour empêcher ces sales brigands de Boches d'aller plus loin, d'aller tout piller et brûler par chez nous. ” Souvent, ils s'émerveillent entre eux de la façon dont ils sont vêtus, couverts, nourris : “ Non, vraiment on ne peut pas se plaindre... on ne pensait pas être si heureux à la guerre... y a que c'est un peu long, mais à part ça, on n'est vraiment pas malheureux... si ma femme me voyait en train d'éplucher une cigarette toute faite (luxé procuré par la femme ou la sœur du sergent), elle trouverait que je ne suis guère à plaindre et que “je ne m'en fais pas une miette”. Mais on se promet entre nous de ne pas vendre la mèche pour continuer à avoir l'air intéressants. ” Ils sont joueurs en diable--dans certaines escouades, c'est la manille qui sévit, dans d'autres que je préfère, c'est la lutte ou la boxe--tu les verrais, à peine rentrés d'une marche ou d'un travail fatiguant, se chercher comme des chiens et batailler jusqu'à ce qu'ils soient en nage et épuisés. Je pense souvent à une lettre que tu m'écrivais il y aura bientôt 20 ans, oui!--une lettre écrite du Mont Dore, je crois, où tu opposais à la décadence des Parisiens la vigoureuse santé morale des Auvergnats. Ah oui--ceux-ci ne sont pas fatigués de vivre... Pour nous tous le temps passe vite, très vite--on ne s'ennuie pas. Mes camarades Lancelin et Partridge sont d'habiles cuisiniers. En dehors du chocolat et du thé, on se fait quelquefois du macaroni, de la crème, etc. Nous mettons en commun tout ce que nous recevons. C'est l'occasion de gentilles et fraternelles agapes. Ici le communisme fait loi, mais un communisme chaud, intime, comme celui qu'on rapporte des premières communautés chrétiennes. “ Aussi bien ”, dit ce brave Péculier, “ sommes nous pas tous frères ? ” Parfois je les regarde avec une sorte d'attendrissement paternel, me sentant plus vieux qu'eux (je ne dis pas tant d'âge que de race) et plus conscient. Il y en a que je distingue, de la tête de qui je voudrais écarter le mauvais destin (“ non, non, pas celui-là ! ”) comme ce cher petit Breton aux yeux bleus dont je t'ai parlé déjà... Le mot camaraderie ailleurs on l'a profané, encanaillé, il a fini par désigner quelque chose de malfaisant, la prévalence de l'intérêt de la coterie sur l'intérêt commun, la complaisance pour le crime même--mais ici, il est relevé, il est saint. Si ces jours (je me dis cela souvent) doivent être les derniers de ma vie, ils auront été beaux, doux et gais. Chère, je t'associe à tout cela, je voudrais t'y faire participer. Souvent je pense à ce que tu disais de nos soirées, de nos “ assemblées ”, que les intellectuels [...] ne savent pas causer et s'amuser et rire ensemble. Je le comprends mieux maintenant, depuis que je vis parmi ces enfants ignorants de tout ce qui est morose, pédant, amer. Artistes en sociabilité, pétillants de malice légère, immuables de bon ton, insoucieux de leur moi.

Pour une lettre, en voilà une bien “ objective ”, comme diraient les Boches. Ajouterai-je que je suis ravi de ce que tu me dis d'Antoine et de toi--je suis content que tu voies Mlle Sance<sup>149</sup> que j'admire et aime beaucoup. Pauvre Edmond--je sens la tristesse du milieu où il vit. Comment lui communiquer notre espoir et notre élan à travers le mur ennemi fait de mensonges et de déprimante perfidie ? Il y a bien des choses dont je voudrais te parler : as-tu pensé à la résiliation du bail Pierre Guérin ? Si

<sup>149</sup> Thérèse Sance (1876-1945), professeur au collège Sévigné et son directeur de 1909 à 1939.

vraiment tu estimes que ce terrain ne pourra pas te servir, il faudrait peut-être profiter de ce que la résiliation, si je ne me trompe, est facile en ce moment. Lavergne<sup>150</sup> t'a-t-il donné des renseignements sur le Magasin de Gros et as-tu touché les coupons des Oblig. Chemins de fer du Nord déposés en garantie soit à la Banque de France, soit au comptoir d'Escompte ? Je te serre sur mon cœur, chère femme, et te veux fraîche et contente.

Ton homme,

R.

[...]

R.

[...]

17 février 1915

Chère femme aimée,

Je viens de recevoir ta lettre du 13 février--qui, ô déception, contenait surtout du papier sanitaire, fort utile, mais j'aurais préféré autre chose en sentant l'enveloppe si gonflée ! Et puis les quelques lignes que tu m'adresses, c'est pour me gronder doucement<sup>151</sup>--mais enfin me gronder, la première fois depuis le début de la guerre ! Je mérite ton reproche. J'ai sans doute eu tort de m'entêter à vouloir ne t'envoyer qu'une lettre fermée. Il m'est très pénible de t'écrire intimement, en me laissant aller, quand je sais que ma lettre doit être lue, non seulement par un officier (cela aurait peu d'importance), mais par toutes sortes d'intermédiaires, ici d'abord, à Paris ensuite. J'attendais toujours une occasion favorable, par exemple, la visite toujours annoncée, toujours différée, du frère de Partridge. Il vient seulement d'écrire qu'il avait quitté Verdun et ne pourrait décidément plus venir nous voir... Et puis je ne me rendais pas compte de la différence que tu fais entre les lettres et les cartes. Il me semblait que quelques lignes régulières, arrivant assez vite, devaient faire à peu près le même effet... Enfin, pour terminer mon apologie : jamais je ne t'ai renvoyé tes lettres ouvertes--je ne m'explique pas ce qui s'est passé et je le regrette beaucoup. Je les garde et je les renverrai très prochainement, j'espère, dans un petit paquet. Pardon, ma chère petite femme, de t'avoir causé de la peine par une "cruauté inutile"...et puis, te l'avouerai-je, parfois j'éprouve de la lassitude à t'écrire toujours les mêmes choses : notre vie est si pauvre en événements, si monotone, qu'il y a peu de chose à en raconter... Mais désormais, je te le promets, je vaincrai ma répugnance à t'écrire des lettres " banales " et tu en recevras régulièrement.

Chère, nous terminons aujourd'hui une période de repos au cantonnement du village qui fut particulièrement douce, tranquille et reposante. J'ai passé quatre nuits dans l'étable dont je t'ai parlé, parmi les toiles d'araignée, les souris qui poussaient

---

<sup>150</sup> Bernard Lavergne, économiste et militant dans les mouvements socialiste et coopératif, élève de Charles Gide avec qui il créa, en 1921, la *Revue des études coopératives*, auteur de plusieurs ouvrages sur la coopération, participa à la création, en 1909, de la Coopérative de Gros de l'Union dont il devint vice-président cette même année. En 1913, la Coopérative fusionna avec le Magasin de Gros de la Confédération, Lavergne étant un des membres du conseil d'administration du nouvel organisme. Mobilisé de 1914 à 1916, Lavergne poursuivit après la guerre sa carrière de professeur d'économie politique. En 1945, la chaire de coopération à la faculté de droit de Paris sera créée pour lui.

<sup>151</sup> Dans une lettre du 13, Alice écrivit : " Je ne m'explique pas bien l'absence de lettres de toi ? Puisque tu me renvoies les miennes, ouvertes, pourquoi n'envoies-tu pas des tiennes ? Cela paraît vraiment inutilement cruel d'être [sevrée ?] ainsi si cela peut être évité. "

l'audace jusqu'à venir danser sur mon ventre (je n'exagère pas), les mugissements des vaches, les aboiements du chien, les hennissements des chevaux et les grognements de mon voisin le gros cochon... et j'ai admirablement bien dormi. Hier, journée superbe : nous travaillions l'après-midi à la lisière du bois près de la rivière si claire--le verdier chantait près de nous--quand le soleil a été couché, un fin croissant de lune est apparu. “ La lune est naissante ”, ont dit les gars, “ on voit qu'elle vient de sortir du trou ”. Et puis tandis que nous rentrions dans le soir 6 h., les étoiles, une à une ou par constellation, se sont mises à briller. Mais surtout la lune nous attirait. Jamais je n'avais vu aussi bien en dehors du croissant, le cercle fait d'une lumière ténue, irréaliste, comme le pâle reflet d'une pleine lune. Comme toujours, je t'associais à ce que je voyais--et j'étais sûr qu'en ce moment même tu regardais les mêmes choses, et peut-être Antoine avec toi, et que nous étions unis à nous laisser imprégner de cette douceur, de ce calme et de cette pureté. Chère, que de lunes nouvelles, déjà, depuis notre séparation... Il se trouve, par un des hasards de la vie de cantonnement, que je t'écris au même endroit, dans la même chambre, où je t'écrivais vers le 25 octobre il y a tout près de 4 mois, par une journée triste et grise--alors que des nouvelles vaguement sinistres circulaient au sujet de la bataille des Flandres qui, alors, faisait rage. Si l'on m'avait dit alors que 4 mois plus tard, je serai à la même place en train de t'écrire, n'ayant rien fait que prendre beaucoup de gardes et surveiller beaucoup de travaux de terrassement, mais n'ayant pas pris une part plus active à la guerre que pendant les 3 mois précédents, j'aurais eu peine à le croire. Et pourtant ce long hivernage n'a pas été perdu. Ce qu'écrivait l'autre jour un “ colonel ” dans le *Temps*<sup>152</sup> s'applique à nous : le moral s'est tassé, s'est durci, est certainement meilleur que quand j'ai rejoint ce régiment. Mais quel contraste entre ce que j'attendais de la guerre, à chacun de mes départs successifs, et ce que la réalité m'a apporté. Et quel pathétique dans cette attente, à peu près vide, des heures qui vont sans doute fixer le destin de tant de peuples pour au moins une génération...

Mais ce n'est pas sur nous que pèse cette lourde attente. Nous vivons au fil de l'heure revenus au temps où nous étions de l'active et où nous comptions les jours en attendant la fuite, avec cette différence que cette fois le terme est indéfini. Tout est occasion d'amusements et de rires. (Cependant que les marmites pleuvent le plus souvent sans endommager personne--mais parfois un pauvre diable est touché. Nous savons que c'est notre sort commun. C'est un piment à notre gaieté. Notre compagnie est toujours indemne, elle est une des moins exposées peut-être).

Figure-toi qu'hier Mardi gras, un de nos camarades, un fourrier d'une autre compagnie, nous avait invités à venir manger des crêpes suivant la tradition. Sais-tu ce qu'il est “ dans le civil ” ? Il est un des gérants de cette coopérative, la Revendication de Puteaux, que nous avons visitée il y a environ treize ans, un dimanche matin sous la conduite de Gide, Landrieu, etc<sup>153</sup>. Tu te rappelles ? Comme fourrier (et d'ailleurs très débrouillard), il a toutes sortes de facilités pour se procurer des denrées : il avait réussi à rafler 18 œufs et 7 litres de lait (alors que le commun des mortels n'arrive pas à en voir la couleur d'une petite tasse). Il en avait fait avec du rhum, etc. une merveilleuse crème dans un grand chaudron et il a passé sa journée à tenir la queue de la poêle. Nous

<sup>152</sup> Dans le *Temps* du 14 février 1915 : “ Lettres d'un colonel. La patience des soldats. Foi absolue, faite d'expérience, dans leur capacité de vaincre : voilà, pour nos soldats, la base de la confiance qui rayonne de leurs yeux tranquilles. Mais cette confiance est faite aussi de réflexions et ces réflexions valent d'être notées. ”

<sup>153</sup> La “ Revendication de Puteaux ” était une coopérative ouvrière créée dans la banlieue parisienne en 1841 par Benoît Malon, auteur du *Socialisme intégral* (1891), et qui exista jusqu'en 1925. Elle disposait de plusieurs immeubles à Puteaux, boulevard Richard Wallace, rue de la République et rue Gerhard. Hertz évoque ici Charles Gide (1847-1932), professeur d'économie politique et considéré comme “ le chef de l'école solidariste et coopérativiste ”, (oncle d'André Gide), et Philippe Landrieu (1873-1926), militant socialiste, coopérateur et administrateur de *l'Humanité*.

admirions sa dextérité à la faire sauter pour retourner la crêpe au moment voulu. Nous avions des confitures d'abricots de sorte que nous avons pu fourrer nos crêpes. C'est moi qui ai suggéré ce raffinement culinaire et cela a été un régal merveilleux. Les marrons glacés de ma gentille petite Rirette étaient arrivés juste à point le matin pour assaisonner et compléter la fête. Nous n'avons pas tout consommé, rassure-toi. Des camarades en ont fabriqué jusqu'à minuit pour les envoyer à ceux de leur compagnie qui sont dans le bois ou aux tranchées. Ceux qui par leur emploi ont la chance d'être au village (chance que je ne leur envie pas d'ailleurs) pensent ainsi aux... pauvres " bougres " et les associent à leurs aubaines...

Te doutais-tu que ton Robert viendrait à la guerre pour manger des crêpes le jour du Mardi gras ?... [...]

Ton R.

Saison des contrastes : ce matin, on enterrait un lieutenant tout nouvellement promu et arrivé parmi nous.

18 février 1915

Chère femme,

Après quatre jours de repos au village, nous avons regagné nos bois. La pluie, la boue, toujours ! Mais le printemps s'annonce quand même--tous les noisetiers ont leurs chatons que les Mayennais appellent des berbiettes ou des moutons parce qu'ils sont " lainus ". Ce qui est plus curieux, c'est qu'ils appellent le noisetier : " coudrier ", bois de coudre...

[...] C'est notre émerveillement à tous qu'on puisse trouver tant de confort et tant de douceurs à la guerre. Rien de ce que tu lis dans les journaux au sujet de l'excellence des services de ravitaillement, équipement, etc., rien n'est exagéré. Cela donne une impression de bonne organisation et de fonctionnement exact qui contribue beaucoup à notre fierté et à notre confiance. Peu à peu on nous habille de neuf des pieds à la tête en commençant par ceux qui en ont le plus besoin. Presque plus de pantalons rouges--ceux qui n'ont pas de " salopettes " bleues ont des pantalons de velours (genre terrassier) gris ou bruns. Hier, j'ai touché une superbe paire de brodequins anglais qui me permettra de laisser reposer la mienne dont le cuir avait rétréci. Tu vois qu'il ne nous manque absolument rien. Beaucoup de nos nouveaux effets, couvertures, chaussures, outils, proviennent d'Angleterre. Cela nous donne une sensation toute vive de l'intime collaboration anglo-française et je m'en réjouis particulièrement, en pensant à nos bons et solides amis de là-bas. J'ai lu dans le *Temps* les chants de guerre dont tu m'as parlé<sup>154</sup>.

<sup>154</sup> *Le Temps*, le 13 février 1915 : " Chants de guerre allemands. Dans les derniers combats qui ont eu lieu de Soissons à Ypres, un certain nombre d'étudiants allemands ont été faits prisonniers par nos troupes. Sur chacun d'eux, on a trouvé des exemplaires de nombreuses poésies guerrières dont l'empereur, Guillaume II, a autorisé la propagation dans toutes ses armées. Les unes ont trait à la grandeur et à la force de l'empire allemand, les autres sont des pamphlets dirigés contre les puissances alliées. Les chants de guerre célèbrent d'abord l'empereur : " C'est au bon moment--Que tu as dit le mot attendu--Il a banni d'un seul coup--Nos malheureuses dissensions. Je ne connais plus de partis--Je ne veux connaître que des Allemands--Un peuple uni, une armée unie--Rien ne doit plus séparer les cœurs. Merci, empereur, merci du fond du cœur--Nous partons joyeux pour la guerre--Cette parole fut la première--Et la plus belle de tes victoires ". Une longue citation suit où toute la mythologie allemande est célébrée (" Ah ! comme elle vole, la colère allemande--Par la tempête et les nuages ! [...] On dirait que Siegfried s'est réveillé--Au grand effroi de ses ennemis--Et que de toute sa force--Il a fait siffler sa vieille épée Notung ") et où l'on fait également l'éloge des alliés de l'Allemagne (la Hongrie, par exemple : " Prends en main l'épée d'Arpad--Plonge dans la deuil tes ennemis ") et, finalement, où les ennemis alliés sont à leur tour insultés



Ils ne manquent pas de souffle--mais quel souffle ! “ Colère ”, “ haine ”, morgue, infatuation et mépris de tout ce qui n'est pas eux--et puis quelque chose de pédant et d'appris. Enfin, ce sont des chants d'étudiants, dit-on, et je me demande quel écho ils trouvent dans la masse, surtout à présent. Ici point de cris sauvages de défi au genre humain--mais un parti pris tranquille et gai d'ôter ses crocs à la bête de proie. Il paraît que les jeunes classes sont merveilleuses d'entrain et d'élan...

[...]

R.

[...]

20 février 1915

Mon aimée,

[...] Tâchons de nous persuader que le meilleur moyen de rester nous mêmes, ce n'est pas de nous heurter contre les autres, mais c'est d'agir selon notre loi, doucement, tranquillement, c'est de suivre notre voie, de réaliser notre rêve. Là est la vraie indépendance, non dans la lutte et la protestation. Tout le reste, divergences d'opinions, etc., est secondaire et doit être traité par le sourire et avec bonne humeur. Dora, peut-être, est un exemple à cet égard--elle laisse dire et fait ce qui lui plaît, et cela lui suffit. Il est moins important pour rester fidèle à soi-même, de s'opposer en paroles, en théories que de différer par la vie, par ce qu'on crée. Ne pas chercher un impossible accord sur les goûts et les nuances, se contenter de s'entendre sur l'essentiel qui seul importe et qui s'impose avec évidence. Cette originalité nécessaire des individus et des multiples foyers peut très bien se concilier avec une vie très cordiale et très affectueuse de la grande famille. [...] Tâche dans tous tes gestes et tous tes propos d'être dans le sens de l'effort commun. C'est maintenant ou jamais qu'il faut bannir tout esprit de secte. Ne pas scruter les motifs qui font agir notre prochain, pourvu qu'il agisse comme il faut, et si d'autres trouvent l'aliment de leur courage dans la détestation même injuste de nos ennemis, il faut ne pas les condamner, mais nous réjouir intérieurement de n'avoir pas besoin de manger de ce pain-là. Les Allemands ont pêché contre nous d'une façon si impardonnable, par leur mépris brutal et grossier, par leur propos longuement mûri de nous casser les os et de nous “ corriger ”, que vraiment ils se sont attiré la révolte et la haine, même les plus sauvages, qui se donnent cours chez nous... Chère, il faut s'appliquer à posséder aussi l'esprit de charité. Il fait partie de notre devoir présent. Dans les toutes petites choses, dans la vie de tous les jours, tâchons d'apporter cette mansuétude, cette absence d'amour-propre, qui donnent à la vie sociale un ton doux, qui rendent plus facile le service. Pendant un temps ici aussi, je te l'ai dit, je crois, j'ai senti de ces aigreurs, résultant du frottement étroit dans la vie journalière des caractères

---

et culpabilisés pour avoir voulu la guerre (la France : “ Tu t'es toi-même trempé la soupe--Il faut maintenant que tu l'avales--Jusqu'à ce que les morceaux s'arrêtent dans ta gorge--Et que des torrents de sueur t'inondent--Egarée par la haine aveugle [...] Tu as attisé le feu qui devait nous dévorer [...] Nous n'avons jamais troublé la paix [...] Mais tu n'as fait qu'entretenir ta haine [...] Tu as voulu la bataille, tu as désiré la lutte--C'est toi qui as allumé la torche ” ; l'Angleterre : “ Tu as ressenti une joie profonde--Quand le Russe et le Français--nous ont mis l'épée sur la poitrine [...] tu t'es dit que beaucoup de chiens--ont toujours causé la mort du lièvre ” ; la Russie : “ Tu as protégé les criminels--Qui ont attaqué l'honneur des Habsbourg [...] Maintenant sois réduit à néant--Et deviens la risée du monde ” ; le Japon : “ Il ne nous manquait plus que toi--Pour grandir encore notre gloire--Peuple autrefois si transporté--D'héroïsme. Mais l'héroïsme ne t'a pas réussi [...] Tu vois comme on se dégrade--Quand on s'allie avec l'Angleterre ”).

épineux. J'en souffrais. Cela me paraissait mesquin, vilain, indigne de notre condition (je voudrais dire : de notre mission) et les gentils Mayennais me faisaient rougir de ces dissonances. A présent cela a disparu et j'en suis bien soulagé et content. “ Aimons nous les uns les autres en Dieu, pour l'amour et le meilleur service de Dieu ”, ainsi parlaient les meilleurs des chrétiens. Faisons de même pour la patrie, pour la grande cause à laquelle nous avons accepté de tout donner.

Ton R.

[...]

le 20 février

Chère Alice,

[...] Il fait gris et un peu pluvieux, mais la boue n'est déjà plus si épaisse, la terre durcit en dessous. Les bourgeons gonflent chaque jour un peu plus. On voit sortir des tas de petites bêtes, insectes (plus ou moins sympathiques d'ailleurs), etc., comme si elles s'éveillaient du sommeil de l'hiver ? Pour nous, quel sera l'éveil ? Où notre destin nous appellera-t-il ? Nous attendons un changement dans notre sort (sans aucune donnée d'ailleurs), mais lequel ? Viendra-t-elle, la bonne occasion ? En attendant, c'est toujours avec accompagnement d'un formidable orchestre, tantôt plus loin, tantôt plus près. La même vie calme, facile, insouciant et gaie.

A toi de tout cœur,

R.

23 février 1915

Chère Alice,

[...] Quant à ton père, je suis content qu'il vienne habiter avec toi [...] Peut-être un court délai (qui permettrait de régulariser la situation dont tu m'as parlé) serait-il indiqué ? Je pense qu'il s'agit d'une simple formalité--mais il vaut mieux s'enquérir à temps et prendre les devants. Maxime Leroy (par lui-même ou par Grunebaum-Ballin<sup>155</sup>) me paraît la personne à consulter<sup>156</sup>. [...] Je pense souvent ici aux choses d'éducation et tes réflexions à ce sujet m'intéressent toujours beaucoup. Parfois, je me dis que si je reviens de la guerre, je me tournerai pour de bon de ce côté--les fiches et l'écrivainerie enfermées dans un cabinet de travail, j'ai peur que cela ne me paraisse plus encore qu'auparavant confiné et poussiéreux. Mais nous avons encore de longs loisirs

<sup>155</sup> Paul Frédéric Jean Grunebaum-Ballin (1871-1969), comme Hertz d'un père allemand et juif, auditeur au Conseil d'Etat en (1894), disciple d'Anatole France, rédigea une étude juridique sur la séparation de l'Eglise et de l'Etat et fit la connaissance, par l'intermédiaire de Léon Blum et Jean Jaurès, d'Aristide Briand, qui fut le rapporteur de son étude à la Chambre. Il fut nommé par Briand chef de son cabinet en 1906 et resta dans les deux ministères Briand jusqu'en 1911.

<sup>156</sup> Maxime Leroy (1873-1957), ami de nombreux socialistes et syndicalistes militants, dont Hertz, spécialiste du droit syndical, exerçait la fonction de juge de paix depuis 1908. Hertz pense ici à ses compétences juridiques, répondant à Alice qui lui avait écrit le 17 février (lettre inédite, FRH), que son père était en “ situation irrégulière ” : “ la naturalisation américaine n'est valable que si on la renouvelle tous les 7 ans, en prouvant par sa présence qu'on réside aux Etats-Unis. Papa n'est donc pas en règle. Je redoute les ennuis que cela pourrait lui causer. ”

pour remuer des projets d'avenir et je n'y songe pas beaucoup. Nous avons du pain sur la planche pour de longs mois qui, pour le moment, constituent tout mon horizon. [...]

Ton R.

[...]

premier mars 1915

Chère Alice,

Je t'envoie par ce courrier une lettre que j'espère te parviendra. Je vais on ne peut mieux. Veux-tu m'envoyer pour moi et mon camarade amateur d'anglais :

1°) notre petit Walt Whitman<sup>157</sup> ;

2°) Meredith, Odes in Contribution to the Song of French History<sup>158</sup> ;

3°) le petit dictionnaire (rouge anglais-français).

J'espère que tu n'auras pas de peine à trouver tout cela. A toi de tout mon cœur,

Robert

1<sup>er</sup> mars 1915

Chère femme,

[...] La flamme la plus câline et la plus ardente porte en soi des creux d'ombre et elle a " ses hauts et ses bas ". Pourquoi s'appesantir sur les inévitables et passagères dépressions, pourquoi fixer ces moments--qui ne comptent pas--qui sont faits pour disparaître et pour préparer de nouveaux élans ? Chère, une tension continue est une impossibilité. Plus l'âme est tendue vers un haut idéal, plus elle est sujette à des petites crises d'irritation, d'aigreur, et plus aussi elle en est affligée. C'est une expérience qui a été faite bien souvent, ne crois pas que j'en sois exempt. Moi aussi, il faut que je me garde contre l'envahissement de ce mucor mucedo<sup>159</sup> moral dont tu me parles et je ne réussis pas toujours. Mais trêves de Grübelelei<sup>160</sup>--rester debout, marcher de l'avant, les yeux fixés sur le but, sous le ciel clair, ne songer qu'à l'essentiel et s'oublier en se donnant.

Aimée, je te l'ai dit souvent mais c'est toujours vrai : notre vie est plus facile que la vôtre parce qu'ici tout est à sa place, tout est réglé. Il n'y a qu'à faire de son mieux ce qu'on a à faire--on n'a pas à chercher sa voie, on ne se demande pas si l'on pourrait faire mieux, donner plus. C'est une grande douceur. Et quand toute sa vie on a eu " la nostalgie de la cathédrale absente ", comme disait Carrière<sup>161</sup>, la nostalgie d'une vie commune ardente et forte, la nostalgie du service actif et commandé qui dissipe tous les doutes et donne un plein consentement, on ne trouve pas le temps long et l'on est presque tenté de bénir la guerre qui brusquement a réalisé ce rêve. Mais je ne veux pas laisser, aimée, subsister une sorte de malentendu qui, à ce qu'il me semble, s'est glissé

<sup>157</sup> Voir note 113.

<sup>158</sup> Voir notes 112 et 193.

<sup>159</sup> (Revoir)Muco) = moisissure, mucéo = être moisi, gâté (en parlant du vin).

<sup>160</sup> Ruminations moroses.

<sup>161</sup> Victor Carrière (1872-1946), prêtre et érudit. Fondateur de la Société d'histoire ecclésiastique de France en 1914.

entre nous et qui peut-être a contribué à t'ôter un peu de ta sérénité. Tu me dis dans une de tes dernières lettres, croyant répondre à ma pensée que " je n'ai plus de famille ", comme s'il pouvait y avoir contradiction, séparation entre la famille et la patrie, comme si en se donnant joyeusement à la grande famille, on cessait d'appartenir à la petite si douce, tant aimée, de vivre de sa vie, d'y puiser journallement force et courage. Je crains d'avoir eu des mots très malheureux qui t'ont fait croire que je me sentais séparé de vous et que je n'éprouvais pas comme toi le besoin de la réunion. Mais c'est parce que je sens notre foyer toujours debout, intact, chaud et rayonnant que je n'ai pas le mal du pays ; c'est parce que je suis plus sûr de toi que de moi que je ne suis pas tourmenté du besoin de te serrer dans mes bras. Je ne sais si tu comprends ce que je veux dire. C'est ennuyeux de faire de la psychologie par écrit. C'est tellement simple. Je plains et je méprise un peu ceux dont la tendresse domestique énerve le courage. Pauvre amour, qui les amoindrit et les transforme en poules mouillées. C'est pour vous, par vous, avec vous que je voudrais affronter un plus grand et plus beau péril (qui s'obstine à ne pas venir--j'enrage un peu d'avoir quitté mon vieux 44 pour être ici, plus territorial que jamais). Oui, c'est ta fermeté, ta volonté, unie, ajoutée à la mienne de tout accepter, de tout donner qui me donne cette parfaite assurance, cette tranquillité dans la pensée du plus grand risque. Quelle douleur si j'étais divisé contre moi, si mon amour pour toi s'insurgeait contre mon appétit de dévouement, quelle joie d'être, ici, enfin, entier, réconcilié, complètement un. Et l'image de mon cher petit m'excite aussi au gai service, sans réserve et sans peur jusqu'au bout. Puisque je l'ai et puisqu'il t'a, je n'ai plus rien à réserver, à ménager. Ce que je puis lui donner de plus précieux, n'est-ce pas ?, c'est un papa sans peur et sans reproche, s'il se peut. Ces pensées me traversent souvent l'esprit, rapides et sûres, quand j'entends un obus arriver de notre côté. Si par hasard, c'était pour cette fois, eh bien, oui, je suis prêt, ça va bien, et je suis content de vérifier ainsi la trempe de mon âme. Mais, rassure-toi, ce petit travail est toujours inutile--l'obus, gros balourd, va toujours tomber à 100, 50, mettons 30 mètres trop à droite ou trop à gauche, et l'on rigole et Don Quichotte redevient Sancho Pança et retourne à sa soupe ou à ses confitures. Aimée, pour que cet étalage d'héroïsme (gratuit) ne t'inquiète pas, je te ressasse cette simple donnée statistique : pas un seul tué, pas un seul blessé dans ma compagnie depuis plus de 4 mois que j'y suis. Comme je dis souvent : moins de risque que sur le boulevard à Paris (au temps où les autobus existaient encore).

Aimée, parmi les cris et les chants, je suis arrivé (en hâte) à finir ma missive. Un long grave baiser sur tes beaux yeux que je veux paisibles et reposés. Tu me fais plaisir en me parlant beaucoup d'Antoine--quel bel éveil et quel charme ! Les fleurs femelles de noisetier sont sorties--ainsi que les feuilles des chèvrefeuilles.

[...]

4 mars 1915

Mon aimée,

Aujourd'hui ça y est, c'est le vrai printemps--ce soleil fort, puissant, on sent qu'il est venu pour rester. Mars qui jusqu'ici ne nous avait apporté que de grosses giboulées, ces bourrasques de neige dont parle le communiqué, mars tient tout de même à être le mois qui va ouvrir le printemps. Tandis que je t'écris, la mésange, le pinson, le verdier s'égosillent. Ils sont tout à leur affaire, la grande affaire ! Par terre, les feuilles ont séché, la mousse, il me semble, est moins éclatante. Par contre, on rencontre en certains endroits toute une fraîche lavée de plants de primevères et de coucous aux feuilles déjà

bien étalées. Il fait si bon qu'après mes ablutions dans un petit ruisseau (où j'avais préalablement établi un barrage pour avoir plus d'eau--tu vois que tu n'as besoin de te tourmenter beaucoup pour mon “ tub ” surtout pas trop grand, n'est-ce pas, chère ?, pas trop encombrant !), j'ai dû enlever mes deux chandails, tant j'avais chaud !

Aimée, j'ai reçu ta lettre du 1<sup>er</sup> mars et j'y réponds par le souhait ardent et tendre qu'au dedans de toi comme dans la nature le grand printemps s'établisse, que le soleil règne en maître et ne s'évanouisse que pour faire place à une nuit claire et sereine, qu'il n'y ait plus de bourrasques, plus de vilaines giboulées, plus de vent froid et maussade. Fini l'hiver, que vienne et triomphe le grand printemps, en nous et hors de nous, nous inondant de clarté et de certitude, consommant les promesses de la Noël passée.

Apprêtons-nous gaiement aux nouveaux labeurs, aux nouvelles peines, par quoi nous cueillerons les fruits bénis, et que dans l'allègre ardeur de nos âmes se fonde, comme dans la flamme, tout ce qui est impur, trouble, petit. Chère, tu me comprends, tu sais bien que je ne te fais pas de la morale. J'en aurais bien plus besoin que toi. Tout ce qu'il faudrait te prêcher, c'est de ne pas te dénigrer, de ne pas attacher d'importance aux vacillations de la flamme pure et chaude que tous ceux qui t'approchent me disent qu'ils sentent en toi. La dispersion, inévitable, de ta vie, les petits soucis, rongeurs comme les souris de ma cabane, que veux-tu, ils existent et ce qui m'étonne c'est que tu leur laisses si peu de prise sur toi et réussisses à te maintenir à un si haut niveau.

[...] J'ai besoin de vous savoir tous bien portants--tu ne saurais croire combien cela contribue à mon contentement. Pour moi, je bénéficie d'une immunité dont je suis fier. Depuis le début de la guerre ; je ne me suis fait porter malade qu'une fois, vers la fin d'octobre, au moment où je souffrais de la diarrhée--juste un jour pour me faire purger et je suis venu à bout de ladite diarrhée facilement et à peu près sans remède. Depuis, plus récemment, j'ai eu un petit mal de gorge que dans le civil j'aurais peut-être dénommé une angine ; quelques gargarismes (de la simple eau bouillie très chaude) et le temps nécessaire et il n'en restait plus la moindre trace, quoique nous ayons continué pendant ce temps notre régime de boue et de froidure. Je te raconte cela non pour me vanter, mais pour que tu vois que je suis bien endurci et puis parce que j'en tire la leçon que les maladies ont l'importance que nous leur attachons. “ Dans le civil ”, on les grossit par l'attention qu'on y porte, par le désœuvrement qu'elles occasionnent par la révolution dans le genre de vie, etc. Le “ traitement par le mépris ” c'est la médication que la guerre nous enseigne et jusqu'ici elle nous réussit admirablement.

[...] Ces Anglais, décidément, vont à la guerre comme à une fête, une partie de sport et de plaisir à l'usage des étudiants d'Oxford. Mais cela ne les empêchera pas, j'espère, de faire “ du bon boulot ”. A propos de mouchoirs, ce mot d'un brave sacristain de ma section qui me rend quelques menus services. Le fait d'avoir servi des grands dîners chez son patron, un maître carrier, lui donne sur ses camarades le supériorité d'un qui connaît les usages du grand monde. Hier soir, un gars m'offre une prise (ces Mayennais sont d'enragés priseurs) : “ Prenez, sergent, ça vous fera du bien, vous verrez ”, infatigable dans sa propagande malgré d'innombrables ? ? ? Je réponds “ Je ne suis pas encore devenu Mayennais à ce point ”. Alors le “ sacriste ” de hausser les épaules et d'expliquer : “ Mais, voyons, le sergent a des mouchoirs blancs ; tu ne voudrais pas qu'il les salisse avec ton tabac ! ” Mouchoirs blancs et dents en or, voilà qui vous pose un homme “ un peu là ! ” Je suis bien content que tu aies la même idée que moi touchant la nécessité pour moi d'enseigner. Et depuis que ta réponse s'accorde ainsi à mon sentiment, cela m'apparaît comme une vérité d'évidence, comme une chose convenue, arrêtée. Et c'est une tranquillité de plus de voir que l'avenir lui-même est désormais réglé. Oui, seul le service actif précis du métier peut prolonger dignement dans la paix le service que nous faisons ici et qui a été une limpide et joyeuse révélation.

Mais j'éprouve quelque gêne à parler d'un avenir qui ne nous appartient pas, auquel il ne faut pas encore penser.

[...]

R.

5 mars 1915

Chère femme,

[...] Il fait brumeux, mais doux et bon--on respire dans nos bois l'espérance et la confiance. J'ai été ému en lisant dans le *Temps* du 26/2, je crois, l'article de Pierre Mille (sur les chiens en Belgique), celui du docteur Helms avec la belle lettre si juste de mon camarade Chatanay ; j'ai bien aimé aussi le Cunisset Carnot " Vers la moisson prochaine ".<sup>162</sup> Ces nuits dernières, les oies sauvages ont passé par ici remontant vers le nord.

A toi,

R.

6 mars 1915

Chère Alice,

[...] Ici les saules ne sont pas encore en fleurs. Vu avant-hier un beau papillon aux ailes jaunes (le premier). Brave petit Toine, il n'est pas le seul à regarder vers les Dardanelles--ce coup droit, dû (enfin) à la seule initiative des alliés nous passionne et nous réjouit<sup>163</sup>.

Porte-toi bien.

[...]

le 7 mars 1915

Chère femme,

---

<sup>162</sup> Deux de ces trois articles se trouvent en fait dans *le Temps* du 22 février ; dans le premier, intitulé " Ceux qui restèrent ", Mille évoque le sort de ceux qui sont restés en Belgique et en Flandres conquises par l'ennemi; le Dr François Helme dans " Ce que pense le lieutenant allemand, ce que dit le troupier français ", compare " la folie collective " de l'armée allemande, représentée par les " Pensées d'un lieutenant allemand ", publiées dans *le Temps* du 1er février, avec la force spirituelle des troupes françaises, illustrée par la lettre d'un soldat, Jean Chatanay (normalien, promotion de 1914, et ancien professeur de physique au lycée des Moulins), à sa femme avant la bataille où il va trouver la mort et dans laquelle il lui demande : " Promets-moi de n'en pas vouloir à la France si elle m'a voulu tout entier ". Le troisième article, " La Vie à la campagne " de Cunisset-Carnot, une description de l'arrivée du printemps dans la campagne, se trouve en fait dans *le Temps* du 1er mars.

<sup>163</sup> Alice, carte postale du 2 mars : " Antoine [...] regarde matin et soir passionnément la carte des Dardanelles et de la mer de Marmara. Il sait très bien ce que c'est que les Turcs et veut des explications sur les opérations des Alliés. " Les escadres alliées pénètrent dans les Dardanelles le 18 mars.

Je reçois aujourd'hui ta lettre du 3 mars et j'en suis bien content. Ce que tu me dis au sujet de la musique me frappe beaucoup, j'y avais souvent pensé et je voulais t'en parler. Oui, je crois comme toi que, pour sentir et comprendre la musique, il faudrait commencer par la percevoir dans les choses. Je crois que, si on avait fait ainsi mon éducation musicale, je serais moins sourd que je ne suis à la beauté des sons, j'y aurais pris plus de goût. Mais non, il en est des arts comme des sciences, tout est coupé, sévère, morcelé, par l'effet d'inertie qui nous pousse à transmettre des choses toutes faites ou à remonter de simples mécanismes, plutôt que de conduire les hommes nouveaux aux sources toujours fraîches de toute inspiration, de toute découverte, de toute vraie joie esthétique. On ne veut pas recommencer à chaque génération le travail de tout découvrir et, pourtant, il le faut, parce que c'est le seul moyen de garder le trésor qu'on croit posséder. Combien de fois, quand on m'enseignait la physique, la chimie, ai-je souffert de ne pas comprendre à quoi cela rimait, quel sens et quel objet avaient ces vérités particulières, leur point d'attache avec la vie ? Et de même pour la musique. Monter de bonne heure des mécanismes qui trouveront leur utilisation plus tard, c'est parfait (par exemple, le piano), mais ça ne suffit pas. Il faut aussi donner le goût et développer le sens de la matière sonore, et pour cela, mettre l'enfant directement en contact avec le milieu où elle se présente relativement simple, assimilable pour lui. C'est-à-dire, la nature et non les œuvres d'art qui en sont issues, mais qui sont d'un autre cadre, trop complexe, trop riche, trop condensé pour l'éveil du sens musical. Bien entendu, les chants populaires font partie de la nature, mais chanter ne suffit pas. Il faut aussi savoir écouter. Oui, parfois je ferme les yeux et il me semble que je me baigne dans un monde qui n'est plus fait que de sons--chant d'oiseaux, bruissement des arbres, le petit Breton qui siffle une farandole de son village, et puis départs, arrivées, sifflements, l'autre musique, terrible ou joyeuse et excitante selon que la mort chemine dans un sens ou dans l'autre. Dans cette forêt de sons, je me retrouve mieux que dans une symphonie de Beethoven, mais si profane que je sois, je sens que la symphonie est faite de la même matière, avec ce que le génie humain y ajoute d'ordre, d'éternité, de beauté.

Aimée, à ce propos, je t'envoie un supplément à ma collection de dictons. Tu voudras bien ranger ces petites fiches à leur place dans le cahier que je t'ai envoyé. J'ai eu particulièrement du plaisir à recueillir les discours des oiseaux, je ne me rends pas compte de ce qu'il y a d'inédit et d'original là-dedans. Je sais que beaucoup ont déjà été publiés, mais c'est un domaine où les moindres variantes ont leur intérêt. Tu te rappelles, une fois je t'ai rapporté de la Bibliothèque quelques notes sur le chant des oiseaux, extraites du livre de Rolland sur la *Faune populaire de la France*<sup>164</sup>. Mais comme c'est différent de les recueillir de la bouche même des campagnards, de cueillir les fleurs toutes fraîches au lieu de les extraire, pâlies et séchées, d'un herbier poudreux. Bien entendu, il aurait fallu noter les airs, mon ignorance me l'a interdit...

Tout ces discours viennent des vieux, c'est une science traditionnelle qui malheureusement ne se transmet plus. L'enfant (et l'adulte) s'y exerçait à reconnaître et à reproduire le rythme et le ton des chants des différents oiseaux, tout en y ajoutant un élément ou instructif ou comique, rarement, moral. Même mes grands enfants d'ici prennent un plaisir très vif à se rappeler ces "discours", c'est un jeu de reconnaissance qui certainement développe l'habileté à percevoir et discerner les sons. Je le sens par les progrès que j'ai faits moi-même. Intéressant de comparer les paroles diverses prêtées selon les lieux au même oiseau ; on retrouve constamment le même rythme, le même

<sup>164</sup> Outre *La Faune populaire de la France : noms vulgaires, dictons, proverbes, contes et superstitions* Eugène Rolland (1846-1909) est aussi l'auteur de *La Flore populaire ou histoire naturelle dans leurs rapports avec la linguistique et le folklore* (1896-1909); il est également le fondateur, en 1877, de la revue *Mélanie*, consacrée aux traditions populaires.

son, les mêmes éléments fondamentaux. Et puis, il serait curieux de chercher comment l'esprit populaire s'y prend pour ajouter un sens à ces sons multiples. Encore une fois, ce qui me frappe, c'est le sérieux ou le demi-sérieux de tout cela : il y a bien eu un temps où les grands-pères initiaient leurs petits-enfants et leur faisaient comprendre le chant des oiseaux.

Chère, quoique n'ayant aucun appétit de publication en ce moment, peut-être t'étonnerai-je en te disant qu'à l'occasion, je pense que ces notes pourraient être imprimés, soit dans la *Revue des Traditions populaires*<sup>165</sup>, soit ailleurs--soit en éliminant ce qui est déjà archiconnu, soit tel quel ? Ça ne presse pas, j'espère compléter encore mon petit recueil. Il m'a fait passer plus d'un moment agréable, au cours des longues heures de "travail de nuit" ou bien nous a distraits du bruit des obus dans nos petites huttes à la lisière des bois. C'est peut-être tout leur intérêt.

[...]

Votre R.

10 mars 1915

Chère Alice bien-aimée,

[...] Nous sommes au village à l'abri--c'est appréciable, car il neige très fort et il ne fait pas trop beau de nouveau dans le bois. Retour offensif de l'hiver qui nous apprend à compter sur d'autres retours offensifs, qu'il faudra accueillir d'un cœur ferme. N'empêche que le printemps viendra tout de même égayer la terre et de même pour notre victoire. C'est une joie de sentir la confiance, l'espoir, la volonté de vaincre croître et s'affermir ; parmi nous, sans conteste, le moral est meilleur, bien meilleur qu'il y a deux mois, je doute fort, et notre petite expérience d'ici me donne des raisons de douter que les Allemands puissent en dire autant. Vaincre, c'est avoir confiance en soi au point d'obliger l'ennemi à souscrire au jugement que nous portons sur notre force et sur sa faiblesse. Etre défait, c'est accepter le mépris de l'adversaire comme bien-fondé et par là le justifier. C'est pourquoi nous avons le sentiment d'avoir déjà derrière nous la victoire. Bien loin que la guerre nous ait humiliés, elle nous a relevés, exaltés à nos yeux et aux yeux du monde. Ils voulaient nous "régler notre compte" et, en nous cassant promptement les os, comme ils disaient, nous apprendre notre vrai rang dans le monde, nous faire la démonstration publique de notre décadence, de notre pourriture, de notre fin comme grande puissance. Et eux, ils n'auraient qu'à manifester par le déchaînement de la fureur teutonique, leur irrésistible supériorité. Et voilà que l'épreuve tourne à leur confusion. Sept mois de guerre où ils ont épuisé leur méthodes d'intimidation, jusqu'à l'infamie, nous ont seulement appris à rire du tonnerre allemand et du bon dieu allemand et de la terrible colère allemande. Non plus le rire de l'ignorance et de la présomption, mais le rire de ceux qui y ont été voir et dont la plus belle fête est de "f... la frousse aux Boches en leur poussant la baïonnette au c.. !" Reste à leur faire accepter cette correction formidable au jugement qu'ils avaient fait accepter à leur peuple, aux neutres, à nous-mêmes sur le rapport de leur force et de toute autre en Europe. En quoi se muera leur foi mystique en leur puissance, quand la dure réalité les secouera ? En une résolution farouche, désespérée de tout le peuple ? Ou bien ? Mais il vaut mieux tabler sur l'hypothèse qui exige de nous le plus long et le plus pénible effort. Quel admirable rêve nous vivons avec cette expédition d'Orient. Avec l'Afrique du Nord

<sup>165</sup>. "Les Contes et dictons recueillis sur le front parmi les poilus de la Mayenne et d'ailleurs" paraîtront en 1917 dans *La Revue des Traditions populaires*, fondée en 1886, sous la forme laissée par Hertz à sa mort, c'est-à-dire des notes et fragments; Mauss les publiera de nouveau dans les *Mélanges* en 1928.



comme point d'appui, voici que la France, unie à l'Angleterre, frappe de nouveau à grands coups à la lourde porte de l'Asie, éveillant à la vie et à la liberté les peuples engourdis par la longue oppression. Etrange solidarité. Ils se flattaient d'aller à Paris résoudre la question d'Orient. Irons-nous à Constantinople résoudre la question d'Alsace-Lorraine ?

Chère, qu'il est facile, en ces jours d'épopée, de s'oublier, de se donner tout entiers--d'être d'autant plus contents que l'on donne, que l'on souffre, que l'on agit plus.

[...]

11 mars 1915

Chère femme,

J'ai reçu hier ta lettre des 7/8 mars. La poste marche mieux que jamais en ce moment. On parle vaguement, à Paris comme ici, paraît-il, d'une interruption momentanée de la correspondance. Il n'y a pas lieu d'ajouter foi à ce bruit pour le moment. Mais, s'il se confirmait, tu ne t'inquiéterais pas, n'est-ce pas mon aimée ? et nous supporterions sans murmurer la privation la plus dure, celle de ce bon pain quotidien que sont nos lettres pour l'un et pour l'autre. Celle que je viens de recevoir m'a été bien douce à lire. Ne me crois pas plus saint que je ne suis. Mes camarades riraient bien s'ils savaient que tu me crois "angélique", eux qui me voient bruire, rire et tonitruer grossièrement en vrai soudard. [...]

Je n'ai pas encore vu les Taubes<sup>166</sup> qui volent fort haut sur nos têtes et n'ai pu les examiner qu'à la jumelle. En effet, autant que j'aie pu en juger, ils donnent l'impression de grands beaux oiseaux de haut vol--mais l'essentiel est qu'on les tienne en respect--ce qui est de plus en plus le cas. Il y en a eu plusieurs de descendus dans nos parages depuis un mois.

[...]

Il fait un peu moins froid, mais encore très brumeux. Nous sommes au village encore pour deux jours, et c'est un vrai repos très apprécié.

[...]

Ma bien-aimée, fermons nos cœurs à tout ce qui pourrait nous alanguir. Nous avons fait vœu d'aller jusqu'au bout ; ce sera encore très long, très dur. Ce qu'il en coûte pour les faire reculer, nos braves frères, en Champagne, en font l'expérience cruelle. Mais ils ne font que nous réjouir, puisqu'ils avancent.

Je t'embrasse, chère femme, ma douce et sûre compagne des jours de paix ou de guerre. [...]

Robert

14 mars 1915

Chère femme,

[...] Tu te rappelles notre impression commune, à Chamonix, quand nous voyions défiler sur les routes, presque en rang comme des soldats, ces grands Allemands, forts, lourds, épais, massifs, profondément ignorants de nous (tu te rappelles ce qu'ils pensaient du 14 juillet ? Nous avions bien le sentiment de barbares

<sup>166</sup> L'un de ces avions allemands, abattu par l'artillerie française, était exposé en 1915 à l'Hôtel des Invalides à Paris.

venus d'un autre monde, de si loin, pour envahir la douce, trop douce France), tenant le haut du pavé, verbe haut, rire bruyant, comme des maîtres en pays conquis, assurés, insolents, jusqu'à cette provocation, tu t'en souviens, de Brévent vers le 27 juillet : “ Ces montagnes sont belles mais elles seraient encore bien plus belles si elles redevenaient (?) allemandes. ” C'est bien cela. Nous haussions les épaules, nous voulions croire que c'étaient des cas isolés, le fait d'une minorité d'exaltés. Mais non, l'esprit de domination avait pénétré jusqu'aux moelles le peuple entier. Tout leur était dû, ils étaient prédestinés à la maîtrise sur tout et sur tous. Et puis, le sourire entendu du juge de Mayence disant à ton père, “ Il faut bien que nous réglions notre compte avec les Français ”, comme s'il avait été dans le secret de la grande et irrésistible agression, préparée depuis longtemps et qu'ils croyaient infaillible. Barrès marque bien dans ses derniers articles<sup>167</sup> le caractère religieux, mystique de leur invasion, de leur orgie destructrice, leur plan de briser notre ressort spirituel, de nous avilir, individuellement et collectivement, par la torture, l'humiliation et le sacrilège. Il devrait rappeler la profanation du tombeau de la famille Poincaré, la destruction de la maison de Lavis, etc., tout cela méthodique, doctoral. Pour moi, tout cela rend un son bien connu, très familier. J'ai déjà vu cela chez les Maoris, qui s'y connaissaient à exterminer leur ennemi, et surtout, ce qui est le propre de la conquête, à le dépouiller de son mana. Mais eux, les Maoris, vont jusqu'au bout de cette théorie de la guerre : jusqu'au cannibalisme, qui sert à la même fin. L'Etat-major allemand n'a tout de même pas encore osé prescrire cette pratique : lacune. La France par l'organe de Michelet avait

---

<sup>167</sup> Les articles dont Hertz parle ici sont parus dans *l'Echo de Paris* le 6, le 9 et le 12 mars. Dans le premier, intitulé “ Le Marteau de Thor sur nos cathédrales ”, Barrès traite longuement de ce qu'il appelle la religion allemande : “ Nos cathédrales sont des otages aux mains des Allemands [...] Si l'on veut comprendre la conduite des Allemands contre les glorieux monuments de notre race, il faut s'attacher à cette idée de cathédrales otages et méditer les proclamations affichées par eux dans les villes qu'ils occupent [...] On possède un ensemble de faits nombreux et de notoriété publique sur les crimes commis par les Allemands contre les prêtres et j'ai quelques éléments précieux [...] qui démontrent qu'ils jaloussent et haïssent la supériorité du prêtre, considéré par eux, dans un village, comme une force morale. Là, nous sommes en présence d'un acharnement “mystique”. C'est Unser Gott qui [...] demande l'anéantissement de nos basiliques nationales [...] c'est le vieux Dieu de Guillaume, une combinaison dont nous avons dit à plusieurs reprises ici que nous reconnaissons en lui le plus ancien des dieux scandinaves, Odin assis entre deux loups. Les savants allemands, depuis un siècle, recueillent toutes les épaves des races païennes, tous les héros qui sont des conseillers de massacre et de pillage et s'efforcent pédantesquement de les introduire au fond de la conscience nationale de la Germanie [...] Ce “vieux Dieu”, dont l'usage, nous dit-on sans rire, est spécialement réservé à l'empereur, n'est rien moins que le dieu Odin, le Père universel qui, dans les brouillards du Nord, entouré des vierges sanglantes, préside à des tueries indéfinies, mêlées d'affreuses ivrogneries. Tout cela, Henri Heine l'avait prédit. Il avait pressenti la religion nouvelle, ou renouvelée, dont Wagner et Nietzsche sont les effets et les causes ; et après avoir annoncé que la civilisation disparaîtra d'une Allemagne déchristianisée [...] il s'écriait en 1834 : “Ce jour viendra, hélas ! Les vieilles divinités germaniques se lèveront de leurs tombeaux fabuleux et essuieront de leurs yeux la poussière séculaire. Thor se dressera avec son marteau gigantesque et détruira les cathédrales gothiques ”.

L'article du 9 mars, “ La supériorité morale de la France ”, annonce qu’ “ On sait d'ou viennent la force spirituelle et la volonté allemandes : c'est d'une joie brutale et de l'orgueil que cette nation a conquis de Sadowa et de Sedan. Et puis de quelque chose de très ancien, que leurs pédants sont allés rechercher dans les forêts barbares où “le vieux Dieu” se réjouissait des sacrifices humains. ”. Dans l'article du 12 mars intitulé “ Ils voulaient briser les os de la France ”. Barrès écrit encore : “ Pourquoi leurs chefs ordonnent-ils ces inutilités sanglantes ? [...] “Le vieux Dieu allemand” commande que notre sang, nos biens et l'ensemble de nos idées soient précipités dans le gouffre, dans le Schéol, comme dit la Bible. Pour retrouver rien de pareil, il faut combiner les massacres qui nous sont racontés dans les plus sombres chapitres de l'histoire d'Israël ou sur les stèles d'Egypte et d'Assyrie, avec les cultes sanglants des dieux gorgés de sacrifices humains au fond des premières forêts de la Germanie [...] Pourquoi s'acharnent-ils sur nos cathédrales, nos hôtels de ville, nos halles, tous nos monuments précieux ? Parce que s'ils veulent ruiner notre présent, ils ne détestent point notre passé [...] C'est qu'ils veulent briser chez nous les forces spirituelles. ”

dit : “ Aucune âme de nation ne périra. ”<sup>168</sup>. Et eux, scientifiquement ils s'étudiaient à tuer toute âme de peuple autre que la leur. Vision de ce troupeau des civils envoyés vers les camps de concentration, sous l'aiguillon de ces négriers. Il faut avoir vu des troupes d'évacués fuir l'invasion, vieux, vieilles femmes, enfants, éclopés, petits gars portant des bébés, femmes se mettant sous une voiture par la pluie pour allaiter leur tout petit, et cela vers l'intérieur, pour mesurer l'horreur de ce qu'ils ont fait avec les civils de nos villages. Je suis sûr que tu as été émue en lisant les communiqués relatifs aux batailles de Champagne, à la prise du fortin de Beauséjour<sup>169</sup>, etc., et leur aveu des terribles pertes que leur a infligées “ la bravoure de l'ennemi ”. Ils n'en sont plus à parler de la France “ décadente, pourrie, et moribonde ”. Espérons que ce n'est qu'un tout petit commencement...

[...]

18 mars 1915

Chère,

Vais-je pouvoir aujourd'hui te dire ce qui depuis plusieurs jours déborde de mon cœur--en aurai-je le loisir ? Trouverai-je les mots qu'il faudrait ? J'en doute en peu.

Près de nous, notre fier 75 claque tant qu'il peut, sa rapidité, son son franc et terrible nous exaltent--mais, en même temps, se glisse toujours (avec un sourire) la pensée : “ Sacrés artilleurs, ils vont encore nous attirer des désagréments ”. Si les Boches “ répondent ”, il va falloir de nouveau se couler dans l'étroit et sombre caveau qui nous sert d'abri de bombardement--ou bien jouer à cache-cache avec les obus dans le bois. L'autre jour, nous avons eu une séance de ce genre et ça a été très excitant. Casse insignifiante. Malgré que le bombardement fût relativement intensif et bien dirigé sur notre petit poste, un seul des nôtres a été touché (d'une balle de shrapnell) dans le mollet (l'os atteint n'a pas été fracturé). Il a pris cela, comme la plupart des nôtres, paraît-il, avec une jolie et gaie crânerie. Cela t'intéressera de savoir que l'accident s'est produit juste (ou à très peu de chose près) à l'endroit où je me trouve sur la petite photo que je t'ai envoyée.<sup>170</sup> Lieu depuis lors sanctifié par le sang d'un brave petit paysan français... Chère, je t'écris au pied d'un chêne, assis par terre. Le ciel est d'un bleu moins pur et moins intense qu'hier, le soleil est un peu voilé--mais qu'il fait beau ! Près de moi, la paix du bois, des oiseaux qui chantent, de jolies mésanges qui sautillent tout près--(le 75 s'est tu, les Boches n'ont pas répondu). Au loin, (c'est-à-dire, à quelques kilomètres), de divers côtés, le grondement du canon, soit articulé, soit simple bourdonnement sourd et presque continu... Je suis reconnaissant de revoir le soleil, la divine lumière, que tant de mes frères, de mes camarades connus ou inconnus, Lorion, Feuillêtre, Lion, Boulzin, camarades de Janson, de l'Ecole ou d'ailleurs, tant et tant, ils n'ont pas revu le printemps<sup>171</sup>. Cela ne m'était pas dû. C'est une grâce gratuite. Chère, l'orage se rapproche, c'est comme un gros, formidable roulement de tonnerre, ou comme si des dieux tapaient à tour de bras sur des cymbales d'airain. Les poilus remarquent : “ Y sont en train d'en mettre par là-bas. Bon Dieu, qu'est-ce qui se passe ? ” (un autre) “ Mon vieux, ils n'ont pas l'air du tout de bonne humeur ”.

<sup>168</sup> Il s'agit bien sûr de l'historien Jules Michelet (1798-1874).

<sup>169</sup> Ce fortin fut enlevé le 28 février.

<sup>170</sup> Cette photo se trouve dans le FRH.

<sup>171</sup> Léon Lorion, promotion Ecole normale supérieure 1901, professeur de physique au lycée Clairmont ; Henri Feuillêtre, promotion Ecole normale supérieure 1906, professeur au lycée de Marseille ; Maurice Lion, promotion Ecole normale supérieure 1904, professeur au lycée de Marseille.

Je pense qu'il y a juste un mois qu'avait lieu la bataille des Eparges<sup>172</sup> qui nous fit entendre semblable musique--et toujours au fond de moi la voix : “ A quand ton tour d'entrer dans le cercle infernal et grandiose ? ” Jusqu'ici, je suis resté en marge, dans la coulisse, mais nous avons presque tous le sentiment que notre heure viendra. Peut-être approche-t-elle. Je sais que tu es avec moi, non pour l'appeler impatientement, mais pour l'accueillir comme bienvenue, quand elle sonnera. Souhaite-moi, ma femme aimée, d'être capable de bien tenir mon poste, quel qu'il soit. La bonne volonté n'y suffit pas, il faut des aptitudes techniques que je ne suis pas sûr de posséder, ni par nature ni par éducation--souhaite-moi d'être digne de toi, digne d'être le père du précieux petit gars si riche de vie et de puissances dont tu me racontes, pour ma grande joie, le merveilleux éveil--souhaite-moi d'être digne de l'honneur qu'on m'a fait en faisant de moi, malgré moi, un chef--si petite que soit ma troupe, une demi-section--c'est toujours même responsabilité, même charge d'âmes, même mission d'entraîner ces hommes avec soi jusqu'au grand sacrifice. Chère, entends-tu derrière ces lignes que je t'écris l'orchestre effroyable, ce n'est plus comme au début de ma lettre un bourdonnement confus ou des éclats sporadiques, intermittents ; c'est, nous le sentons tous, de nouveau, une vraie bataille dans un champ étroitement circonscrit. Pourvu que cela marche aussi bien qu'il y a un mois et que ce soit une nouvelle étape, peu importe le prix, dans la libération du territoire.

Chère, entends-tu le martèlement et le roulement ? Je ne sais si l'on peut imaginer cela--et cela se passe à plusieurs kilomètres. Juge un peu de ce que ce doit être quand on est de la partie. J'aurais voulu te parler du printemps, des oiseaux, de la belle nuit d'hier, des grenouilles que j'ai mangées hier--oui, frog eater je fus et c'est délicieux, mi-lapin, mi-poisson (des cuisses de grenouilles frites au beurre), des œufs de grenouilles qui remplissent nos mares et que me font penser aux cultures de têtards d'Antoine et d'autres choses encore. Mais le moyen, en ce moment ? “ C'est tout de même terrible d'ouïr cela ”, remarque le gros Chesnel dont la philosophie a pour principe fondamental que “ quand on est péri, sergent, c'est tout de même tout fini ” et donc que la vie est le premier des biens. Mais la plupart se réjouissent : “ Ce n'est plus comme à Spincourt (la bataille où ils ont pris part le 24 août)--on n'avait presque pas de canons--il fallait tout faire à la baïonnette. ” Et si les Boches sont réduits en bouillie : “ Eh bien, y n'avaient qu'à rester chez eux. ”

Chère, je t'embrasse de tout mon cœur, et te rends grâce d'être ici comme au temps de la paix, comme Mauss disait justement, ma sauvegarde et ma bénédiction<sup>173</sup>. J'ai bien reçu chaîne, papier à lettres, savon, etc., le tout parfait me fait bien plaisir. J'ai reçu aussi de Léon le browning--je l'en remercie directement. J'espère avoir l'occasion de m'en servir.

Baiser affectueux à Papa, à Antoine le baiser que seule tu peux lui donner pour moi. Ne t'inquiète pas--notre vie tranquille n'est pas encore près de changer--mais enfin tu sais bien que je suis “ à la guerre ”, n'est-ce pas ? Et que la guerre, notre guerre, elle commence enfin à présent.

<sup>172</sup> Ce qu'on appelle la bataille des Eparges est l'ensemble des combats où les forces françaises tentèrent de déloger les Allemands d'un fort situé en face du village des Eparges qu'ils avaient pris le 21 septembre 1914; L'objectif fut atteint le 10 avril, mais des affrontements aux alentours eurent lieu pendant quelques jours. L'attaque dans laquelle Hertz trouva la mort en faisait partie.

<sup>173</sup> Lors d'un séjour à Londres en juin et juillet 1905, Mauss avait rencontré souvent Hertz qui menait des recherches au British Museum. Voici ce qu'il écrivait à Henri Hubert : “ A côté de moi habite ce brave, cet excellent Hertz, avec sa simple petite femme. Ils sont très charmants, très charmants, avec des enfantillages, un peu trop [ ? ], mais tout à fait gentils ” (lettre inédite et sans date, fonds Hubert-Mauss, archives du Collège de France).

20 mars 1915

Chère femme,

[...] Chère, je t'écris du poste avancé--assis en plein air sur le petit terre-plein qui se trouve à côté de l'abri, protégé contre la vue de l'ennemi par un talus épais qui me sert en même temps de dossier. Bon soleil--air léger--calme rompu seulement, mais si peu, par quelques grondements sourds de canonnades lointaines. " Dieu, qu'on est donc bien ici ", disent les gars heureux de s'ensoleiller, de sortir de leur cave, de se réchauffer la moelle des os et de respirer à pleins poumons. Autour de nous les oiseaux chantent ou volettent : pinsons, rouges-gorges, petits roitelets sont particulièrement familiers et viennent picorer jusque sur le toit de notre abri. Mes campagnards me les nomment et me livrent toutes sortes de secrets sur ces gentils petits compagnons. Parfois, fatigué de scruter l'horizon à la recherche de quelques vagues Boches ou d'indices de leur présence ou de leur activité, je pose ma jumelle sur un petit oiseau qui est en train de fouiller l'écorce d'un arbre ou de voltiger parmi les branches. Cela fait rire la sentinelle qui trouve un peu timbré ce sergent citadin en train de découvrir la lune... et la campagne. Mais j'aime à tenir au bout de cette merveilleuse jumelle ce petit être frémissant, libre de pesanteur, paré des vives couleurs du printemps. Que de beautés de par le monde. Et comme je goûte ces minutes où, uni à toi par la pensée et la tendresse, je puis savourer encore l'adorable lumière et bénir la terre merveilleuse. Tout ce que je découvre ainsi, je te le rapporte, à toi qui m'as ouvert les yeux, dans la mesure où c'était possible, sur le monde qui nous entoure. Aimée, je ne comprends pas ce que certains disent dans les articles ou les lettres que publient les journaux. Je n'arrive pas à sentir de désaccord entre la beauté de ce renouveau et la besogne terrible où nous sommes engagés. Cette ardeur guerrière, cette espérance de vaincre qui nous animent, elles font partie du printemps, elles ne font pas fausse note. Ce printemps ne m'invite pas à l'idylle, mais à un renouveau de fierté et de courage par quoi la vie se redresse et qui dissipe les miasmes de l'hiver renfermé. La renaissance de la France, rajeunie et retremnée par le péril et la douleur, elle ne dépare pas le printemps, elle le couronne et la nature ne contient rien de plus beau et de plus émouvant. Chère, ne nous laissons pas méditer le grand mystère de cette résurrection, c'est le meilleur remède contre les impatients ou les doutes. Causant avec des soldats, je me persuade de plus en plus que les raisons de nos premiers échecs ne sont pas principalement d'ordre technique (insuffisance d'artillerie lourde, etc.). Il y avait cela, mais il y avait surtout quelque chose de plus vaste (qui contient et explique d'ailleurs ces lacunes de notre matériel) : manque de sérieux, légèreté, frivolité, incapacité de vouloir vraiment ce que nous voulions, de regarder face à face et d'êtreindre la réalité. Nous jouions au soldat, nous ne croyions pas à la guerre, nous ne la prenions pas au sérieux, ni les uns ni les autres, et conséquemment nous ne nous y préparions pas. Jeu, parade, paroles--goût de l'effort facile et brillant, volonté de ne pas s'ennuyer, de fuir le terne, le médiocre--illusion qu'on peut se dispenser des vertus élémentaires, fondamentales et constantes par de magnifiques déploiements de bravoure héroïque, par des prouesses individuelles. Il semble bien que pour beaucoup de soldats, je parle de l'active, la guerre soit apparu comme le signal d'un relâchement de la discipline. Cette crise devait mettre fin à la vie de caserne, instituer un nouveau régime d'enthousiasme, de fougue, d'élan fatalement victorieux. Il n'y avait pas besoin de se soumettre à des consignes vexantes--il n'y avait qu'à attendre le moment de pousser la charge ; c'était ça, la guerre ! Je ne veux pas généraliser, mais d'après ce que je sais et pourrais te raconter (mais il est encore trop tôt), il y avait de cela. Et le miracle, c'est qu'on ait pu, sans perdre les vertus d'élan et d'enthousiasme, contracter ce sérieux, cette modestie, cette patience, cette résolution de regarder en face la réalité

toute nue, ce souci d'exactitude et de bonne organisation qui semblaient nous faire défaut incurablement et qui étaient la condition du salut. J'ai relu avec émotion les beaux vers de Meredith écrits en décembre 1870 que nous avons lus et relus ensemble... Il avait prédit la résurrection de la France, le resurgissement d'une autre France, de la vraie, de celle qui a un visage sérieux, obstiné, travailleur, non de la cocotte Second-Empire ou de la femme du grande monde 3<sup>e</sup> République, mais de la petite bourgeoise fière, courageuse, ayant le sens et la tradition de l'honneur et du bien-vivre :

... Strength is not won by miracle or rape.  
 It is the offspring of the modest years...  
 She (France) shall rise worthier of her prototype  
 thro' her abasement deep...  
 They lie like circle-strewn soaked Autumn-leaves  
 Which stain the forest scarlet, her fair sons !  
 And of their death her life is : of their blood  
 From many streams now urging to a flood,  
 No more divided, France shall rise afresh.  
 ... These ashes have the lesson for the soul.  
 'Die to thy vanity, & strain thy Pride  
 Strip off thy Luxury : that Thou may'st live,  
 Die to thyself', they say, 'as we have died  
 From dear existence and the foe forgive,  
 Nor pray for aught save in our little space  
 To warm good seed to greet the fair earth's face.'  
 ... Soaring France !  
 Now is Humanity on trial in thee :  
 ...  
 Now prove that Reason is a quenchless scroll ;  
 Make of calamity thine aureole  
 And bleeding head us thro' the troubles of the sea.

et ailleurs, il parle des enfants de la France :

The many sober sons and daughters  
 ...  
 Afield, in factories, with the birds astir,  
 Their nimble feet and fingers ; not denied  
 Refreshful chatter, laughter, galliard songs.  
 ... who yet  
 Could welcome day for labour, night for rest,  
 Enrich her treasury, built of cheerful thrift  
Of honest heart, beyond all miracles ;  
 And likened to Earth's humblest were Earth's best  
 ...  
 In Nature is no rearward step allowed  
 ...  
 On France has come the test  
 Of what she holds within  
 Responsive to Life's deeper springs.  
 ... It was the foreign France, the unruly, feared ;  
 Little for all her witcheries endeared ;

Theatrical of arrogance, a sprite  
 With gaseous vapours overblown,  
 In her conceit of power ensphered,  
 ...  
 Not that sharp intellect with fire endowed  
 To cleave our webs, run lightnings through our cloud ;  
 Not virtual France, the France benevolent,  
 The chivalrous, the many-stringed, sublime  
 At intervals and oft in sweetest chime...<sup>174</sup>

Mais je suis fou de te copier ces bribes à peine lisibles, encore moins intelligibles, quand le poème en sa suite complète est déjà obscur. [...] Si je comprends bien, pour Meredith, la malédiction de la France, c'est Napoléon, l'exaspération de l'orgueil, la frénésie de dominer, la force tournée en violence brutale. C'est cela qu'elle a expié en 1870, de s'être égarée hors des lois de la vie, à la poursuite d'un vain fantôme de force... Mon amie, la sentinelle me distrait : “ Sergent, venez voir, une grande fumée blanche ! ”, etc., etc.

Bien-aimée, que tout en toi soit paix et lumière comme ce beau soir qui commence ; n'aie point d'amertume. On peut vaincre la mort en comprenant qu'elle fait partie du plan de la vie.<sup>175</sup> Promets-moi que si, par hasard, mon destin me joignait à tant d'autres déjà partis, tu ne serais pas en deuil de moi, tu garderais ton âme vaillante, sereine et lucide, contente même comme à présent, de façon à pouvoir continuer à bien faire ton métier de mère et les autres tâches qu'il faut que tu mènes à bien. Je n'ai pas peur pour mon petit, si tu restes fidèle à toi-même ; tu seras toi et moi tout ensemble et le bien que j'aurais pu lui faire, je n'ai pas de crainte, tu le lui donneras et au-delà. Bien-aimée, si tu peux me promettre cela, alors je puis dire sans aucune arrière-pensée, comme je ne sais qui<sup>176</sup>, que la mort a perdu pour moi son aiguillon. Je te dis cela comme ça parce que j'ai ça sur le cœur depuis longtemps, mais sans que rien fasse présager un changement dans notre vie. Chère petite femme, envers qui je serai toujours débiteur, merci de me dire qu'en regardant en arrière sur ces dix années de vie dans la paix, tu n'es point déçue. Je t'embrasse tendrement, mon Alice--crois et ne crains point.

R.

22 mars 1915

<sup>174</sup> La premier morceau est extrait de “ France : December 1870 ” (The Poems of George Meredith, ed. Phyllis Bartlett, vol. 1, pp. 369-379), un poème écrit en septembre 1870, pendant la guerre franco-prusse, en témoignage de sa solidarité à l'égard de la France ; dans une lettre à son éditeur du 7 décembre 1870, Meredith écrivit : “ Now to business--I have a Grand Ode to France--called simply 'France 1870' : from my point of view of sympathy and philosophy ; which I think is ours ”. Le deuxième extrait cité provient d'un autre poème, “ Alsace-Lorraine ” (*op. cit.*, pp. 591-610) ; ce poème faisait partie d'une collection d'“ Odes in Contribution to the Song of French History ”, avec “ The Revolution ” (*op. cit.*, pp. 553-564) et “ Napoléon ” (pp. 564-590). C'est sans doute à “ Napoléon ” que pense Hertz dans son commentaire. Meredith écrivit en 1908 : “ It is true that at all times my heart has beaten for France ; and it is not less true that, even up to this day, I have not acknowledged by an adequate testimony the debt that mankind owes to her. My Odes in Contribution to the Song of French History are an effort in this direction. If I were younger, I should do still better work ” (*op. cit.*, p. xxxvii).

<sup>175</sup> Alice citera cette même phrase dans une lettre à Fanny après la mort de Hertz (lettre inédite, datée du 24 juin 1915, FRH).

<sup>176</sup> Paul, première épître au Corinthiens 15 :55 : “ Où est-elle, ô mort, ta victoire ? Où est-il, ô mort, ton aiguillon ? ”

Chère femme,

Il est 5 heures 1/2 du soir. Où est le temps où à 3 heures il faisait déjà presque nuit ? Je voulais t'écrire longuement mais je me suis attardé à suivre le vol audacieux de nos avions et puis le gentil manège d'un petit oiseau bleu qui est en train de se fabriquer un nid à l'intérieur d'un petit trou bien rond, à mi-hauteur d'un grand chêne...

Tandis que nous mangions la soupe (de 4h.30 à 5) en plein air naturellement, notre cher lieutenant est venu nous annoncer la capitulation de Przemysl<sup>177</sup>. Cette nouvelle nous a beaucoup réjouis. C'est la première place forte qui tombe entre les mains des alliés--et peut-être cet événement arrive-t-il au bon moment--au début de la campagne de printemps. Tu n'as pas été émue, j'en suis sûr, par le raid des Zeppelins sur Paris<sup>178</sup>. Dommage qu'on n'ait pu en descendre un.

[...]

Chère, Barrès fait trop de littérature, il m'agace le plus souvent, mais parfois il m'émeut comme aujourd'hui quand il parle des blessés et de cette espèce d'ordre religieux qu'est l'armée en ce moment<sup>179</sup>. C'est difficile de parler de ces choses si nuancées, mais c'est vrai qu'il y a quelque chose d'admirable dans cette tranquille et gaie acceptation du plus grand risque par nos petits troupiers. C'est une armée de gens qui y voient clair, qui ne se laissent pas "bourrer la crâne" et qui acceptent tout résolument sans faire usage de leur raison si éveillée et si vive, parce qu'il le faut. C'est une bénédiction de vivre parmi eux, surtout pour un Juif. Aussi, suis-je plein de gratitude et d'amour pour la douce patrie si accueillante, jusqu'à l'excès.

[...]

26 mars 1915

Chère femme bien-aimée,

J'ai reçu ta lettre du 22, où tu me parles de la seconde alerte des Zeppelins. Cela me peine que vous soyez à ces dangers et à ces émotions. Mais je crois que c'était le premier raid surtout qui était dangereux. On trouvera maintenant le moyen de faire bonne garde et de vous éviter ces ennuis. Chère, en même temps cela nous rapproche

<sup>177</sup> Point fort de la défense autrichienne en Galicie assiégé par les forces russes depuis septembre 1914.

<sup>178</sup> Le raid eut lieu dans la nuit du 20 au 21 mars *Le Temps* du 22 mars 1915 en rend compte de manière moqueuse : "Plusieurs Zeppelins sont venus, la nuit dernière, célébrer sur Paris la première nuit de printemps. Leur visite n'a produit aucune surprise, et moins encore de terreur." Il y aura un deuxième raid, dans la nuit du 23-24 mars (voir lettre du 26 mars). *Le Temps* (24 mars) en rend compte sur le même ton: "C'est le jeu du furet [...] "Il est passé, le Zeppelin !". Voilà comment s'exprime la "panique" des Parisiens. Ils s'en sont allés, hier soir, quand les trompes et les clairons des pompiers eurent retenti, sur les hauteurs de Montmartre et sur la place de l'Etoile pour mieux voir le spectacle. En groupes amusés, ils parcouraient les rues, et d'aucuns même chantaient. Après une heure de vaine attente, ils s'impatientèrent. "Viendra ! Viendra pas !", chantaient les plaisantins ". En réalité, les raids causèrent des dégâts importants et une dizaine de blessés.

<sup>179</sup> Il s'agit d'un article de Barrès dans *l'Echo de Paris* du 20 mars, "Le Respect autour des blessés". "Nous avons été dressés à admirer des hommes qui s'étaient détruits eux-mêmes en se livrant à la passion d'éprouver la vie ou bien à la passion de comprendre. Les maîtres élus de notre jeunesse étaient des audacieux détruits par les tempêtes romantiques ou par l'excès du travail cérébral. Ces génies s'étaient employés à se détruire eux-mêmes. Mais voici que par milliers nous rencontrons une nouvelle sorte de victimes de leur supériorité--supériorité morale, cette fois. Ces génies du cœur, hardis et soumis, nous frappent d'étonnement d'abord et puis d'une admiration respectueuse, et ils nous ouvrent l'horizon sur un ciel inconnu [...]. Nos soldats souffrent pour la France et sont là, comme un grand ordre religieux, acceptant de se sacrifier, prenant leur place dans un mystère dont il ne peuvent concevoir le sens.[...]. Ils sont des purs qui pâtissent pour nous. Nous les aimons et respectons comme nos supérieurs, comme nos sauveurs d'aujourd'hui et de demain."



encore que vous connaissiez ainsi, directement, le mal de la guerre--et que les Allemands viennent troubler le repos de ma femme dans son foyer paisible et qu'ils apprennent l'épouvante à mon petit gars béni dans son petit lit de cuivre--voilà qui vaut mieux que beaucoup de raisonnements de philosophie et de diatribes. Comme il nous paraît puéril à présent de nous poser des questions sur la nature, le degré, ou l'origine de notre haine contre les Allemands. Ils sont l'ennemi qui veut mal de mort à nos femmes, à nos enfants, à notre patrie--cela suffit--et dès lors, il est doux de mourir les armes à la main pour délivrer de leur odieuse étreinte tout ce que nous avons de plus cher. Mon aimée, le travail ne fait que de commencer--nous avons devant nous des choses plus dures à supporter que tout ce que nous avons vu jusqu'ici. C'est pourquoi il faut nous affermir sans cesse et nous durcir. Nous avons encore, toi et moi, à passer des mots aux actes, à faire l'épreuve, la vraie, de notre bonne résolution. Jusqu'ici, tout nous a été facile. Nous avons été étrangement épargnés. Voici déjà que le cercle se resserre. Je savais par une carte d'Halbwachs<sup>180</sup> la mort de Bianconi<sup>181</sup>. Elle m'a touché au cœur, comme tu le pensais. Ce n'était pas un ami intime, mais beaucoup de liens nous unissaient. Je veux encore espérer pour ce tendre et délicat Maxime David<sup>182</sup>. Peut-être n'est-il que prisonnier. Et je frémis quand je pense que Simiand<sup>183</sup> est dans un coin qui, comme disent les poilus, " ne vaut pas cher ". Mais au plus profond de moi--il faut que je te l'avoue--sais-tu que j'envie presque ceux qui sont plus exposés ? Je ne puis me défendre d'une sorte de honte ou de sentiment d'insuffisance en comparant ma sécurité relative et mon inertie à la peine glorieuse des combattants. En somme, je ne suis " sur le front " depuis plus de 5 mois que pour la forme. J'ai toujours l'appétit d'un dévouement plus complet. On me rassure en me disant que cela viendra, mais l'attente est longue, quoique notre vie soit douce et agréable.

Aimée, m'approuves-tu, me comprends-tu ? Parfois, je me dis c'est mal d'aspirer ainsi à quelque chose qui est contraire à mon devoir de vivre pour vous, pour mon travail, pour moi, etc. Pourtant quand je lis ce qu'ont fait, comment sont morts tant de mes frères, aînés ou plus jeunes, j'ai la nostalgie de cette région ardente où se consomme le plein sacrifice. Mais, sois tranquille, cela reste à l'état de velléité que la raison réprime. Et je ne fais, et jusqu'à nouvel ordre, je ne ferai rien que suivre mon destin et rester à ma place.

A ce sujet, je dois te dire que hier j'ai été présenté par le commandant de mon bataillon au colonel, et que celui-ci, sur la demande instante du lieutenant qui commande notre compagnie, appuyée par le commandant, a décidé de me proposer pour le grade de sous-lieutenant, distinction dont je serais fier si je l'avais méritée au feu--mais que je sens trop le fruit de ma position sociale et de ma culture générale,

---

<sup>180</sup> Maurice Halbwachs (1877-1945), normalien (1898), agrégé de philosophie (1901) a été collaborateur de *L'Année sociologique*. et membre du Groupe d'études socialistes fondé par Hertz. Après la guerre, il devint le sociologue français le plus fécond et une des plus éminentes figures de l'école durkheimienne.

<sup>181</sup> Antoine Bianconi (1882-1915), normalien (1903) était un collaborateur de *L'Année sociologique*

<sup>182</sup> Maxime David (1885-1914), normalien (1904), collabora à *L'Année sociologique* à partir du volume paru en 1910. L'espoir exprimé ici par Hertz était vain ; David fut ainsi le premier des collaborateurs de *L'Année sociologique* à mourir au combat. Antoine Bianconi, Hertz, Jean Reynier (en 1915), et Georges Gelly (en 1917) l'ont suivi ; le jeune fils de Durkheim, André, fut tué en 1915. Marcel Mauss écrira en 1925 : " De cette génération de collaborateurs [ceux qui étaient sortis de l'Ecole normale supérieure entre 1902 et 1910], la plupart sont morts, presque tous tués au service de leur patrie " (Mauss, *Œuvres*, III, p. 488).

<sup>183</sup> François Simiand (1873-1935), normalien (1893), agrégé de philosophie (1896), collaborateur de *L'Année sociologique* depuis sa fondation, animateur de la revue *Notes critiques. Sciences sociales*, était une figure importante du socialisme universitaire. Il fut membre du Groupe d'études socialistes animé par Hertz. Simiand survécut à la guerre, étant appelé dans l'équipe d'Albert Thomas en 1915 avec d'autres durkheimiens.

c'est-à-dire, de qualités extra-militaires. Cette promotion me vaudra, avec plus de responsabilité, plus de confort matériel, mais aussi un changement de milieu radical. Retrouverai-je cette large et franche et gaie camaraderie dont je me trouvais si bien ? D'ailleurs, il ne s'agit que d'une proposition qui, en admettant qu'elle soit agréée, peut traîner encore, le colonel me l'a bien dit, plusieurs semaines. Il est donc peut-être inutile d'en parler pour le moment. Chère, tu comprends que je regrette plus que jamais les insuffisances de ma culture physique et de ma culture spéciale militaire, dans un métier où la bonne volonté et même le feu sacré ne suffisent pas. Je tâcherai du moins, appuyé sur ta tendresse qui m'assiste constamment, que mon zèle soit constant et entier. Je ne sais pas si, au cas où cette promotion se produirait, elle entraînerait un changement dans mon affectation. Je crois plutôt que je resterai ici ? ? ?

[...]

28 mars Dimanche des Rameaux

Chère Alice,

Je reçois aujourd'hui ta lettre du jeudi 25. Tu as tout à fait raison. Il ne faut pas aspirer à "l'éclat", à l'action qui tranche sur la grisaille monotone, qui s'achève en quelques heures d'un effort poussé au paroxysme. Oui, je le sens, il ne faut pas céder à cet attrait, quasi mystique, du sacrifice sanglant de soi, à cette contagion, qui gagne beaucoup des plus vibrants d'entre nous, de la ruée vers la mort, d'une espèce de folie du martyr. Comme tu es dans le vrai : ce n'est pas de bien mourir qui est difficile, quand les événements vous emportent et abolissent tout instinct de conservation ; la grande affaire est de durer et de bien durer, en se surveillant constamment, soi-même et ceux dont on a la charge pour les maintenir à l'état voulu, comme un bon jardinier défend sa terre jalousement contre les mauvaises herbes. Tu as bien fait de me le rappeler ; il y a une espèce de lâcheté et comme un aveu de lassitude dans cet appétit du geste bref par où notre bonne volonté s'exprimerait totalement et s'épuiserait. Remplir dignement la place, quelle qu'elle soit qui nous est dévolue par le destin, tâche suffisamment difficile pour contenter nos désirs...

Aimée, que de choses je voudrais pouvoir te dire là-dessus, sur ce vieux conflit des deux voix que j'entends depuis le début de la guerre, et depuis bien plus longtemps. Mais il me faudrait sentir sur moi le regard de tes yeux et l'étreinte de ta main loyale. Je veux me persuader que ta raison a entièrement raison et attendre paisiblement, en faisant de mon mieux ma médiocre tâche quotidienne, le sort que demain me réserve.

Je t'écris du poste avancé--par vent d'est aigre et grand froid malgré le soleil. La nuit a été blanche--on prévoyait la possibilité d'une attaque allemande--qui comme toujours ne s'est pas produite. Mais ces alertes ont l'avantage de tenir les hommes en haleine...

Aimée, je reviens sur la proposition qui a été faite à mon endroit pour le grade de sous-lieutenant. Encore une fois, très sincèrement, ce qui la motive, ce ne sont pas des titres militaires, mais la culture général et le statut intellectuel et social que suppose mon titre d'agrégé de l'Université. A tort ou à raison, c'est, à défaut de services marquants, la profession exercée dans le civil qui sert de critère. Prière donc de ne pas attribuer à cette promotion, si elle se produit, un sens qu'elle n'a pas, n'est-ce pas, chère femme ?

[...]

le 2 avril 1915

Ma femme bien-aimée,

Joyeuse surprise ! Ce matin on m'a apporté tes 2 lettres du 28 et du 29 mars. Je ne les espérais pas parce que, figure-toi, notre long hivernage est fini. Soudain, en quelques minutes, par cette admirable nuit du 31 mars, les loirs se sont éveillés et se sont mis en marche--oh, pas pour longtemps--après quelques kilomètres vers le sud, ils se sont arrêtés--et ils y sont encore--dans un petit village haut perché d'où l'on domine la vaste plaine dont l'église a été éventrée et le clocher démoli par les obus et une rue entière brûlée par les Boches quand ils ont dû se sauver d'ici. Pourtant, dans ces ruines, il reste des coins presque intacts moins ravagés que dans le village où nous avons tant de fois cantonné les jours de repos. Sais-tu le premier objet qui a frappé mes yeux quand je suis entré dans la petite maison assignée à mes hommes et à moi ? Un gros livre--à l'inspection, c'était un des derniers ouvrages de Mme Brès<sup>184</sup> paru, je crois, l'an dernier. C'était sûrement le logis de l'institutrice ! Tout étonnés, nous nous asseyons pour manger sur de véritables chaises, auprès d'une grande planche montée sur escabeaux qui vraiment ressemble à une table. Nous n'en revenons pas. Depuis notre "mobilisation", nous sommes plus tranquilles que jamais et nous pouvons nous reposer et nous nettoyer à notre gré. Je t'écris au soleil auprès d'un grand trou jonché de tuiles et de débris : la cave d'une maison rasée au sol--plus loin des vergers et jardins que les Boches n'ont pu brûler ni emporter--et j'y découvre de beaux plants de primevères et de violettes qui embaument, tout comme dans votre cher jardin sur la zone[...].

Il n'y a pas, je crois, un nuage au ciel--le canon se tait, les oiseaux, surtout l'alouette, chantent--la vue s'étend au loin--par-delà la plaine encore grise, d'un gris jaune. Ce sont--une longue bande sinueuse, gris bleu, sur le ciel plus clair--les bois où nous avons vécu de longs mois. Radieux Vendredi Saint. Quelle paix sur la terre... si ce n'était pas qu'une apparence et s'il ne se préparait pas, intensivement, des Pâques sanglantes...

Aimée, oui, tu as su me faire entendre la musique qui vient du fond de toi--grave et douce--forte et tendre. Comme je me sens indigne de toi, comme je me sens petit garçon à côté de toi. Chère, même ici, il faut que je te l'avoue, j'éprouve parfois un sentiment pénible, comme si je n'arrivais pas à percer la croûte des mots, des choses apprises. Comme si j'étais incurablement écolier, une atmosphère d'irréalité, comme si la source vive était tarie en moi et que les mots et les gestes étaient de convention et de parade. Aimée, chez toi, c'est le contraire ; en toi, il y a une source claire, profonde, pure et, quand tu n'es pas distraite de toi-même par les choses et les gens, elle coule toujours vive.

Garde-la, garde-toi.

Alice, voici venu le printemps qui décidera sans doute si nous devons nous revoir un jour ou rester séparés pour toujours. Si notre destin est de reprendre notre vie bénie de tant de joies, j'espère être moins indigne de toi, plus pur, plus capable d'être un vrai père, comme toi, tu es une vraie, une parfaite maman. La paix me fait presque peur, c'est plus difficile que la guerre. J'ai le sentiment que vos dénégations bienveillantes **ne détruiront pas** d'y avoir été bien, bien inférieur à ma tâche, bien gaspilleur de temps et de forces, et j'en éprouve une grande honte... J'ai beaucoup pensé à ce que tu m'as dit d'Antoine, à cette double exigence : qu'il lui faut une éducation libre et la campagne et,

---

<sup>184</sup> H. S. Brès était l'auteur de nombreux ouvrages pédagogiques pour les écoles maternelles.

d'autre part, qu'il ne faut pas le singulariser, en faire un petit être d'exception, matière et produit d'expériences pédagogiques, non, mais qui sait ? Ces besoins contradictoires pourraient peut-être se concilier si nous réalisons enfin notre rêve de travailler à mettre sur pied une école qui ne serait pas malfaisante et qui conduirait les enfants vers la vie et la réalité au lieu de leur y faire tourner le dos...

Amie, je reprends après une longue interruption. Et sais-tu qui m'a interrompu ? VERMEIL, que je n'avais pas vu depuis notre départ précipité des bois du nord de Verdun il y a plus de 5 mois. Le même vent qui nous a tous dispersés vers le 22 octobre nous remet en mouvement à présent et voici qu'il nous réunit, pauvres grains de poussière flottant dans l'air que secouent les grands courants de la guerre. Nous avons causé gaiement malgré les deuils qui s'accumulent autour de nous. [...] Il est toujours le même, intelligent et délicat, mais point assez affirmatif pour mon goût. En ce moment, comme toi, chère, je ne puis souffrir que ceux qui affirment, qui vont de l'avant et dont la foi consume tout, les doutes, les petits potins, les vieux ragots récriminatoires, etc.

Il m'a mis au courant de ce qu'on dit à Paris dans les milieux que son beau-père fréquente. Et cela m'a déplu. Comme toi, je trouve mauvais et dangereux de fixer un terme à la guerre--ou simplement de se poser la question de savoir quand elle finira. C'est le bon moyen pour faire naître les déceptions et l'énervement. Nous, ici, qui voyons en face de nous ce qu'est une " position " ennemie, nous ne nous faisons pas d'illusions sur la facilité de la tâche et nous n'avons pas besoin, pour l'accepter tout entière, de bon cœur, de nous bercer d'espérances impatientes. Comme toi, je pense que l'œuvre à accomplir, qui reste toute à accomplir, est immense et qu'il faut nous préparer à un long, très long et dur effort si nous voulons vraiment aller jusqu'au bout (je crains que beaucoup de civils n'y consentent que si le " bout " n'est pas plus loin que le bout de leur nez).

Amie, avant que Vermeil ne vienne, je voulais envisager franchement l'autre alternative. Nous pouvons d'un jour à l'autre, être appelés à marcher et cette fois-ci je crois bien que ce sera plus sérieux. C'est comme un second commencement de la guerre qui s'annonce et cette fois-ci ton homme sera sans doute de la partie. Ce qui est étonnant, c'est combien j'ai été épargné jusqu'ici. Si je tombe, je n'aurai acquitté qu'une toute petite part de ma dette envers le pays.

Chère, je me rappelle des rêves de quand j'étais tout petit, et plus tard lycéen, là-bas dans la chambre près de la cuisine, avenue de l'Alma. De tout mon être, je voulais être Français, mériter de l'être, prouver que je l'étais, et je rêvais d'actions d'éclat à la guerre contre Guillaume. Puis ce désir " d'intégration " a pris une autre forme, car mon socialisme procédait de là pour une large part. Maintenant le vieux rêve puéril revit en moi plus ardent que jamais. Je suis reconnaissant aux chefs qui m'acceptent pour leur subordonné, aux hommes que je suis fier de commander, eux, les enfants d'un peuple vraiment élu. Oui, chère, je suis pénétré de gratitude envers la patrie qui m'accepte et me comble. Rien ne sera trop pour payer cela. Et que mon petit gars puisse toujours marcher la tête haute et dans la France restaurée ne pas connaître le tourment qui a empoisonné beaucoup d'heures de notre enfance et de notre jeunesse : " Suis-je Français ? Mérité-je de l'être ? " Non, petit gars, tu auras une patrie et tu pourras faire sonner ton pas sur la terre en te nourrissant de cette assurance : " Oui, mon papa y était et il a tout donné à la France ". Pour moi, s'il en faut une, cette pensée est la plus douce récompense. Il y avait dans la situation des juifs (surtout des juifs allemands nouvellement immigrés) quelque chose de louche et d'irrégulier, de clandestin et de bâtard. Je considère cette guerre comme une occasion bien venue de " régulariser la situation " pour nous et pour nos enfants. Après, ils pourront travailler, s'il leur plaît, à l'œuvre supra- et inter-nationale. Mais, d'abord, il fallait montrer par le fait qu'on n'est pas au-dessous de l'idéal national et lui faire rendre tout ce qu'il pouvait...

Aimée, je n'écris pas ce que je voudrais, je suis las d'écrire et un peu dérangé par le bruit et par les petits soins du métier. Près de moi, mes gentils poilus, appliqués et sérieux, vérifient l'état de leurs fusils et nettoient leurs cartouches comme pour une revue, pour qu'elles n'encrassent pas leur canon. Ils envisagent avec une sérénité souriante tout ce qui peut arriver. C'est une vaillance si gentille et si ennemie de l'emphase et de l'affectation...

Amie, que ne puis-je t'écrire indéfiniment--surtout ne te tourmente pas--je ne sais rien de plus que ce que je te dis et peut-être n'aurais-je pas dû t'en dire si long--et peut-être allons-nous rester tranquillement ici pour longtemps. Que rien ne te "ravage". Garde ton contentement qui me soutient--garde-le toujours--les instants qui coulent à présent contiennent l'éternité. Si je ne reviens pas, tu pourras penser à moi avec satisfaction et continuer à me sentir uni à toi comme pendant cette séparation-ci. Il faudra que tu gardes la même allégresse, ma bien-aimée, parce que ce qui se sera passé n'aura fait que confirmer ce que tu espérais. Ce qui est triste et horrible, c'est d'être lâche, c'est de faillir. La mort n'est pas triste en soi, c'est la bassesse d'âme, c'est la vie mourante et pourrissante qu'il faut pleurer...

[...]

R.

Dimanche de Pâques 1915

Chère femme,

[...] Quelle pluvieuse et boueuse matinée de Pâques. La brume enveloppe la plaine et les bois...Mais nous sommes sous l'impression vraiment grandiose de la vie qui bouillonne autour de nous. Avoir été cinq mois comme perdus, isolés dans un canton oublié de la création, avoir vécu d'une vie languissante dans une sorte de mare stagnante du front avec de temps en temps quelques pavés représentés par des 77, des 90, des 105, voire même quelques 150--quelques artilleurs de chez nous--toujours les mêmes--et quelques chasseurs à cheval pour venir nous tenir compagnie. Et maintenant c'est comme un torrent qui afflue, puissant et allègre--toute la nuit, défilé de toutes armes. Déjà, je t'avais parlé de ce reflux après la bataille de la Marne--mais c'était prématuré, cela avait avorté--cette fois, espérons que c'est le grand et irrésistible reflux, décisif, libérateur. Je veux que tu te sentes emportée toi aussi par cet élan formidable qui roule comme une vague vers la ligne ennemie, vers la mauvaise digue qu'il faut rompre. Pour nous, tout ahuris de cet envahissement de notre secteur jusqu'ici (relativement) si paisible, nous restons toujours cantonnés en même point, le village le plus pittoresque que j'ai vu depuis le début de la campagne. La Woëvre est en général d'un relief mou et médiocre--mais ici nous sommes sur une sorte d'îlot élevé d'où la vue s'étend au loin vers les fameux Hauts-de-Meuse d'un côté et de l'autre sans fin par-delà des champs et des bois vers l'Est. Il y a un beau vieux château, presque intact, avec un beau vieux parc où les parterres sont bordés de jonquilles. [...] On parle de nous envoyer au repos (! ! !) du moins pour quelques jours. Ne te tourmente pas à mon sujet : je vais très bien. Une chose que je voulais encore te dire : c'est combien nous sommes bien commandés. Je t'ai souvent parlé de la joie que je trouve dans cette espèce de tutelle à la fois sévère et affectueuse que j'exerce sur mes hommes--dans la camaraderie fraternelle avec mes pairs--mais le plus doux, c'est d'obéir à des chefs qu'on admire, qu'on respecte et qu'on aime. Je t'ai parlé de notre commandant de compagnie, un lieutenant qui incarne l'aristocrate dans ce qu'il a de plus précieux, noble, ferme, doux, élégant, à la fois très sensible et impavide, un beau type de

Français. Quant à notre commandant, qui a récemment remplacé un autre, âgé, paternel, mais encore inadapté à la réalité de la guerre, mal éveillé du rêve casernier et routinier, c'est le type du bel officier, jeune, décidé, merveilleusement intelligent, s'occupant de tout, jusqu'au moindre détail, mais toujours avec la préoccupation de l'effet utile, du but à atteindre au meilleur compte possible. Hier, il a réuni tous les officiers et sous-officiers et il nous a parlé d'une façon incisive, nette, frappante de notre rôle et de nos devoirs de chefs. Tu es contente, n'est-ce pas ?, de savoir que nous sommes commandés par de pareils hommes, avec qui on irait n'importe où, et qu'on voudrait toujours comprendre et satisfaire exactement.

Je voudrais répondre en détail à tes chères lettres, à ce que tu me dis de Beethoven et de la Symphonie pastorale et d'Antoine, et de l'*Odyssee*<sup>185</sup>, et de beaucoup d'autres choses mais " je suis de jour " et il faut que je m'arrête pour m'occuper des lettres. [...] Au revoir, ma femme aimée, à bientôt--comme je suis content de savoir Antoine si bien et comme je t'en suis reconnaissant.

#### le 4 avril ????( = Dimanche de Pâques )

[...] Quelle merveilleuse journée nous venons d'avoir. Du vrai soleil, cette fois. Ce printemps qui ne devait jamais venir, le voilà arrivé sans crier gare.

Peut-être la fin de la guerre viendra-t-elle ainsi.

En attendant nous sommes bien contents de nous ensoleiller. [...]

Ton,

R.

le 6 avril 1915

Chère femme,

[...] As-tu vu l'autre jour dans le *Temps* ce poème d'un soldat allemand écoutant au loin les chants des soldats français, qui ont retrouvé le sens de la gloire et leur fierté d'antan<sup>186</sup> ? Amie, si je te revois un jour, j'aurai, j'espère, de grandes et belles et joyeuses

<sup>185</sup> Dans une lettre du 28 mars, Alice dit qu'elle a joué **la Symphonie pastorale** avec sa mère et qu'elle a trouvé que " Beethoven a exprimé parfaitement ce que d'autres ne parviennent pas à expliquer, définir, avec des mots et des mots. Il y a la même sève dans cette musique, à cause en partie de cette continuité, que celle qui monte en ce moment dans les arbres, et que tu sens autour de toi. " Au même moment, elle lit l'*Odyssee* qu'elle considère comme " une révélation ".

<sup>186</sup> *Le Temps* publiait souvent des extraits des lettres de soldats allemands destinés à montrer la mauvaise situation matérielle et morale de l'armée allemande. Le poème en question, intitulé " Les Chants des Français ", fut publié dans *le Temps* du 29 mars et fut précédé des remarques suivantes : " [...] Le poème dont nous donnons ici la traduction a été [...] écrit dans les tranchées de Reims par le soldat D. Schriftl, il venait d'être publié dans le *Simplicissimus*. Il en dit long, plus long que les meilleurs raisonnements sur l'état d'esprit nouveau que sept mois de guerre où l'endurance et l'héroïsme de nos troupes n'ont jamais fléchi, ont créé dans l'armée allemande. "

" La nuit, dans nos tranchées, nous entendons les Français chanter leurs chants qui s'en viennent mystérieusement jusqu'à nous et flottent parmi les ténèbres nocturnes.

Tantôt ce sont des hymnes fiers, riches de l'espérance d'un peuple accoutumé à rallier la victoire autour de ses drapeaux, les chants enthousiastes et fougueux du temps sublimes de leurs ancêtres.

Tantôt ce sont de douces mélodies, où tremble une plainte à peine contenue, comme l'éclat terni des lointains jours de gloire, comme un souffle qui va s'affaiblissant et disparaît.

choses à te raconter. Pour le moment, il faut que je me borne à te dire que rien ne trouble ma joie de marcher sous de bons chefs, avec mes gais compagnons et mes chers et braves petits “ poilus ” pour la délivrance de la grande patrie qui nous permet de nous battre et de mourir pour elle.

Que la France soit restaurée dans sa grandeur matérielle, dans son prestige, dans sa dignité, qu'elle puisse relever bien haut la tête, c'est notre espoir et notre conviction. Mais plus encore notre rêve, notre fervent désir, c'est qu'elle soit restaurée dans sa pureté spirituelle et morale, c'est qu'elle soit régénérée par le sacrifice sanglant de ses enfants. Quoique bien ennemi de certaines tendances de Barrès, j'adhère de tout cœur à ce qu'il dit de cette refonte morale de notre pays après la guerre. Vermeil m'a raconté des choses pénibles sur ce qui s'est passé à Paris fin août et à Bordeaux, et au Parlement encore à présent. J'avais envie de me boucher les oreilles et de me sauver comme si un courant d'air empoisonné venait souiller notre atmosphère. Je n'attache pas d'importance à ces commérages, s'ils sont fondés, cela prouverait que la foire sur la place continue. Pourquoi un pays si sain, si jeune de cœur, capable de resurgissements miraculeux, pourquoi s'offre-t-il une représentation de lui-même (je ne parle pas seulement de la politique), si altérée, si pernicieuse--pourquoi s'abandonne-t-il ainsi dans un sommeil fatal--pourquoi lui faut-il le bord de l'abîme pour se ressaisir--pourquoi cette domination des sauteurs et des frivoles ? Est-ce le phénomène général de la décomposition morale des oligarchies ? Les courtisans de Louis XV ne valaient pas mieux que nos hommes de cour. Ou quoi ? Et pourquoi des gars qui comprennent qu'on doit sa vie à son pays en temps de guerre et ne lui marchandent pas leur sang se refusaient-ils et peut-être se refuseront en temps de paix à comprendre les conditions élémentaires de sa survie ; des enfants, pas d'alcoolisme, pas de misère ? Comment tant de sérieux, une douce et sereine gravité se combinent-ils avec tant de légèreté et d'imprévoyance ? Amie, ces questions me hantent à cette heure plus que jamais. Je ne brûle rien de ce que j'ai adoré. Je considérerais comme une lamentable défaite que la France victorieuse renonçât à la raison et à la liberté, c'est-à-dire, à elle-même. Mais je sens bien que la victoire ne sera solide que si elle se continue en une longue suite d'efforts plus difficiles que ceux d'à présent--que les vertus qui sont en train de sauver la France des envahisseurs peuvent seules la sauver d'autres ennemis plus subtils qu'elle ne s'avouait même pas. Si nous ne revenons pas, vous aurez, sans nous, à mener le bon combat, plus rude que celui qui nous échoit, qui est facile parce que tout ici est simple et clair : nous savons où et qui est l'ennemi. Dans la paix, il faut le choisir, le démasquer, le révéler à la foule de ceux qui croient qu'on peut vivre et être en paix.

Aimée, n'est-ce pas ? Jamais nous ne paierons trop cher le salut du pays où notre petit gars, à son tour, grandira, travaillera, luttera. Jamais nous ne donnerons assez pour la délivrance extérieure et intérieure de la France. Et si notre sang peut quelque chose pour féconder la terre et faire lever la nouvelle moisson, avec quelle joie nous le verrons couler. Je dépose sur ton front, femme tendrement aimée, un baiser grave et pieux--pour toujours.

Robert

le 7 avril

---

Il me semble que je les vois, assis autour de feu, le regard fixé sur les flammes rouges et ardentes ; l'attente inquiète se peint sur leurs visages et l'on voit étinceler leurs yeux sombres. Lorsque la brume de soir flottant alentour apporte le repos aux cœurs fatigués des guerriers, nous les entendons chanter leurs chants et nous les écoutons en silence dans nos tranchées. ”

Chère Alice,

Je vais très bien et nous ne souffrons pas trop de ce temps exécrationnel [...] Soyez forts et calmes et décidés, coûte que coûte. Votre vaillance, la tienne, ma chère femme, m'aide à marcher d'un cœur allègre et reconnaissant vers la rude et bienfaisante épreuve. Enfin ! Après huit mois passés ! Souhaite-moi de me conduire en homme et d'être digne de toi et de vous tous.

Ton,

R.

le 10 avril

Chère Alice,

Je suis sous-lieutenant en date du 3 avril, mais je ne l'ai su que le 8 au soir. Le lendemain copieusement arrosé de mes galons grâce à la générosité des Boches ; mais je m'en suis tiré à très bon compte et je vais à merveille. Mes yeux sont guéris tout à fait, sois tranquille ; maintenant, plus que jamais, il me sera facile de me soigner et je n'y manquerai pas. J'ai été accueilli d'une façon charmante par les officiers du bataillon--et je me sens bien honoré et content d'être à présent leur camarade.

[...] A toi de tout mon cœur.

R.

le 11 avril

Chère femme,

J'ai reçu ta lettre du 8 avril et je te remercie de m'avoir dit les paroles vaillantes que j'attendais de toi : elles m'ont stimulé. Je vais toujours très bien et éprouve un grand changement dans mon existence au point de vue confort, etc. par suite de ma promotion. Ne crois pas que nous soyons tout le temps à la peine et au danger. De très brefs coups de collier suivis de longs moments de repos et de relative sécurité. Je t'embrasse tendrement et te charge de tendresses pour tous les nôtres.

Ton,

R.

le 12 avril 1915

Chère Alice,

Je vais très bien. J'ai eu le plaisir de rencontrer hier Henri Lévy-Bruhl gras et rose. Il fait plus beau. Je tâcherai de t'écrire demain si je puis. Porte-toi bien, aie confiance.

Tendresses,

R.

*Robert Hertz mourut au combat le 13 avril.*



*Alice écrit une lettre datée du 20 avril qu'elle n'a pas envoyée. L'absence de nouvelles lui fait pressentir la mort de son mari et exprimer, pour la première fois sans doute, un sentiment de révolte.*

*“ Mon aimé, Toujours ni lettre, ni carte de toi. Je trouve le calme et la sérénité en t'écrivant, en t'envoyant ma tendresse passionnée, mais je ne puis t'écrire longuement. Tu ne m'en voudras pas--moi qui n'ai jamais douté, je doute. Il me semble que la guerre est mauvaise, méchante, puisqu'elle arrache les maris à leurs femmes, les pères à leurs enfants. Cette idée de la punition céleste pour nos péchés, de cette “ épreuve salutaire ” me révolte tout d'un coup--elle est trop monstrueuse, vraiment, aucune mère ne peut l'accepter d'un cœur léger. Mon gentil mari, si par un miracle bienheureux, nous nous revoyons jamais, si jamais je puis voir au fond de tes yeux tout ce que tu auras vu, toi, de terrible et de grandiose, pourrai-je jamais oublier ces heures d'angoisse, pourrai-je jamais oublier les autres femmes, les autres mères, qui ne reverront jamais leurs bien-aimés ? Tu vois, il vaut mieux que je ne t'écrive pas, mon cher, mon doux mari. A. ” (lettre inédite, FRH).*

## ANNEXE

Lettres de ... à Alice Hertz

28-4-15

Chère Madame,

Je ne voulais pas écrire avant d'avoir confirmation de la terrible nouvelle. J'ai été, parmi ses amis, l'un des premiers à la connaître, mais je me refusais à ajouter foi aux dires de soldats croisés dans la nuit. Ils ne disaient que trop vrai, hélas !

Après avoir pendant de long mois combattu dans les mêmes parages, et cherché bien souvent à nous voir, nous avons réussi à nous rencontrer le 11 de ce mois. Ayant appris que son bataillon campait sous la tente à quelques cents mètres de notre cantonnement, j'allai le voir et l'aperçus aussitôt dans la tente des officiers de sa compagnie, causant avec ses collègues, particulièrement avec le lieutenant Girard que je connaissais un peu de Paris. Nous nous dîmes bonjour avec joie, mais comme il était de service ce jour-là, il me quitta bientôt en me promettant de venir me trouver à mon cantonnement deux heures plus tard. Je le vis en effet arriver vers 6 heures 1/2 et j'eus le bonheur de causer avec lui pendant une bonne heure. Il était, comme je l'ai toujours vu, plein de sérénité et d'ardeur réfléchie. Nous parlâmes naturellement, de la guerre : il était plein de confiance, non sur le succès des opérations locales où nous étions engagés, mais sur l'issue finale de la grande guerre. Dans son admirable désintéressement, il ne songeait nullement à lui et je me souviendrai toujours du geste par lequel il me répondit quand je lui souhaitai bonne chance, en le quittant. Je me rappelle aussi qu'ayant entendu courir de mauvais bruits sur le moral de mon régiment, il fut très content d'apprendre de moi qu'il n'en était rien et qu'il ne fallait pas attacher d'importance à quelques propos en l'air. Lui-même était enchanté de l'état d'esprit de son régiment et du milieu d'officiers où il vivait depuis quelques jours.- J'étais encore avec lui quand on vint lui dire qu'il partait dans la nuit. Nous nous dîmes au revoir en nous promettant de nous retrouver bientôt. Hélas, le lendemain notre bataillon partait lui-même pour le relever et je rencontrai, dans la nuit, la 17<sup>e</sup> C<sup>ie</sup> du 330<sup>e</sup> qui me dit avoir perdu ses trois officiers. Je n'ai pu avoir aucun détail sur les circonstances de sa mort. Je tâcherai de m'informer, bien que les conditions où je me trouve ne me permettent guère de le faire.

En m'inclinant respectueusement devant votre douleur, que vous supportez m'a dit mon père avec tant de courage, je vous prie de croire à ma profonde et respectueuse compassion.

Henri Lévy-Bruhl

le 28 avril 1915

Chère Madame,

Une lettre de ma femme m'apprend l'affreuse nouvelle : la mort de votre mari, que j'ai vu, ici même, il y a un peu plus de trois semaines et à qui nos rencontres et nos conversations m'avaient tant attaché. Que vous dire, Chère Madame ? J'en suis tout bouleversé et je pense à vous avec la sympathie qu'il n'est guère possible d'exprimer. Et puis, que pourraient, pour atténuer quelque peu votre chagrin, les pauvres paroles que je vous dirais ? Une seule chose peut vous soutenir et vous consoler, c'est la beauté même de la mort de votre mari et de l'attitude morale qu'il avait en face de sa tâche de soldat. Je ne connais pas encore les circonstances de sa fin ; je vais écrire aux officiers de son régiment auxquels il m'a présenté et qui paraissent avoir pour lui tant d'estime et

d'affection. Je saurai également où est sa tombe. Elle ne peut être qu'à quelques kilomètres d'ici. J'irai la voir et je vous dirai où elle est et comment elle est. En ce moment, je ne puis pour vous qu'une chose, vous raconter nos entrevues, vous dire ce qu'était votre mari comme soldat et quel exemple il donnait. Vous savez sans doute que nous nous sommes vus plusieurs fois autour de Verdun, près de Bras, quand il était encore au 44<sup>e</sup> en septembre et octobre de l'année dernière. Nous avons déjà longuement causé ensemble et j'avais senti chez lui le secret désir d'agir, de prendre part à la guerre de manière plus directe, sans toutefois qu'il m'ait jamais annoncé sa décision de passer dans la réserve. Je n'ai su qu'ici, par lui, qu'il l'avait prise le jour où on avait demandé des volontaires. Il ne le regrettait pas, certes. Il me disait ici, le 2 avril, combien il était heureux d'avoir accompli ce pas, quelles joies lui donnaient et le contact avec les hommes, et la sympathie d'officiers remarquables et pleins d'ardeur. On sentait qu'il avait admirablement compris quel profit un intellectuel pouvait retirer de cette expérience nouvelle. Il adorait ses hommes, leur entrain, leur bon sens, leur esprit. Il était " consacré " à sa tâche. C'est bien le mot. Il mettait une sorte de religion à faire son devoir de soldat. Je n'oublierai jamais de quel ton il m'a dit, avec la réserve et la pudeur qu'ont ceux qui veulent simplement suggérer à un ami ce qu'il y a de plus intime et de plus profond dans leurs convictions, " En fait, notre tâche équivaut à un véritable sacrement. " Nous venions de parler de l'atmosphère du front, de nos femmes, de nos familles. Nous avons aussi beaucoup parlé de la guerre en général, de l'Allemagne et, je peux le dire, nous nous entendions sur tous les points. Et c'était pour moi une joie, une joie toute nouvelle et sans limites, que de retrouver enfin un esprit objectif, réfléchi, dominant les événements et les jugeant avec sérénité, sans parti-pris ni haine bestiale ! Ah, mes conversations avec votre cher mari, je ne les oublierai jamais. Si vous saviez quel bien elles m'ont fait. Comment dire le souvenir que laisse le contact avec une âme aussi profonde, aussi calme, aussi énergique et pure que la sienne ? En laissant un tel souvenir, on peut bien dire qu'il n'est pas mort, mais qu'il vit plus intensément que jamais dans la pensée de ceux qui l'ont connu et ont eu le privilège de l'approcher. Sa mort, comme celle de mes deux beaux-frères, me fait comprendre cette vérité que ce n'est que par la mort que l'homme se révèle à l'homme. Jamais votre mari ne vous sera apparu meilleur, plus grand que dans le sacrifice qu'il a accompli, si simplement, si absolument. Puisse, chère Madame, cette pensée vous soutenir dans l'épreuve terrible que vous traversez. Ah oui, les femmes ont plus à souffrir que nous de cette guerre atroce ! Nous pouvons mourir ; elles ont à pleurer et à souffrir pendant de longues années. Mais qu'au moins l'héroïsme de pareilles morts soient pour elles une compensation capable de les porter à travers la voie si douloureuse dans laquelle elles entrent.

Recevez, Chère Madame, l'expression de ma sympathie tout émue et mes messages bien affectueux.

E. Vermeil

Chiffert à Alice, 15 mai 1918

" Si de nombreux détails de mon récit vous semblent futiles veuillez les négliger et ne retenir de tout cela que ma très haute estime pour Robert Hertz ; je pense profondément que si beaucoup ont fait à la patrie le Sacrifice de leur vie, il a été pour bien peu aussi complet, aussi parfaitement réfléchi et consenti que pour lui ".